4e ANNÉE. No 40. 1er AVRIL 1912

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

1, RUE SAINT-BENOIT PARIS

Le numéro : fr.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE.

Adresser correspondance et manuscrits

15, RUE FROIDEVAUX, 15

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

1, rue Saint-Benoît

Les manuscrits non-insérés peuvent être retirés par leurs auteurs aux Bureaux de la Revue, le Lundi matin.

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs., Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

PORTRAIT DE JOACHIM DU BELLAY

Il n'est pas parmi les plus grands, mais parmi les plus chers.

Au milieu de ce seizième siècle, si turbulent, si plein d'initiatives, d'élans, d'entreprises, — bien qu'il s'exalte de tous les enthousiasmes contemporains, — il reste solitaire, car il ne désire pas d'abord de vivre. Qui a vu son beau visage irrégulier, si fin, si grave, mais comme détourné, comprendra ce désintéressement silencieux qui est en lui.

Il dédaigne facilement ; non par envie, ni par satisfaction de ce qu'il tient ; mais c'est pour se préserver. Il est choqué par les réalités de la vie, dont Ronsard à côté de lui s'accommode si gaillardement. Ce n'est pas manque de générosité ; mais il a besoin de se garder contre les tentatives de l'extérieur ; il faut qu'il se protège lui-même comme une flamme pure et faible. Et, comme il n'a pas assez d'orgueil pour changer sa fragilité intime en un pessimisme universel, sans les accuser en eux-mêmes, sans prétendre diminuer leur valeur pour les autres, en silence, par quelque douce

raillerie, il dédaigne les biens d'ici-bas. Que j'aime la façon modeste dont cette belle âme refuse l'usage de la vie ! Cher Du Bellay, malin et délicat...

Il aime les idées. Il laisse à d'autres le soin de les inventer, de découvrir leurs liens logiques et d'organiser leur conséquence ; pour lui, il se contente d'être avec elles en échange et en conversation ; il se plaît en leur compagnie ; il sait les voir comme elles sont. Vers elles son esprit s'élève avec animation, tout joyeux d'échapper à l'influence du corps ; il les caresse, il les contourne, délivré de la lassitude où le maintenait la chair. Le platonisme de Du Bellay n'est pas une doctrine apprise ; il le vit : le monde des Idées, c'est pour lui un refuge tout proche et, si l'on peut dire, sensible ; c'est le lieu où se meut naturellement son agile et claire pensée, c'est cet état d'indépendance de l'esprit où il accède si gaiement.

Peu de véhémence à vivre ; mais quelle gentillesse dans l'enthousiasme ! Parmi les vertus indispensables au poète Du Bellay range " la magnanimité de couraige ". Nul mieux que lui n'en est doué. Son âme est de celles qui, entre tous les sentiments possibles, toujours élisent spontanément le plus généreux, le plus naïf, le plus oublieux de soi. Il est ami de l'admiration ; il sait goûter cette douce et subtile chaleur dont elle nous emplit. *La Deffence et Illustration* est pleine d'un transport vif et radieux ; partout y paraissent le plaisir,

l'élan, l'abandon que ressent Du Bellay auprès des grandes œuvres du passé. Comme elles le mettent joliment hors de lui ! Et non pas n'importe laquelle. La difficulté à se satisfaire qui faisait son dédain, se retrouve dans son admiration. Il ne s'éprend que de l'exquis. Son amour est trop fier pour ne pas choisir, trop impatient pour souffrir de s'adresser ailleurs qu'au plus haut.

L'avidité qu'il faut pour s'emparer des choses nouvelles et les rendre siennes, c'est de quoi manque Du Bellay. Mais toute sa force est d'attachement. Il n'aime rien davantage que ce à quoi il tient déjà ; aucune nouveauté ne peut le conduire à l'oubli de ce qu'il possède. La fidélité est en lui naturelle comme la noblesse ; il se fixe à son passé, il l'observe, il le garde. Le mouvement le plus aisé de sa pensée est le retour ; si on la laisse à elle-même, tout de suite elle se rappelle, elle regrette, elle s'occupe à " ramentevoir " les biens qu'elle a perdus.

Tousjours de la maison le doulx désir le poingt.

Comme une longue pensée qui toujours retourne à quelque endroit bien secret de la mémoire, c'est vers ses origines que spontanément sa vie s'oriente. Peut-être le platonisme de Du Bellay, en même temps que dépouillement de l'esprit, est-il amitié éperdue pour les biens dont la vie nous exile.

Ame ardente, railleuse, tendre et déroutée,

âme par toutes ses amours retenue, âme jointe à tout ce qu'elle a quitté ! Elle y est si bien liée qu'elle ignore ces glissements, ces libres va-et-vient dont les âmes puissantes à vivre, comme celle de Ronsard, se sentent déportées. De là l'aspect un peu contraint de la poésie de Du Bellay. Elle n'est pas lyrique ; elle ne se développe pas selon ces amples déroulements secrets, selon ces courants intimes qui se croisent, s'unissent ou se contrarient mystérieusement dans les cœurs vraiment inspirés. Avec elle nous n'arrivons pas à nous égarer, à lâcher le sol comme se détendent doucement les genoux du nageur au moment qu'il perd pied. Mais elle reste décorative, un peu fabriquée, pareille à un blason ouvragé : j'aime chaque détail, je le touche du doigt avec satisfaction ; je me plais à l'agencement savant et un peu lourd de l'ensemble ; je contemple, c'est-à-dire je demeure.

Je ferme le livre : et plus vivant et plus aimable mille fois que ces beaux vers embarrassés, je sens près de moi Du Bellay qui les écrivit.

JACQUES RIVIÈRE.

PASIPHAÉ

Dans le palais du roi Minos, l'atelier du sculpteur Dédale.

PASIPHAÉ

... Une heure à vous donner, avant le môle...

DÉDALE

A l'œuvre, donc !
et, de cette heure rayonnante,
je pourrai faire un peu d'éternité,
si je remplis mon rôle
comme vous le vôtre.

PASIPHAÉ

... et pourrai-je parler ?

DÉDALE

Parlez, riez, soyez une autre
à chaque instant,
tout en restant vous-même :
que je poursuive,
entre les reflets changeants qui vous diadèment,
la face radieuse de la beauté vive.

PASIPHAÉ

On parle à qui vous est indulgent par amour
complaisamment, comme à soi-même ;
je sais que vous m'aimez à votre guise,

sans souhaiter que je vous aime à ma façon :
la joie de vos regards, Dédale,
est un miroir qui mire ma gaîté.

DÉDALE

tout en travaillant

A merveille !
Telle une eau sombre s'éclaire et brille
quand s'y plonge le visage du soleil...

PASIPHAÉ

Je ris, vous riez ;
mais je sais comment vous m'aimez, Dédale ;
voilà pourquoi je puis vous dire, à vous,
mon grand désir...
vous êtes un peu fou...

DÉDALE

La folle !

PASIPHAÉ

Je suis sans contrainte avec vous,
je bavarde à mon aise ;
parce que vous m'aimez et qu'en retour
ne pouvant vous donner qu'une amitié rieuse
je repose à l'abri de vos philosophies.
Vous savez : les grands mots pompeux contre l'azur
que vous déclamiez, hier ?
" *Il n'est d'amour que partagé.*
" *Il n'est d'union — vous l'avez dit —*
" *sans ce grand brasier où confondre*
" *les cœurs d'airain en un lingot plus pur*
" *et riche, hélas ! que l'or fin de Lybie.* "

DEDALE

souriant

Vous suivez donc les rêveries que je débite ?
ce serait déjà trop ; mais vous en souvenir !

PASIPHAÉ

sérieuse

Je les médite,
même...

DÉDALE

se recule et contemple son œuvre

Pasiphaé, fille de Phoïbos,
il émane de vous une lumière parfumée :
vous rayonnez !
Êtes-vous sûre que les roses n'éclosent
quand vous passez
parmi la roseraie qu'embaume votre marche ?
Pour moi, je l'ai dit et redit...

(il reprend son travail)

Gardez cette attitude !...
Je sens vos regards, à travers ma chair,
épanouir au jardin de mon âme
des fleurs de certitude :
comme la chaleur d'un vin sans ivresse,
votre beauté délivre ma pensée
au point qu'usurpant le frisson des sens
elle domine mon être,
et fait du désir dont elle s'est nourrie
— nectar ! —
sa substance,

en crée une autre vie
qui palpite et circule aux filons froids des pierres,
dresse, en riant, des dieux qui, d'un grand geste,
rejettent le linceul du marbre et marchent
émerveillant un peuple prosterné...
non certe à tort : voyez !
incarné en vos rires,
à travers tous mes sens, jusqu'en mon âme,
c'est Phoïbos qui rayonne et, de mes mains,
va créant sa divinité !

PASIPHAÉ
dont le regard erre à travers l'atelier

Je suis amoureuse de vos dieux de pierre,
Dédale,
car, malgré votre austérité,
vous êtes un voluptueux étrange :
si je vous comprends mal,
au moins je sens que, si vous m'aimiez comme un autre,
je serais vite lasse de vous ;
tandis que, tel que vous voilà,
je puis vous aimer indéfiniment,
ainsi qu'on aime un bosquet clair où l'ombre est fraîche,
où la fontaine — si l'on s'y prête —
vous mire plus belle, vous fait un visage calme
et qu'on regarde, curieuse,
à se rêver une autre.

DÉDALE
qui modèle fiévreusement

Quelle lumière entre vos boucles rejetées !

PASIPHAE
après un silence

Il est une chose, Dédale, dont je m'étonne :
c'est que Minos vous plaise,
lui qui comprend si peu votre œuvre
qu'il y verrait, je crois, très volontiers,
la fantaisie de l'achitecte ingénieux
qui se délasse
— à la manière des femmes qui brodent et rêvent —
du beau calcul utilitaire.

DÉDALE
sans quitter son travail

Voulez-vous bien vous taire !
Si je vous répondais, Pasiphaé,
vous regretteriez, peut-être,
qu'on ne vous aime comme un simple amant
— comme Hercule, Aglaé —
silencieusement ;
vous seriez vite lasse à trop connaître
tant de philosophie !

PASIPHAÉ

Peut-être ;
mais parlez-moi comme pour vous-même ;
parfois j'aime écouter des choses plus hautes
que celles qu'on se gazouille d'homme à femme ;
si je vous entends mal,
le son de votre voix bercera quelque rêve ;
pour m'ennuyer, je vous en défie bien :
dès qu'on devient ennuyeux, je n'entends plus rien.

DÉDALE

C'est bien ainsi que je travaille :
quand le modèle bavarde,
je n'entends, souvent, que le sourire de ses lèvres ;

PASIPHAÉ

Ah ! Prenez garde :
vous vous froissez, je crois ;
parlez donc sans ambages, comme moi ;
je vous dirai, après, sans souci qu'on m'écoute,
mon grand désir...
Pourquoi vous plaisez-vous avec Minos ?

DÉDALE

Minos est un esprit admirable et loyal ;
je pourrais, presque de bonne foi, vous demander :
pourquoi ne vous plaisez-vous pas avec le seul Minos ?
Je sais bien ce que vous diriez :
à force d'être les contraires
vous vous entendez mieux de loin ;
ne vous gênant jamais de vos pas divergents
comme ceux qui suivent la même route.
Moi, je vous aime tous les deux,
pour des raisons pareilles :
parce que mon âme est double.

PASIPHAÉ

Lequel aimez-vous mieux ?

DÉDALE

Jugez-en par vous-même...

Ne posez pas : je suis vos mouvements...
Quelle eurythmie !..
L'art est si vaste, Pasiphaé,
qu'il enveloppe en soi tous les contraires :
la Vie, la Mort,
l'Amour, la Haine,
Minos, Pasiphaé...
et les confond dans son identité ;
son mouvement est double :
— selon la loi cosmique des équilibres —
il amasse et projette, détruit, restaure ;
le Poète, fils de l'Art,
s'il brise et nie la loi caduque,
apparu, frémissant, au seuil d'un siècle,
comme des cimes jaillit une aurore,
le poète s'adore en vous qu'il aime,
Pasiphaé, libre élan de la joie ;
mais, rigide et farouche, juge suprême,
il porte en son cerveau la loi nouvelle
et l'ordre impérieux que nul n'élude :
il aime Minos et sa certitude...
Comprenez-vous ?
Fille de Phoïbos,
Lyre vivante,
rire, parfum, lumière
forme mobile de la joie,
ô flamme inconsumée ?

PASIPHAÉ
acquiesçant d'un sourire

Je suis la mieux aimée.

DEDALE

poursuivant

Peut-être ; mais la fièvre d'Apollon
est clairvoyante,
et si j'accueille ta joie,
Lumière,
sans fléchir ni trembler,
c'est que la force innée
qui gonfle d'orgueil ma pensée sans ombre
est à la mesure de ta violence !

PASIPHAE

Non, te dis-je !
mon désir est plus vaste :
il déborde ma volonté :
ton génie, ouvrît-il les ailes dont tu rêves,
ne peut le suivre ;
sa course dépasse toute route ;
conçois, jusqu'au vertige,
le sidéral abîme que tu scrutes :
mon désir est plus vaste...
Ecoute !..

(Au dehors, la rumeur d'un cortège grandit, éclate et s'éloigne.)

C'est mon dèsir qui passe !

DÉDALE

ironique

Vous êtes modeste, Pasiphaé !
Un navarque victorieux qu'un peuple acclame,
un matelot brutal..

PASIPHAÉ

immobile, les yeux au loin

Il est la mer, le large, l'horizon, Dédale ;
l'aventure, la gloire ;
l'inconnu affronté dans la tempête ;
la vie non acceptée, la vie conquise
et qu'on façonne, ô pétrisseur de terre,
de tous les éléments ravis aux sorts ;
Il est le mépris et le meurtre,
le geste qui viole la victoire,
il est la Guerre !
où s'anoblit jusqu'à la honte :
il est le crime bienfaisant....
Mon grand désir, c'est lui
..ou tout autre qui le surpasse...

DÉDALE

qui la contemple

Tu es belle comme une aube orageuse,
comme le vent de mer qui monte dans le matin !

PASIPHAÉ

se retournant du seuil du portique

Toi, vous, Dédale !
j'aurais pu croire en vous, songeant :
il conquiert, à toute heure, une heure de la vie qui sera ;
sa pensée crée la forme des choses à venir ;
non pas coordonnant, comme Minos,
réalisant au geste de l'ordre
un bonheur possible et prévu ;
mais balayant d'un souffle printanier
la plaine monotone de la vie,

y construisant des débris de tombeaux
un temple insoupçonné aux choses irrêvées...
Non pas à dire : ceci est bien, ceci est mal ;
non pas : ceci est salutaire et juste ;
mais : voici qui est selon la beauté !
ce fût-il la mort même,
le blasphème terrible,
le meurtre sacrilège des dieux suprêmes !

(ironique)

Mais ton cerveau ordonnateur
balance au double plateau de la loi
ta frénésie prudente, ta raison ivre !
Ton rêve de beauté hésite et s'évapore
au premier rayon de l'aurore qui précise
ton geste stérile et gauche ;
cependant que, là-bas,
sous cette même aurore qui grandit
un matelot brutal,
du signe impérieux d'un glaive incendié,
réalise la Vie que te fit entrevoir
ton génie inutile.

DÉDALE

maître de soi

Tu vêts du masque de ta passion
un geste étroit ;
tu prêtes l'éclat de ton regard ébloui
à l'ombre d'un caveau.

(Désignant l'horizon par delà le portique)

Regarde !
que si, comme Phoïbos porphyrogène,

tu peux étendre sur la vie
le voile royal où tu t'es drapée
et t'exalter à voir, tout au travers,
le jeu transfiguré des choses basses ;
prends d'autres motifs à ta joie farouche :
un geste humain qu'on magnifie
n'est jamais à la mesure de nos rêves ;
vois ce vaste horizon que peuple à peine
la multiplicité des dieux, la plaine
que broute un bétail innombrable que l'ombre double ;
épouse l'infini des pâturages :
élargis ton désir démesuré,
accorde sans effort ton trouble surhumain
aux palpitations charnelles du couchant,
et, comme Phoïbos, ton père,
se fragmentant, embrasse l'empyrée...
M'écoutes-tu, Pasiphaé ?...

PASIPHAÉ
d'une voix sourde

Non...
Tes paroles font un bruit de sable ;
l'heure s'écoule au sablier de la parole,
irréparable, vaine et folle ;
J'écoute le silence, face à face ;
mon grand désir, entre mes dents serrées,
plisse ma lèvre comme une herbe amère...
un souffle chaud m'empourpre, un grand frisson me glace...
N'entends-tu pas ? est-ce la mer ?...
... Comme un Mugissement... emplit l'espace...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

L'ANNONCE FAITE A MARIE [1]

ACTE IV

SCÈNE I

La nuit. La salle du Premier Acte, déserte. Une lampe est posée sur la table. La porte sur l'extérieur est à demi ouverte.

MARA entre, venant du dehors, et referme la porte avec précaution. Elle se tient un instant immobile au milieu de la pièce, tournée vers la porte, tendant l'oreille.

Puis elle prend la lampe et sort par une autre porte sans aucun bruit.

La scène reste dans l'obscurité. On ne voit que le feu d'une braise dans l'âtre.

SCÈNE II

Son d'une corne au loin une et deux fois. Appels. Agitation dans la ferme. Puis le bruit de portes qui s'ouvrent et d'une charrette grinçante qui se rapproche. On frappe à grands coups.

VOIX AU DEHORS, *criant.* — Ohé !

[1] Voir les numéros 36 à 39 de *la Nouvelle Revue Française.*

(*Bruit à l'étage supérieur d'une fenêtre qui s'ouvre*)

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui va là ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Que voulez-vous ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui êtes-vous ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez, que l'on vous dit ! (*Pause*)

(*JACQUES HURY, un flambeau à la main, pénètre dans la pièce ; il ouvre.*
Au bout d'un moment entre PIERRE DE CRAON, portant un corps de femme enveloppé entre ses bras. Il le dépose avec précaution sur la table. Puis il se redresse.
Les deux hommes se regardent face à face à la lumière de la chandelle)

PIERRE DE CRAON. — Jacques Hury, ne me reconnaissez-vous point ?

JACQUES HURY. — Pierre de Craon ?

PIERRE DE CRAON. — C'est moi.

(*Ils se regardent*)

JACQUES HURY. — Et qu'est-ce que vous m'apportez ici ?

PIERRE DE CRAON. — Je l'ai trouvée à demi enterrée dans ma sablonnière, là où je vais chercher ce qu'il faut

Pour mes fours à verre et mêmement le mortier,

A demi enfouie sous une grande charretée de sable, sous une charrette mise à cul dont on avait retiré le tacot.

Elle vit encore. C'est moi qui ai pris sur moi de vous la mener

Ici.

JACQUES HURY. — Pourquoi ici ?

PIERRE DE CRAON. — Qu'elle meure du moins sous le toit de son père !

JACQUES HURY. — Il n'y a de toit ici que le mien.

PIERRE DE CRAON. — Jacques, voici Violaine.

JACQUES HURY. — Je ne connais point de Violaine.

PIERRE DE CRAON. — N'avez-vous rien entendu

De la Lépreuse de Chevoche ?

JACQUES HURY. — Que m'importe ?

Vous autres lépreux, râclez-vous vos ulcères les uns aux autres.

PIERRE DE CRAON. — Je ne suis plus lépreux, il y a déjà longtemps que je suis guéri.

JACQUES HURY. — Guéri ?

PIERRE DE CRAON. — Le mal d'année en année s'est réduit et je suis sain de nouveau.

JACQUES HURY. — Et celle-ci aussi va être guérie dans un moment.

PIERRE DE CRAON. — Vous êtes plus lépreux qu'elle et moi.

JACQUES HURY. — Mais je ne demande pas qu'on me dérange de mon trou à sable.

PIERRE DE CRAON. — Et même si elle avait fait le mal, vous devriez vous souvenir.

JACQUES HURY. — Est-ce vrai qu'elle vous a embrassé sur la bouche ?

PIERRE DE CRAON, *la regardant.* — C'est vrai, pauvre enfant !

JACQUES HURY. — Elle bouge, je la vois qui se ranime.

PIERRE DE CRAON. — Je vous laisse avec elle.

(*Il sort*)

SCÈNE III

(*JACQUES HURY s'assied près de la table et regarde VIOLAINE en silence*)

VIOLAINE, *se ranimant et étendant la main.* — Où suis-je, et qui est là ?

JACQUES HURY. — A Monsanvierge, et c'est moi qui suis près de vous.

(*Pause*)

VIOLAINE, *avec l'accent d'autrefois.* — Bonjour, Jacques !

(*Silence*)

Jacques, vous m'en voulez donc encore ?

JACQUES. — La blessure n'est pas fermée.

VIOLAINE. — Pauvre garçon !
Et moi aussi n'ai-je pas souffert un peu ?

JACQUES. — Qui vous a pris de baiser ce lépreux sur la bouche ?

VIOLAINE. — Jacques ! il faut bien vite me faire tous ces reproches que vous avez sur le cœur et que ce soit fini.

Car nous avons autre chose à dire encore,

Et je veux encore une fois entendre de vous ces mots que j'ai tant aimés : *Chère Violaine ! Douce Violaine !*

Car le temps qui me reste avec vous est court.

JACQUES. — Je n'ai rien de plus à vous dire.

VIOLAINE. — Venez ici, méchant homme !

(*Il s'approche du lit*)

Plus près de moi encore.

(*Elle lui prend la main et l'attire. Il s'agenouille à son côté gauchement*)

Jacques, il faut me croire. Je le jure devant Dieu qui nous voit !

Je n'ai point fait le mal avec Pierre de Craon.

JACQUES. — Pourquoi donc l'avez-vous embrassé ?

VIOLAINE. — Ah, il était si triste et j'étais si heureuse !

JACQUES. — Je ne vous crois pas.

(*Elle lui met la main un moment sur la tête*)

VIOLAINE. — Est-ce que vous me croyez à présent ?

(*Il se cache le visage dans sa robe et sanglote sourdement*)

JACQUES HURY. — Ah, Violaine ! cruelle Violaine !

VIOLAINE. — Non point cruelle, mais douce, douce Violaine !

JACQUES HURY. — Il est donc vrai ? oui, c'est moi seul que vous aimiez ?

(*Silence. Elle lui donne son autre main*)

VIOLAINE. — Jacques, sans doute c'était trop beau et nous aurions été trop heureux.

JACQUES HURY. — Vous m'avez cruellement trompé !

VIOLAINE. — Trompé ? non, cette fleur d'argent à mon côté ne mentait pas.

JACQUES HURY. — Que pouvais-je croire, Violaine ?

VIOLAINE. — Si vous aviez cru en moi,
Qui sait si vous ne m'auriez pas guérie ?

JACQUES HURY. — Ne devais-je pas croire à mes yeux ?

VIOLAINE. — Il est vrai. Vous deviez croire à vos yeux, cela est juste.

On n'épouse pas une lépreuse. On n'épouse pas une infidèle.

Ne regrette rien, Jacques. Va, cela est mieux ainsi.

JACQUES HURY. — Vous saviez que Mara m'aimait ?

VIOLAINE. — Je le savais. Ma mère même me l'avait dit.

JACQUES HURY. — Ainsi tout s'est ligué avec elle contre moi !

VIOLAINE. — Jacques, il y a déjà assez de douleur au monde.

Il vaut mieux ne pas être la cause d'une grande douleur aux autres, le voulant.

JACQUES HURY. — Que faites-vous de la mienne ?

VIOLAINE. — C'est autre chose, Jacques. N'es-tu pas content d'être avec moi ?

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Où je suis il y a patience, pas douleur.

(*Silence*)

Celle du monde est grande.

Il est trop dur de souffrir et de ne savoir à quoi bon.

Mais ce que d'autres ne savent pas, je l'ai appris et je veux que tu le saches avec moi.

Jacques, est-ce que nous n'avons pas été séparés encore assez longtemps ? est-ce que nous tolèrerons encore cet obstacle entre nous ? Est-ce qu'il faut que la mort encore nous sépare ?

Tout ce qui doit périr, c'est cela qui est malade, et tout cela qui ne doit pas périr, c'est cela qui souffre.

Heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon! Maintenant ma tâche est finie.

JACQUES HURY. — La mienne commence.

VIOLAINE. — Eh quoi ! trouves-tu cette coupe si amère où j'ai bu ?

JACQUES HURY. — Voici que je vous ai perdue à jamais !

VIOLAINE. — Dis-moi, pourquoi perdue ?

JACQUES HURY. — Tu meurs !

VIOLAINE. — Jacques, comprends-moi !

A quoi sert le meilleur parfum dans un vase qui est fermé ? il ne sert pas.

JACQUES HURY. — Non, Violaine.

VIOLAINE. — A quoi me servait ce corps,

Pour qu'il me cache ainsi le cœur en sorte que tu ne le voyais point, mais seulement cette marque au dehors sur l'enveloppe misérable ?

JACQUES HURY. — J'ai été dur et aveugle !

VIOLAINE. — Maintenant je suis rompue tout entière, et le parfum s'exhale.

Et voilà que tu crois tout, simplement parce que je t'ai mis la main sur la tête.

JACQUES HURY. — Je crois. Je ne doute plus.

VIOLAINE. — Et dis-moi, où est la part de la Justice en tout cela ? cette justice dont tu parlais si fièrement ?

JACQUES HURY. — Je ne suis plus fier.

VIOLAINE. — Va ! Laisse la Justice où elle est. Ce n'est pas à nous de l'appeler et de la faire venir.

JACQUES HURY. — Violaine, que tu as souffert au cours de ces huit années !

VIOLAINE. — Non point en vain. Bien des

choses se consument sur le feu d'un cœur qui brûle.

JACQUES HURY. — La délivrance est proche.

VIOLAINE. — Bénie soit donc la main qui l'autre nuit m'a conduite !

JACQUES HURY. — Quelle main ?

VIOLAINE. — Comme je revenais de chercher ma nourriture,

Cette main silencieusement qui a pris la mienne et qui m'a conduite.

JACQUES HURY. — Où ?

VIOLAINE. — Où Pierre de Craon m'a trouvée.

Sous un grand tas de sable, la charge de toute une charrette sur moi renversée. M'y suis-je mise toute seule ?

JACQUES HURY, *se levant.* — Qui a fait cela ? Sang Dieu ! qui a fait cela ?

VIOLAINE. — Je ne sais. Peu importe. Ne jure pas.

JACQUES HURY. — Je tirerai cela au clair.

VIOLAINE. — Mais non, tu ne tireras rien au clair.

JACQUES HURY. — Dis tout !

VIOLAINE. — Je t'ai tout dit. Que veux-tu savoir d'une aveugle ?

JACQUES HURY. — Tu ne me donneras pas le change.

VIOLAINE. — Ne parle pas vainement. Je n'ai plus que peu de temps avec toi.

JACQUES HURY. — Il me reste Mara pour toujours.

VIOLAINE. — Elle est ta femme et ma sœur, née du même père et de la même mère, et faite de la même chair,

Toutes deux à ce flanc de Monsanvierge.

(*Silence. — JACQUES reste un moment immobile, comme essayant de se dominer. Puis il se rasseoit*)

JACQUES HURY. — Il n'y a plus de recluses à Monsanvierge.

VIOLAINE. — Que dis-tu ?

JACQUES HURY. — La dernière est morte à la Noël dernière. Aucune bouche ne se présente plus au guichet de l'église nourrice de ce saint monastère,

Nous a dit le prêtre qui leur donnait la communion.

VIOLAINE. — La montagne de Dieu

Est morte, et nous nous partageons l'héritage, Mara et moi.

JACQUES HURY. — Et Violaine était le surjon secret de l'Arbre saint, issu de quelque racine souterraine.

Dieu ne me l'aurait pas prise, si elle avait été remplie de moi tout entière, ne laissant aucune place vide,

“ La part de Dieu ”, comme l'appellent les bonnes femmes.

VIOLAINE. — Qu'y faire ? tant pis !

JACQUES HURY. — Reste ! ne t'en va pas !

VIOLAINE. — Je reste, je ne m'en vais pas.

Dis, Jacques, te souviens-tu de cette heure de midi et de ce grand soleil brûlant, et de cette place sur ma chair que je t'ai montrée sous mon sein ?

JACQUES HURY. — Ah !

VIOLAINE. — Tu t'en souviens ? te l'ai-je bien dit que désormais tu ne m'arracherais plus de ton âme !

Ceci de moi est en toi pour toujours. Je ne veux plus que tu sois joyeux, il n'est pas convenable que tu ries,

Pour le temps que tu es loin de moi encore.

JACQUES HURY. — Ah ! Ah ! Violaine !

VIOLAINE. — Aie de moi ceci, mon bien-aimé !

La communion sur la croix, l'amertume comme celle de la myrrhe

Du malade qui voit l'ombre sur le cadran et de l'âme qui reçoit vocation !

Et pour toi l'âge est venu déjà. Mais qu'il est dur de se renoncer à un jeune cœur !

JACQUES HURY. — Et de moi tu n'as rien voulu accepter !

VIOLAINE. — Crois-tu que je ne connaisse rien de toi, Jacques ?

JACQUES HURY. — Ma mère me connaissait.

VIOLAINE. — A moi aussi, ô Jacques, tu as fait bien du mal !

JACQUES HURY. — Tu es vierge et je n'ai point de part en toi.

VIOLAINE. — Eh quoi ! faut-il donc te dire tout ?

JACQUES HURY. — Que caches-tu encore ?

VIOLAINE. — Il le faut. Ce n'est plus le temps de rien réserver.

JACQUES HURY. — Parle plus haut.

VIOLAINE. — Ne t'ont-ils donc point dit que ton enfant était mort ?

Cet an dernier, pendant que tu étais à Rheims ?

JACQUES HURY. — Plusieurs me l'ont dit. Mais Mara jure qu'il dormait seulement.

Et je n'ai jamais pu tirer d'elle toute l'histoire.

On raconte qu'elle est allée te trouver.

J'aurais fini par le savoir. Je voulais en avoir le cœur net.

VIOLAINE. — C'est vrai. Tu as droit de tout connaître.

JACQUES HURY. — Qu'allait-elle te demander ?

VIOLAINE. — N'as-tu point vu que les yeux de ta petite fille ne sont plus les mêmes ?

JACQUES HURY. — Ils sont bleus maintenant comme les tiens.

VIOLAINE. — C'était la nuit de Noël. — Oui, Jacques, c'est vrai, elle était morte. Son petit corps était raide et glacé.

Je le sais ; toute la nuit je l'ai tenue entre mes bras.

JACQUES HURY. — Qui donc lui a rendu la vie ?

VIOLAINE. — Dieu seul, et avec Dieu
La foi et le désespoir de sa mère.

JACQUES HURY. — Mais toi, n'y as été pour rien ?

VIOLAINE. — O Jacques, à toi seul je dirai un grand mystère.

Il est vrai, quand j'ai senti ce corps mort sur le mien, l'enfant de ta chair, Jacques,...

JACQUES HURY. — Ah ! ma petite Aubaine!

VIOLAINE. — Tu l'aimes beaucoup ?

JACQUES HURY. — Poursuis.

VIOLAINE. — ... Mon cœur s'est rétréci et le fer a pénétré en moi.

Voilà donc ce que je tenais entre mes bras pour ma nuit de Noël et tout ce qui restait de notre race, un enfant mort !

Tout ce qu'à jamais de toi je posséderais en cette vie.

Et j'écoutais Mara qui me lisait l'Office de cette Sainte Nuit : le tout petit qui nous a été donné, l'évangile de la Joie.

Ah, ne dis pas que je ne connais rien de toi ! Ne dis pas que je ne sais ce que c'est de souffrir par toi !

Ni que j'ignore l'effort et la division de la femme qui donne la vie !

JACQUES HURY. — Tu ne dis pas que cet enfant est vraiment ressuscité ?

VIOLAINE. — Ce que je sais, c'est qu'il était mort, et que tout à coup j'ai senti cette tête bouger!

Et la vie a jailli de moi tout d'un coup en un seul trait et ma chair mortifiée a refleuri !

Ah, je sais ce que c'est que cette petite bouche aveugle qui cherche et ces dents impitoyables !

JACQUES HURY. — O Violaine !

(*Silence. — Il veut se lever. VIOLAINE faiblement l'oblige à rester assis*)

VIOLAINE. — Me pardonnes-tu maintenant ?

JACQUES HURY. — O fausseté de femme ! Ah, tu es la fille de ta mère !

Dis ! ce n'est pas à toi, n'est-ce pas, que tu veux que je pardonne ?

VIOLAINE. — A qui donc ?

JACQUES HURY. — Quelle est cette main qui a pris la tienne l'autre nuit et qui t'a ainsi grâcieusement conduite ?

VIOLAINE. — Je ne sais pas.

JACQUES HURY. — Mais moi, je crois le savoir.

VIOLAINE. — Tu ne le sais pas. Laisse cela entre nous, c'est une affaire de femmes.

JACQUES HURY. — La mienne est de faire justice.

VIOLAINE. — Ah, laisse là ta Justice !

JACQUES HURY. — Je sais ce qui me reste à faire.

VIOLAINE. — Tu ne sais rien du tout, pauvre bonhomme, tu ne comprends rien aux femmes,

Et combien elles sont pauvres et bêtes et dures de la tête et ne savent qu'une seule chose.

Ne brouillonne pas tout avec elle comme avec moi.

Etait-ce bien sa main seulement? Je n'en sais rien. Et toi pas davantage. Et à quoi bon le savoir?

Garde ce que tu as. Pardonne.

Et toi, n'as-tu donc jamais eu besoin d'être pardonné?

JACQUES HURY. — Je reste seul.

VIOLAINE. — Non point seul avec ce beau petit enfant que je t'ai rendu,

Et Mara, ma sœur, ta femme de la même chair que moi. Avec moi, qui te connaît davantage?

Il te faut la force et le fait, il te faut un devoir tout tracé et le fait accompli.

C'est pourquoi j'ai du sable dans les cheveux.

JACQUES HURY. — Le bonheur est fini pour moi.

VIOLAINE. — Il est fini, qu'est-ce que ça fait? on ne t'a point promis le bonheur. Travaille, c'est

tout ce qu'on te demande. (Et Monsanvierge est à toi tout seul à présent.)

Interroge la vieille terre et toujours elle te répondra avec le pain et le vin.

Pour moi, j'en ai fini et je passe outre.

Dis, qu'est-ce qu'un jour loin de moi ? bientôt il sera passé.

Et alors quand ce sera ton tour et que tu verras la grande porte craquer et remuer, c'est moi de l'autre côté qui suis après.

(*Silence*)

JACQUES HURY. — O ma fiancée, à travers les branches en fleurs, salut !

VIOLAINE. — Tu te souviens ?

Jacques ! Bonjour, Jacques !

(*Premières lueurs du jour qui apparaît*)

Et maintenant il faut m'emporter d'ici.

JACQUES HURY. — T'emporter ?

VIOLAINE. — Ce n'est point ici la place d'une lépreuse pour y mourir.

Fais-moi porter dans cet abri que mon père avait construit pour les pauvres à la porte de Monsanvierge.

(*Il fait le geste de la prendre. Elle fait non de la main*)

Non, Jacques, non, pas vous.

JACQUES HURY. — Quoi, pas même ce dernier devoir envers vous ?

VIOLAINE. — Non. Il n'est pas convenable que vous me touchiez.

Appelez Pierre de Craon.

Il a été lépreux, bien que Dieu l'ait guéri. Il n'a point horreur de moi.

Et je sais que je suis comme un frère pour lui et la femme n'a plus de pouvoir sur son âme.

(*JACQUES HURY sort, et revient, quelques moments après, avec PIERRE DE CRAON. Elle ne dit plus rien. Tous deux la regardent en silence*)

VIOLAINE. — Jacques !

JACQUES HURY. — Violaine !

VIOLAINE. — Est-ce que l'année a été bonne et le blé bien beau ?

JACQUES HURY. — Tant qu'on ne sait plus où le mettre.

VIOLAINE. — Ah !

Que c'est beau une grande moisson !

Oui, même maintenant je m'en souviens et je trouve que c'est beau.

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Que c'est beau

De vivre ! (*tout bas, avec une profonde ferveur*) et que la gloire de Dieu est immense !

JACQUES HURY. — Vis donc et reste avec nous.

VIOLAINE. — Mais que c'est bon aussi de mourir ! Alors que c'est bien fini et que s'étend sur nous peu à peu

L'obscurcissement comme d'un ombrage très obscur.

(*Silence*)

PIERRE DE CRAON. — Elle ne dit plus un mot.

JACQUES HURY. — Prenez-la. Portez-la où je vous ai dit.

Car pour moi, elle ne veut point que je la touche.

Bien doucement ! Doucement, doucement, je vous dis. Ne lui faites point de mal.

(*Ils sortent, PIERRE portant le corps.*
La porte reste ouverte.
Longue pause)

SCÈNE IV

(*Apparaît sur le seuil de la porte ANNE VERCORS, en costume de voyageur, le bâton à la main et un sac en bandoulière*)

ANNE VERCORS. — Ouverte ?

La maison est-elle vide que toutes les portes soient ouvertes ?

Qui entre si matin avant moi ? ou qui est-ce qui est sorti ?

(*Il regarde longuement autour de lui*)

Je reconnais la vieille salle, rien n'est changé.

Voici la cheminée, voici la table.

Voici le plafond aux poutres solides.

Je suis comme la bête qui flaire de tous côtés et qui reconnaît son gîte et son nid.

Salut, maison ! C'est moi. Voici que le maître revient.

Salut, Monsanvierge, haute demeure !

De bien loin, depuis hier matin et le jour d'avant, à la crête de la colline j'ai reconnu l'Arche aux cinq tours.

Mais d'où vient que les cloches ne sonnent plus ? hier ni ce matin

Je n'ai pas entendu dans le ciel avec l'Ange neuf fois sonore

Jésus dans le cœur de Marie trois fois trois fois annoncé.

Monsanvierge ! que de fois j'ai pensé à tes murs,

Cependant que sous mes pieds captifs je faisais monter l'eau dans le jardin du vieillard de Damas. (O le matin et l'après-midi implacable ! ô la noria éternelle et les yeux qu'on lève vers le Liban !)

Et tous les aromates de l'exil sont peu de chose pour moi

Auprès de cette feuille de noyer que je froisse entre mes doigts.

Salut, terre puissante et subjuguée! Ce n'est pas du sable ici qu'on cultive et la molle alluvion,

C'est le sol foncier lui-même qu'on laboure à la force de son corps et de six bœufs qui tirent, et qui sort lentement sous le soc une tranche énorme!

Et tout, aussi loin que mes yeux s'étendent, a répondu à l'ébranlement que l'homme lui donne.

Déjà j'ai vu tous mes champs et j'ai reconnu que tout est soigné comme il faut. Dieu soit loué! Jacques fait bien son travail.

(*Il pose son sac sur la table*)

Terre, je suis allé chercher pour toi un peu de terre,

Un peu de terre pour ma sépulture, celle que Dieu lui-même pour la sienne a choisie à Jérusalem.

(*Pause*)

Je n'ai pas voulu rentrer hier soir. J'ai attendu le grand jour.

Et j'ai passé la nuit sous une meule de paille nouvelle, pensant, dormant, priant, regardant, me souvenant, remerciant,

Ecoutant si parfois j'entendrais la voix de ma femme, ou de ma fille Violaine, ou d'un enfant qui crie.

M'étant réveillé, j'ai vu que la nuit s'éclairait,
Et là-haut, surmontant le sombre cimier de Monsanvierge, resplendissante, arrivant de l'Arabie,
L'étoile du matin sur la France comme un héraut qui s'élève dans la solitude !
Et je me suis mis en marche vers la maison.

Holà ? Y a-t-il quelqu'un ici ?

(*Il frappe sur la table avec son bâton. — Rideau, qui reste fermé quelques moments*)

SCÈNE V

Le fond du jardin. L'après-midi du même jour. Fin de l'été.

Les arbres chargés de fruits. De quelques-uns les branches qui plient jusqu'à terre sont soutenues par des étais. Les feuillages, comme ternis et usés, mêlés de pommes rouges et jaunes, font comme une tapisserie.

Au fond, inondée de lumière, telle qu'après la moisson la plaine immense ; des éteules et déjà des terres labourées. On voit les routes blanches et les villages. Des rangées de meules qui paraissent toutes petites, et, çà et là, un peuplier. Très loin, et de différents côtés, des troupeaux de moutons. L'ombre des grands nuages passe sur la plaine.

Au milieu, et à l'endroit où la scène descend vers le fond d'où l'on voit émerger les cimes d'un petit bois, un banc de pierre semi-circulaire où l'on accède par trois degrés et dont

le dossier est terminé par des têtes de lion. ANNE VERCORS y est assis, ayant à sa droite JACQUES HURY.

ANNE VERCORS. — L'arrière-saison dorée
Tout-à-l'heure
Dépouille l'arbre fruitier et la vigne.
Et le matin le soleil blanc
D'un seul éclat de diamant sans nul feu s'associe à la blanche vêture de la terre ;
Et le soir est proche où celui qui passe sous les peupliers
Entend la dernière feuille tout en haut !
Maintenant, voici qu'égalant les jours et les nuits, contrepesant
Les longs travaux avec son signe débordant, au travers de la Porte céleste
S'interpose la royale Balance.

JACQUES HURY. — Père, depuis que tu es parti,
Tout, l'histoire douloureuse, et le complot de ces femmes, et la trappe qui a été construite pour nous y prendre,
Tu le sais, et je t'ai raconté
Une chose encore, la bouche sur l'oreille.
Où est ta femme ? où est ta fille Violaine ?
Et voilà que tu parles du lien qu'on tord et de la grappe grande et noire

Qui remplit tout entière la main du vigneron, la main qu'on enfonce sous le pampre !

Déjà

Et le Scorpion oblique et le Sagittaire rétrograde

Ont paru sur le cadran nocturne.

ANNE VERCORS. — Laisse le vieillard jouir de la saison chaleureuse ! O lieu vraiment béni ! ô Sein de la Patrie ! ô terre reconnaissante et fécondée !

Les chars qui passent par le chemin

Laissent de la paille après les branches chargées de fruits !

JACQUES HURY. — O Violaine ! ô cruelle Violaine ! désir de mon âme, tu m'as trahi !

O détestable jardin ! ô amour inutile et méconnu ! Jardin à la male heure planté !

Douce Violaine ! perfide Violaine ! ô silence et profondeur de la femme !

Êtes-vous donc tout-à-fait partie, mon âme ?

M'ayant trompé, elle s'en va ; et m'ayant détrompé, avec des paroles mortelles et douces,

Elle part, et moi, avec ce trait empoisonné, il va falloir

Que je vive et continue ! comme la bête qu'on prend par la corne, lui tirant la tête de la crêche,

Comme le cheval qu'au soir on détache du palonnier en lui frappant sur la croupe !

O bœuf, c'est toi qui marches le premier, mais nous ne formons qu'un attelage à nous deux. Que le sillon soit fait seulement, c'est tout ce qu'on demande de nous.

C'est pourquoi tout ce qui n'est pas nécessaire à ma tâche, tout cela m'a été retiré.

ANNE VERCORS. — Monsanvierge s'est éteint et le fruit de ton travail est à toi seul.

JACQUES HURY. — Il est vrai.

(*Silence*)

ANNE VERCORS. — A-t-on bien prévenu à la chapelle pour demain ?

Y a-t-il à boire et à manger pour tous ceux que nous aurons à traiter ?

JACQUES HURY. — Vieillard ! C'est ta fille que l'on va mettre dans la terre, et voilà ce que tu trouves à dire !

Certes tu ne l'as jamais aimée ! Mais le vieillard, comme l'avare qui se chauffe les mains après son pot de braise dans son sein,

Il en a bien assez de lui-même tout seul.

ANNE VERCORS. — Il faut que tout se fasse. Il faut que les choses soient faites honorablement.

— Elisabeth, ma femme, cœur caché !

(*Entre PIERRE DE CRAON*)

ANNE VERCORS. — Est-ce que tout est prêt ?

PIERRE DE CRAON. — On travaille au cercueil. On fait la fosse où vous l'avez commandé,

Jouxtant l'église là-haut, près de celle du dernier chapelain, votre frère.

On a mis dedans cette terre que vous avez rapportée.

Un grand lierre noir
Sort de la tombe sacerdotale et traversant le mur
Pénètre jusque dans l'arche scellée.
— Demain au petit jour. Tout est prêt.

(*JACQUES HURY pleure, le visage dans son manteau. — On voit par l'allée une religieuse, comme une femme qui cherche des fleurs*)

ANNE VERCORS. — Que cherchez-vous, ma sœur ?

VOIX DE LA RELIGIEUSE, *sourde et étouffée.* — Des fleurs pour les lui mettre sur son cœur entre ses mains.

ANNE VERCORS. — Il n'y a pas de fleurs, il n'y a plus que des fruits.

JACQUES HURY, *pleurant.* — Ecartez les feuilles et l'on trouvera la dernière violette !

Et la fleur Immortelle est encore en boutons, et seuls nous restent le dahlia et la tête de pavot.

(*La Religieuse n'est plus là*)

PIERRE DE CRAON. — Les deux sœurs qui soignent les malades, l'une toute jeune et l'autre très vieille,

L'ont parée et Mara a envoyé pour elle sa robe de noces.

Certes ce n'était qu'une lépreuse, mais elle était honorable auprès de Dieu.

Elle repose dans un sommeil profond

Comme celui qui sait à qui il s'est confié.

Je l'ai vue avant qu'on ne l'eût mise dans la bière.

Son corps est resté souple.

Oh ! tandis que la sœur qui achevait de la vêtir, le bras autour de sa taille,

La maintenait assise, comme sa tête retombait en arrière,

Telle que la perdrix encore chaude que le chasseur ramasse dans sa main !

ANNE VERCORS. — Mon enfant ! ma petite fille que je portais dans mes bras avant qu'elle ne sût marcher !

La grosse petite fille qui se réveillait en riant aux éclats dans son sabot de petit lit.

Tout cela est fini. Ah ! ah ! ô Dieu ! hélas !

PIERRE DE CRAON. — Ne voulez-vous point la revoir avant que l'on cloue le couvercle ?

ANNE VERCORS. — Non. L'enfant renié

S'en va furtivement.

JACQUES HURY. — Je ne reverrai plus son visage en cette vie.

(*PIERRE DE CRAON s'assied à la gauche d'ANNE VERCORS. Longue pause. Bruit d'un marteau sur les planches. Ils demeurent en silence écoutant.*

On voit passer par le côté de la scène MARA tenant un enfant entre les bras enveloppé d'un châle noir. Puis elle rentre lentement par le fond et vient se placer en face du banc où sont assis les trois hommes.

Ils tiennent les yeux sur elle, sauf JACQUES HURY, qui regarde la terre)

MARA, *la tête baissée.* — Salut, mon père ! Je vous salue tous.

Vous tenez les yeux sur moi et je sais ce que vous pensez : " Violaine est morte.

" Le beau fruit mûr, le bon fruit doré,

" S'est détaché de la branche, et, seule, amère au dehors, dure au dedans comme la pierre,

" Nous reste la noix hivernale. " Qui m'aime ? Qui m'a jamais aimée ?

(*Elle relève la tête d'un air sauvage*)

Eh bien ! me voici ! qu'avez-vous à me dire ? Dites tout ! Qu'avez-vous à me reprocher ?

Qu'avez-vous à me regarder ainsi avec ces yeux qui disent : C'est toi ! — Cela est vrai, c'est moi !

Cela est vrai, c'est moi qui l'ai tuée.

C'est moi qui l'ai prise par la main, l'autre nuit, étant allée la retrouver,

Durant que Jacques n'était pas là,

Et qui l'ai fait choir dans la sablonnière et qui ai culbuté sur elle

Cette charrette toute chargée. Tout était prêt, il n'y avait qu'une cheville à retirer.

J'ai fait cela.

Jacques ! et c'est moi aussi qui ai dit à la mère,

Violaine, de lui parler, ce jour que tu es revenu de Braine.

Car je désirais ardemment t'épouser, et autrement j'étais décidée à me pendre le jour de vos noces.

Or Dieu qui voit les cœurs avait permis déjà qu'elle prit la lèpre.

— Mais Jacques ne cessait de penser à elle. C'est pourquoi je l'ai tuée.

Quoi donc ? que restait-il d'autre à faire ? que fallait-il faire de plus

Pour que celui que j'aime et qui est à moi

Fût à moi, comme je suis à lui, tout entier,

Et que Violaine fût exclue ?

J'ai fait ce que j'ai pu.

Et vous à votre tour, répondez ! Votre Violaine que vous aimiez,

Comment donc est-ce que vous l'avez aimée, et lequel a valu le mieux,

De votre amour, croyez-vous, ou de ma haine ?

Vous l'aimiez tous ! et voici son père qui l'abandonne et sa mère qui la conseille,

Et son fiancé, comme il a cru en elle !

Certes vous l'aimiez,

Comme on dit que l'on aime une douce bête, une jolie fleur, et c'était là toute l'amitié de votre amour !

Le mien était d'une autre nature ;

Aveugle, ne lâchant point prise, comme une chose sourde et qui n'entend pas !

Afin qu'il m'ait tout entière il me fallait l'avoir tout entier !

Qu'ai-je fait après tout que me défendre ? qui lui a été le plus fidèle, de moi ou de Violaine ?

De Violaine qui l'a trahie pour je ne sais quel lépreux, cédant, dit-elle, au conseil de Dieu en un baiser ?

J'honore Dieu. Qu'il reste où il est ! Notre malheureuse vie est si courte ! Qu'il nous y laisse la paix !

Est-ce ma faute si j'aimais Jacques ? était-ce pour ma joie, ou pour la dévoration de mon âme ?

Comment pouvais-je faire pour me défendre, moi qui ne suis point belle, ni agréable, pauvre femme qui ne puis donner que de la douleur ?

C'est pourquoi je l'ai tuée dans mon désespoir !

O pauvre crime maladroit ! O disgrâce de celle qu'on n'aime pas et à qui rien ne réussit ! Comment fallait-il faire puisque je l'aimais et qu'il ne m'aimait pas ?

(*Elle se tourne vers JACQUES*)

Et toi, ô Jacques, pourquoi ne dis-tu rien ?

Pourquoi tournes-tu ainsi le visage vers la terre sans mot dire,

Comme Violaine, le jour où tu l'accusais injustement ?

Ne me reconnais-tu pas ? je suis ta femme.

Certes je sais que je ne te parais point belle ni agréable, mais vois, je me suis parée pour toi, j'ai ajouté à cette douleur que je puis te donner ! cette douleur il n'y a que moi qui puisse te la donner. Et je suis la sœur de Violaine.

Il naît de la douleur ! Cet amour ne naît point de la joie, il naît de la douleur ! cette douleur qui suffit à ceux qui n'ont point la joie !

Nul n'a plaisir à la voir, ah, ce n'est point la fleur en sa saison,

Mais ce qu'il y a sous les fleurs qui se fanent, la terre même, l'avare terre sous l'herbe, la terre qui ne manque jamais !

Reconnais-moi donc !

Je suis ta femme et tu ne peux pas faire que je ne le sois point !

Une seule chair inséparable, le contact par le

centre et l'âme, et la confirmation, cette parenté mystérieuse entre nous deux,

Qui est que j'ai eu un enfant de toi.

J'ai commis un grand crime, j'ai tué ma sœur ; mais je n'ai point péché contre toi. Et je dis que tu ne peux rien me reprocher. Et que m'importent les autres ?

Voilà ce que j'avais à dire, et maintenant fais ce que tu voudras.

(*Silence*)

ANNE VERCORS. — Ce qu'elle dit est vrai. Va, Jacques, pardonne-lui !

JACQUES HURY. — Viens donc, Mara.

(*Elle s'approche et se tient debout devant eux, formant avec son enfant un seul objet sur lequel les deux hommes étendent en même temps la main droite. Leurs bras s'entre-croisent et la main de JACQUES est posée sur la tête de l'enfant, celle d'ANNE sur la tête de MARA*)

JACQUES HURY. — C'est Violaine qui te pardonne. C'est en elle, Mara, que je te pardonne. C'est elle, femme criminelle, qui nous garde réunis.

MARA. — Hélas ! hélas ! paroles mortes et sans trait !

O Jacques, je ne suis plus la même ! Il y a en

moi quelque chose de fini. N'aie pas peur. Tout cela m'est égal.

Il y a quelque chose de rompu en moi, et je reste sans force, comme une femme veuve et sans enfants.

(*L'enfant rit vaguement et regarde de tous côtés en poussant de petits cris de joie*)

ANNE VERCORS, *le caressant.* — Pauvre Violaine !

Et toi que voici, petit enfant ! Comme ses yeux sont bleus !

MARA, *fondant en larmes.* — Père ! père ! ah ! Il était mort et c'est elle qui l'a ressuscité !

(*Elle s'éloigne et va s'asseoir à l'écart*)

(*Le soleil descend. Il pleut ça et là sur la plaine, on voit la pluie dont les traits se croisent avec les rayons du soleil. Un immense arc-en-ciel se déploie*)

VOIX D'ENFANT. — Hi ! hi ! regardez la belle arc-en-ciel !

(*Autres voix perdues. On voit voler de grandes bandes de pigeons qui tournent, s'éparpillent et s'abattent ça et là dans les éteules*)

ANNE VERCORS. — La terre est libérée. La place est vide.

Toute la moisson est rentrée et les oiseaux du ciel

Picorent le grain perdu.

PIERRE DE CRAON. — L'été est fini, la saison suspend avertissement, le feuillage universel

Frémit sous le souffle de Septembre.

Le ciel est redevenu bleu, et tandis que les perdrix rappellent sous le couvert,

La buse plane dans l'air liquide.

JACQUES HURY. — Tout est à vous. Père! reprenez tout ce bien dont vous m'avez saisi.

ANNE VERCORS. — Non, Jacques, je n'ai plus rien et ceci n'est plus à moi. Qui est parti ne reviendra pas et ce qui est donné une fois ne peut être

Repris. Voici un Combernon, un Monsanvierge nouveaux.

PIERRE DE CRAON. — L'autre est mort. La montagne vierge est morte et la cicatrice à son flanc ne se rouvrira plus.

ANNE VERCORS. — Elle est morte. Ma femme aussi

Est morte, ma fille est morte, la sainte Pucelle

A été brûlée et jetée au vent, pas un de ses os ne reste à la terre.

Mais le Roi et le Pontife de nouveau sont rendus à la France et à l'Univers.

Le schisme prend fin, de nouveau s'élève au-dessus de tous les hommes le Trône.

J'ai repassé par Rome, j'ai baisé le pied de Saint-Pierre, j'ai mangé debout le pain bénit avec le peuple des Quatre Parties de la Terre,

Tandis que les cloches du Quirinal et du Latran et la voix de Sainte-Marie-Majeure

Saluaient les ambassadeurs de ces peuples nouveaux qui du Levant et du Couchant pénètrent à la fois dans la Ville :

L'Asie retrouvée et ce monde Atlantique au-delà des Colonnes d'Hercule !

Et ce soir même quand sonnera l'Angelus, à cette heure où l'étoile Al-Zohar brille dans le ciel déblayé,

Commence cette année jubilaire que le Pape nouveau accorde,

Extinction des dettes, libération des prisonniers, suspension de la guerre, fermeture des prétoires, restitution de toute propriété.

PIERRE DE CRAON. — Trêve d'une année et paix d'un jour tout seul.

ANNE VERCORS. — Qu'importe ! la paix est bonne, mais la guerre nous trouvera munis.

O Pierre ! voici le temps où les femmes et les nfants nouveau-nés en remontrent aux sages et aux vieillards !

Voici que je me suis scandalisé comme un Juif parce que la face de l'Eglise est obscurcie et parce qu'elle marche en chancelant son chemin dans l'abandon de tous les hommes.

Et j'ai voulu de nouveau me serrer contre le tombeau vide, mettre ma main dans le trou de la croix.

Mais ma petite fille Violaine a été plus sage.

Est-ce que le but de la vie est de vivre ? est-ce que les pieds des enfants de Dieu seront attachés à cette terre misérable ?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant !

Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle ! et vive Dieu si le sang du vieillard sur la nappe du sacrifice près de celui du jeune homme,

Ne fait pas une tache aussi rouge, aussi fraîche que celui de l'agneau d'un seul an !

O Violaine ! enfant de grâce ! chair de ma chair ! Aussi loin que le feu fumeux de ma ferme l'est de l'étoile du matin,

Quand cette belle vierge sur le sein du soleil pose sa tête illuminée,

Puisse ton père tout en haut te voir pour l'éternité à cette place qui t'a été réservée !

Vive Dieu si où passe ce petit enfant le père ne passe aussi !

De quel prix est le monde auprès de la vie ? et de quel prix la vie, sinon pour la donner ?

Et pourquoi se tourmenter quand il est simple d'obéir ?

C'est ainsi que Violaine aussitôt toute prompte suit la main qui prend la sienne.

PIERRE DE CRAON. — O père ! C'est moi le dernier qui l'ai tenue dans mes bras, car elle se confiait en Pierre de Craon, sachant qu'il n'y a plus désir en son cœur de la chair.

Et le jeune corps de ce frère divin était entre mes bras comme un arbre coupé qui penche !

Déjà comme l'ardente couleur de la fleur de grenade de tous côtés se fait voir sous le bourgeon qui ne la peut plus enclore,

La splendeur de l'ange qui ne sait point la mort s'emparait de notre petite sœur.

Et l'odeur du paradis entre mes bras s'exhalait de ce tabernacle brisé.

— Ne pleure point, Jacques, mon ami.

ANNE VERCORS. — Ne pleure point, mon fils.

JACQUES HURY. — Pierre, rends-moi cet anneau qu'elle t'a donné.

PIERRE DE CRAON. — Je ne le peux plus !
Pas plus que l'épi complet ne peut rendre
Le grain dans la terre d'où sort sa tige.

De cette miette d'or j'ai fait une gemme embrasée.

Et le vaisseau de ce jour sans couchant où le froment éternel est déposé.

Justitia est finie et seule la femme encore lui manquait

Que je mettrai à la fleur de mon lys suprême.

ANNE VERCORS. — Tu es puissant en œuvres, Pierre, et j'ai vu sur mon chemin les églises que tu as enfantées.

PIERRE DE CRAON. — Béni soit Dieu qui a fait de moi un père d'églises,

Et qui a mis l'intelligence dans mon cœur et le sens des trois dimensions !

Et qui m'a interdit comme un lépreux et libéré de tout souci temporel,

Afin que de la terre de France je suscite Dix Vierges Sages dont l'huile ne s'éteint pas, et compose un vase de prières !

Qu'est cette *âme* ou cheville de bois que le luthier insère entre la face et le dos de son instrument,

Auprès de cette grande lyre enfermée et de ces Puissances columnaires dans la nuit dont j'ai calculé le nombre et la distance ?

Je ne taille point du dehors un simulacre.

Mais comme le père Noé, du milieu de mon Arche énorme,

Je travaille au dedans et de partout vois tout qui monte à la fois !

Et qu'est-ce qu'un corps à sculpter au prix d'une âme à enclore

Et de ce vide sacré que laisse le cœur révérent qui se retire de devant son Dieu ?

Rien n'est trop profond pour moi : mes puits percent jusqu'aux eaux de la Veine-mère.

Rien n'est trop élevé pour la flèche qui monte au ciel et dérobe à Dieu la foudre !

Pierre de Craon mourra, mais les Dix Vierges ses filles

Demeureront comme le vaisseau de la Veuve

Où se renouvelle sans cesse la farine, et la mesure sacrée de l'huile et du vin.

ANNE VERCORS. — Oui, Pierre. Qui se confie à la pierre ne sera pas déçu.

PIERRE DE CRAON. — O que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte! et que le poids de son œuvre tout ensemble est une chose juste et belle !

Qu'elle est fidèle, et comme elle garde l'idée, et quelles ombres elle fait !

Et qu'une vigne fait bien sur le moindre mur, et le rosier dessus quand il est en fleurs,

Qu'il est beau, et que c'est réel ensemble !

Avez-vous vu ma petite église de l'Epine qui est comme un brasier ardent et un buisson de roses épanouies ?

Et Saint Jean de Vertus comme un beau jeune homme au milieu de la Craie Champenoise ? Et Mont-Saint-Martin qui sera mûr dans cinquante ans ?

Et Saint-Thomas de Fond-d'Ardenne qu'on entend le soir appeler comme un taureau du milieu de ses marécages ?

Mais Justitia que j'ai faite la dernière, Justitia ma fille est plus belle !

ANNE VERCORS. — J'irai y faire ex-voto de mon bâton.

PIERRE DE CRAON. — Elle-même est dédiée dans mon cœur, rien n'y manque plus, elle ne fait plus qu'un morceau.

Et pour le faîte,

J'ai trouvé la pierre que je cherchais, non détachée par le fer,

Plus douce que l'albâtre et d'un grain plus serré que la meule.

Comme les frêles os de la petite Justitia servent de base à mon grand édifice,

C'est ainsi qu'à son sommet en plein ciel je mettrai cette autre Justice,

Violaine la lépreuse dans la gloire, Violaine l'aveugle dans le regard de tous.

Et je la représenterai les mains croisées sur la poitrine, comme l'épi encore à demi prisonnier de ses téguments,

Et les deux yeux bandés.

ANNE VERCORS. — Pourquoi les yeux bandés ?

PIERRE DE CRAON. — Afin qu'elle écoute mieux, ne voyant pas,

Le bruit de la ville et des champs, et la voix de l'homme avec la voix de Dieu en même temps.

Car elle est Justice elle-même qui écoute et conçoit dans son cœur le juste accord.

La voici qui est un refuge contre l'intempérie et un ombrage contre la canicule.

JACQUES HURY. — Mais Violaine n'est pas une pierre pour moi et la pierre ne me suffit pas !

Et je ne veux pas que la lumière de ses yeux si beaux soit couverte !

ANNE VERCORS. — Celle de son âme est avec nous. Je ne t'ai pas perdue, Violaine ! Que tu es belle, mon enfant !

Et que la fiancée est belle quand au jour de ses noces elle se montre à son père dans sa robe magnifique, avec un charmant embarras.

Marche devant, Violaine, mon enfant, et je te suivrai. Mais tourne parfois le visage vers moi, afin que je voie tes yeux !

Violaine ! Elisabeth ! bientôt je suis de nouveau avec vous !

Pour toi, Jacques, fais ta tâche, comme j'ai fait la mienne, à ton tour ! La fin est proche,

La voici qui m'est donnée, du jour, et de l'année, et de la vie !

Il est six heures. L'ombre du Grès-qui-va-boire atteint le ruisseau.

L'hiver vient, la nuit vient. Un peu de nuit maintenant,

Cette courte veille encore !

Toute ma vie j'ai travaillé avec le Soleil et je l'ai aidé à sa tâche.

Mais maintenant, tout seul, il me faut commencer la nuit,

A la chaleur du feu, à la clarté de la lampe.

PIERRE DE CRAON. — O agriculteur, ton œuvre est achevée. Vois la campagne vide, vois la terre moissonnée et déjà la charrue entame l'éteule!

Et maintenant ce que tu as commencé, c'est à moi de le parfaire.

Comme tu as ouvert le sillon, je creuse le silo, je prépare le tabernacle.

Et comme ce n'est pas toi qui mûris la moisson, mais le soleil, ainsi la grâce.

Et nul s'il ne sort du grain ne sera de l'épi.

Et certes Justice est belle. Mais combien plus beau

Cet arbre fructifiant de tous les hommes que la semence eucharistique engendre en sa végétation.

Cela fait une seule figure qui tient à un même point.

Ah, si tous les hommes comme moi comprenaient l'architecture,

Qui voudrait

Faillir à sa nécessité et à cette place sacrée que le Temple lui assigne ?

ANNE VERCORS. — Pierre de Craon, tu as beaucoup de pensées, mais pour moi ce soleil me suffit qui va s'éteindre.

Toute ma vie j'ai fait la même chose que lui, la culture de la terre, me levant et rentrant avec lui.

Et maintenant j'entre dans la nuit et elle ne me fait pas peur, et je sais que là aussi tout est clair et réglé, en la saison de ce grand hiver Céleste qui met toute chose en mouvement.

Le ciel de la nuit où tout est travail et qui est comme un grand labour, et une pièce d'un seul tenant,

Et le Colon éternel y pousse les Sept Bœufs, l'œil fixé sur une étoile immuable,

Comme nous autres sur la branche verte qui marque le bout du sillon.

Le soleil et moi, côte à côte,

Nous avons travaillé, et ce qui sort de notre travail ne nous regarde pas. Le mien est fait.

Je me suis uni à la nécessité et maintenant je voudrais m'y dissoudre.

La paix, pour qui la connaît, la joie

Et la douleur y entrent pour des parts égales.

Ma femme est morte. Violaine est morte. Cela est bien.

Je ne désire plus tenir cette frêle vieille main ridée. Et pour Violaine, à huit ans, quand elle venait se jeter contre mes jambes,

Comme j'aimais ce petit corps robuste ! Et peu à peu l'impétueuse gaminerie de la rieuse

S'était fondue dans l'attendrissement de la jeune fille, dans la peine et le poids de l'amour, et déjà quand je suis parti,

Je voyais dans ses yeux parmi les fleurs de ce printemps s'en lever une inconnue.

PIERRE DE CRAON. — La vocation de la mort comme un lys solennel.

ANNE VERCORS. — Bénie soit la mort en qui toute pétition du *Pater* est comblée.

PIERRE DE CRAON. — Pour moi c'est dès cette vie que d'elle-même et de ses lèvres innocentes

J'ai reçu libération et congé.

(*Le soleil est dans la partie gauche du ciel, à la hauteur d'un grand arbre*)

ANNE VERCORS. — Voici le soleil dans le ciel,

Comme il est sur les images quand le Maître réveille l'ouvrier de la Onzième Heure.

(*On entend craquer la porte de la grange*)

JACQUES HURY. — Qu'est-ce que cela ?

ANNE VERCORS. — C'est la paille qu'on va chercher dans la grange

Pour mettre au fond de la fosse.

(*Silence. — Bruit de battoir au loin*)

VOIX D'ENFANT AU DEHORS :

Marguerite de Paris !
Prête-moi tes souliers gris !
Pour aller en paradis !
Qu'i fait beau !
Qu'i fait chaud !
J'entends le petit oiseau !
Qui fait pi i i i !

JACQUES HURY. — Ce n'est point la porte de la grange, c'est le cri de la tombe qui s'ouvre !

Et m'ayant regardé de ses yeux aveugles celle que j'aimais passe de l'autre côté.

Et moi aussi je l'ai regardée comme un aveugle et sans preuves je n'ai point douté,

Je n'ai point douté de celle qui l'accusait.

J'ai fait mon choix, et celle que j'ai choisie,

Elle m'a été donnée. Que dirai-je ? Cela est bien ainsi.

Cela est bien ainsi.

Le bonheur n'est point pour moi, mais le désir ! il ne me sera pas arraché.

Et non point Violaine radieuse et intacte,

Mais la lépreuse au dessus de moi penchée avec un amer sourire et la plaie dévorante à son côté !

(*Silence*)

(*Le soleil est derrière les arbres. Il brille à travers les branches. Le dessin des feuilles couvre la terre et les personnages assis. Ça et là une abeille d'or brille dans un trou de la lumière*)

ANNE VERCORS. — Me voici assis, et du haut de la montagne je vois tout le pays à mes pieds.

Et je reconnais les routes, et je compte les fermes et les villages, et je les connais par leurs noms et tous les gens qui y habitent.

La plaine par cette échappée à perte de vue vers le Nord !

Et ailleurs, se relevant, la côte autour de ce village forme comme un théâtre.

Et partout, à tout moment,

Verte et rose au printemps, bleue et blonde l'été, brune l'hiver ou toute blanche sous la neige,

Devant moi, à mon côté, autour de moi,

Je ne cesse point de voir la Terre, comme un ciel fixe tout peint de couleurs changeantes.

Celle-ci ayant une forme aussi particulière que quelqu'un, est toujours là avec moi présente.

Maintenant c'est fini.

Que de fois ne suis-je pas sorti de mon lit, allant à mon ouvrage !

Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

(*Il se lève lentement et péniblement, et étend lentement les bras de toute leur longueur, tandis que le soleil devenu jaune le couvre*)

Ah ! ah !

Voici que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure l'étoffe.

Voici le soir ! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains.

Les miennes sont quittes. J'ai fini ma journée ! J'ai semé le blé et je l'ai moissonné, et dans ce pain que j'ai fait tous mes enfants ont communié.

A présent j'ai fini.

Tout-à-l'heure il y avait quelqu'un avec moi.

Et maintenant la femme et l'enfant s'étant retirés,

Je reste seul pour dire grâces devant la table desservie.

Toutes deux sont mortes, mais moi

Je vis, sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi !

(*L'Angelus sonne à l'église d'en bas. Premier coup de trois tintements*)

JACQUES HURY, *sourdement.* — L'Ange de Dieu nous avertit de la paix et l'enfant tressaille dans le sein de sa mère.

(*Deuxième coup*)

PIERRE DE CRAON. — " Hommes de peu de foi, pourquoi pleurez-vous ? "

(*Troisième coup*)

ANNE VERCORS. — " Parce que je vais à mon père et à votre père. "

(*Profond silence. Puis, volée*)

PIERRE DE CRAON.— Ainsi parle l'Angelus comme avec trois voix, ainsi en Mai,

Quand l'homme non-marié s'en revient, ayant enterré sa mère, chez lui,

" Voix-de-la-Rose " cause dans le soir d'argent.

O Violaine ! ô femme par qui vient la tentation !

— Car ne sachant encore ce que je ferais, j'ai regardé où tu fixais le noir des yeux.

Certes j'ai toujours pensé que c'était une bonne chose que la joie.

Mais maintenant j'ai tout !

Je possède tout sous les mains, et je suis comme quelqu'un qui, voyant un arbre chargé de fruits,

Etant monté sur l'échelle, il sent plier sous son corps le profond branchage.

Il faut que je parle sous l'arbre, comme la flûte qui n'est ni basse, ni aiguë ! Comme l'eau

Me soulève ! L'action de grâces descelle la pierre de mon cœur !

Que je vive ainsi ! Que je grandisse ainsi mélangé à mon Dieu, comme la vigne et l'olivier.

(Le soleil se couche. — MARA tourne la tête vers son mari et le regarde)

JACQUES HURY. — La voici qui me regarde. La voici qui revient vers moi avec la nuit !

(Son d'une cloche fêlée tout près. — Premier coup)

ANNE VERCORS. — C'est la petite cloche des sœurs qui sonne l'Angelus à son tour.

(Silence. Puis on entend une autre cloche très haut, Monsanvierge, qui sonne la triple note à son tour, admirablement sonore et solennelle)

JACQUES HURY. — Ecoutez !

PIERRE DE CRAON. — Miracle !

ANNE VERCORS. — C'est Monsanvierge qui ressuscite ! L'Ange retentissant une fois encore

Aux cieux et à la terre attentifs fait l'annonce accoutumée.

PIERRE DE CRAON. — Oui, Voix-de-la-Rose, Dieu est né !

(*Second coup de la cloche des sœurs. Elle frappe la troisième note en même temps que Monsanvierge la première*)

ANNE VERCORS. — Dieu s'est fait homme!

JACQUES HURY. — Il est mort !

PIERRE DE CRAON. — Il est ressuscité !

(*Troisième coup de la cloche des sœurs. Puis volée.*

Pause. Puis on entend, perdu et presque indistinct la triple note du troisième coup dans les hauteurs)

ANNE VERCORS. — Ce n'est point le coup de l'Angelus, c'est la sonnerie de la communion !

PIERRE DE CRAON. — Les trois notes comme un sacrifice ineffable sont recueillies dans le sein de la Vierge sans péché.

(*Ils gardent tous le visage tourné en haut, prêtant l'oreille et comme attendant la volée, qui ne vient point*)

EXPLICIT

PAUL CLAUDEL.

QUAND LE PRINTEMPS REVIENDRA

Toi en qui un brillant esprit vivait, et consumait cette robe éphémère qui cachait faiblement son éclat! ici ses cendres trouvent un tombeau, mais sous cette pyramide tu n'es pas....

SHELLEY

I

Quand le printemps reviendra,

Le violier couleur de safran, la sombre primevère aux bords veloutés, le lilas dont chaque thyrse contient un vase de parfums qui ne dure qu'un jour, et le bel hyacinthe, refleuriront au jardin qui, mieux que " les sables d'un lointain et solitaire rivage ", conserve encore la trace de tes petits pas.

II

Déjà de tendres pousses de sureaux annoncent la saison reverdissante, l'air est plein d'un pâle et brumeux bourgeonnement, les amandiers éclosent

un mois plus tôt cette année; et toi, mon doux enfant, où es-tu ?

III

“ Où es-tu, mon doux enfant ? ” Ah ! plus loin que “ les feuilles et les herbes vivantes ”, plus loin, bien plus loin que les iris, les lis et les boules-de-neige qui croissent autour de ta tombe, et qui ne sauraient combler ta faim et ton amour que d'une nourriture corruptible et périssable !

IV

Que cette main est froide ! Hélas ! qu'elle est froide, cette petite main qui, déliée de son serment de conduire jusqu'au seuil de la vieillesse ceux-là de qui tu tenais le souffle, et qui avaient insufflé l'esprit sous ton front, a tout-à-coup laissé choir le léger fardeau de vie qu'elle avait reçu en partage,

V

Mais non si froide cependant qu'elle ait pu flétrir et glacer les anémones et les narcisses dont elle froissait à peine la délicate chair, et qui, maintenant encore, même après tant de jours, et ne respirant, pour toute brise bienfaisante, que la dure haleine du gel, gardent intactes et non ternies, leur forme et leur odorante blancheur !

VI

Et si l'on casse leur tige creuse, loin qu'elle soit desséchée, il y perce encore une humide sueur, une goutte liquide qui perle et roule au long des vertes fibres, une larme d'un orient sans prix puisée sans doute à quelque surnaturelle rosée.

VII

Quand le printemps reviendra....

Ah ! se peut-il vraiment qu'il revienne ! Sur le vieux mur écaillé de mousse et de soleil, une pâle chaleur de février dore ce jeune plant de lierre dont les grappes tresseront des guirlandes pour la joie de septembre et le plantureux octobre, et le réséda jaune et vermeil embaume aux fentes de la pierre où il semble que nulle semence, si humble qu'elle fût, ne saurait germer et fleurir.

VIII

Mais qui prétend qu'il est emblème de santé ? Et toi, qui t'enchantais de celui-ci et de sa florissante abondance, tes yeux se sont fermés à la beauté du monde ; et dans l'automne où tout ruisselle d'ivresse, de plénitude et de fruits éclatés, déjà tu découvrais, ô toi si jeune ! le secret d'une mélancolie si tendre que, s'il était permis aux anges d'en ressentir, ils n'en connaîtraient pas de plus douce.

IX

Il faut se marier, papillons couleur de neige....

Ainsi chantais-tu, mon doux oiseau, d'une voix si pure, cristalline et fragile qu'elle eût transpercé d'amour l'âme la plus endurcie. Ainsi chantais-tu, peut-être en mémoire de cette calme et décroissante après-midi où l'azur décoloré de l'automne, les chênes tournant en rond sur la pelouse sylvestre, et le bois au loin, n'étaient qu'un blanc, poudroyant et léger tourbillonnement d'ailes.

X

Au centre de la clairière, fleurissait un datura dégénéré, dont les graines furent déposées là par qui sait quel oiseau, qui sait quel souffle venu de quel jardin de l'Equateur sur des lieues d'air et de mer. Ses pâles cloches avaient perdu leur charme vénéneux ; et, tout autour, de brunes graminées bâtissaient de ces cavernes de gazon où l'on s'imagine, tout enfant, qu'il ferait bon de se blottir, pour entendre bruire le vent, sans fin, par leurs centaines de fissures mélodieuses.

XI

Et c'est par centaines aussi, par centaines et par milliers, et tous couleur de neige, qu'il en venait,

des papillons, comme dans ce chant que tu modulais à lèvres presque fermées, sur un si faible ton qu'il semblait un murmure de l'âme.

C'est par milliers et par centaines qu'il en flottait, aussi loin que les yeux pouvaient percer, à travers le sous-bois mol et bleu où la tiède splendeur d'octobre finissant versait un abîme de sérénité dorée, et sur les branches qui les gaspillaient avec faste, comme si tous les cotonniers des îles eussent épanché leurs gousses immaculées en suspens dans une brise moins nonchalante que leur essence de soie.

XII

Il en sortait, eût-on dit, de la terre chaude et bénie ; ils venaient follement boire à ces frêles hampes de fleurs, blanches comme eux, qui, froissées au creux de la main, ou bien séchées dans un livre ou dans le pli d'un vêtement, exhalent un arome de foins fauchés, et font asseoir, l'hiver, dans les chambres étroitement closes, une enivrante soirée de Juin,

Et jusque par-delà le ciel visible, tout l'éther adorablement tremblait à cette heureuse palpitation des ailes de Psyché.

XIII

C'est sans doute alors que tu sentis frémir les

tiennes, et s'agiter au-dedans de toi-même un silencieux et irrésistible désir de te fondre où il n'y a rien que lumière, azur et joie,

O toi qui renfermais sous la forme la plus touchante, des perfections si tendres qu'elles n'ont pu supporter longtemps le terrestre contact, ni les premiers effleurements de la vie.

XIV

Toutes les fées s'étaient penchées sur ton berceau.

Non point celles de l'humaine félicité ni du contentement selon le souhait du monde, mais les divinités redoutables qui donnent le goût de la tristesse, l'inclination à souffrir, l'amour du silence et la tendresse contenue.

Et elles t'avaient aussi visité, celle-là qui nourrit la beauté des apparences, de la plus profonde misère du cœur, et celle, plus terrible encore, qu'on nomme la sombre et douloureuse Musique.

XV

Comment ne t'aurait-elle pas comblé de tous ses dons ?

Tu la respirais dès avant ta naissance. C'est elle qui faisait monter de ton âme à tes lèvres, — de ton âme vraiment, et du plus profond de ton âme ! — ces airs si tristes et si beaux où toute une

immémoriale suite d'enfances rêveuses et passionnées a mis son ardeur, sa complaisance et sa langueur de vivre,

Et qui te les faisait reprendre à ton tour sur un ton si bas, si bas qu'ils n'exprimaient déjà plus par ta bouche que l'inexprimable monotonie des jours, et toujours transposés, — ah ! toujours ! — selon le mode mineur.

XVI

Tant d'amour avait veillé sur toi, et, pour mieux te charmer, cet amour s'était fait mélodie ! Il prenait sa source si profond et si haut, qu'il ne pouvait se manifester que par le chant,

Et par ces indistinctes mesures de paroles sans suite que les nouvelles accouchées, tenant dans leur main brûlante une main plus frémissante et plus faible qu'un oiseau pris au piège, improvisent sur des thèmes de leur invention, mais toujours, — ah ! toujours ! — sur le nombre le plus sublime de l'âme,

Comme pour en faire une armure à leur nouveau-né contre les périls de la vie et l'incertitude du lendemain, et surtout s'enivrer elles-mêmes d'une aussi divine et inguérissable tristesse.

XVII

Non, trop d'amour t'avait marqué dès cette

terre, cette terre où il ne reste de toi que l'empreinte rapprochée de tes petits pieds, comme de quelqu'un qui aurait fait soudain son ascension vers les espaces invisibles, sans laisser de soi d'autres traces.

Cette empreinte, ni la pluie ne l'effacera, ni le vent ne peut la réduire en poussière, et les moineaux des toits y viendront manger encore le pain que tu leur émiettais, et qui désignait le chemin du retour aux frères du Petit Poucet perdus dans la forêt de la légende.

XVIII

Que de belles histoires je t'ai contées !

Toutes celles où les fées aux robes de feuilles de rose ou de rayons de ver-luisant font aux pauvres mortels un cortège d'enchantements : la Belle-au-Bois-dormant, le carrosse de Cendrillon, les malheurs de la Princesse Peau-d'Ane, et l'Oiseau-Bleu, et ces récits des temps anciens où les animaux parlaient. Et toi, tu ne cessais de demander : encore ! tellement tu frissonnais d'aise et de désir à l'ouïe de ces délicates aventures.

Mais elles ne te laissaient point étonné ; leurs merveilles se changeaient en réalité pour toi. Hélas ! comment pouvais-tu vivre, puisque l'étrange et le surnaturel étaient dès lors le naturel royaume où tu te mouvais avec tant de douceur, et sur l'aile

de ces silences qui te rendaient absent et déjà détaché de ce monde !

XIX

Et tu savais aussi la belle Aude qui tomba morte à la nouvelle de Roland tué à Roncevaux ; et Charles, le Marteau des Arabes, qui fut vainqueur à Poitiers ; et le Vase de Soissons, d'où la Chrétienté française est sortie ; et Celle de Domrémy, qui parlait aux Saintes, pendant que ses compagnes dansaient autour de l'Arbre-aux-Dames ;

Et cette nuit de Noël de l'an 800 où Charlemagne fut couronné empereur et prit dans sa main le jeune Occident lourd et plein comme la boule terrestre, au milieu d'un tonnerre d'adorations et de clameurs, et d'un jubilé de nations et de peuples qui faisait converger à Rome toute l'Europe Carlovingienne !

XX

Noël ! Noël ! Passage d'Anges aux longues traînes horizontales sur la paix des campagnes, à minuit, quand le cristal du firmament tremble et résonne d'un cantique de paix et de bonne volonté! Et l'écho de leurs voix se prolongeait encore, et quelques jours à peine avaient passé depuis qu'ils guidaient à Bethléem la caravane des Rois Mages, que, soudain ravisés, ils détournaient leur vol

penché vers toi et, remontant tout aussitôt vers les cieux, ils t'emportaient dans leur troupe, pour mieux tromper ton impatience et ton espoir de la Noël prochaine, d'une Noël qui ne finira jamais, jamais !

XXI

Car tu choisis, pour cesser ton exil, un Vendredi, jour de la Vierge, et tu voulus attendre que le tintement du premier coup de minuit t'introduisît à l'éternité par ce triomphal Treize Janvier où tombe le Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est pourquoi nous avons mis sous ta tête, ta tête dont les boucles précieuses et non encore détendues n'eurent jamais oreiller plus sacré, cette royale tunique, cette robe de dentelle et de lin, immergeant ce qui reste de toi dans les ondes d'une incorruptible fontaine baptismale.

XXII

Et nous t'avons conduit, au long des champs où pointe l'herbe nouvelle, une après-midi de dimanche, par un crépuscule tiède, transparent et doré, qui laissait glisser ton cortège suprême comme une procession de fête, jusqu'à la demeure scellée et basse où tu es allé rejoindre ceux qui ne t'ont jamais connu, et celle-ci, la dernière partie, qui t'aima tant, et quelques mois à peine.

Et depuis lors, dans la chambre où tu t'es endormi, la paume de tes mains tournée en dehors vers ce Midi d'où t'est venue la lumière, il flotte un insaisissable parfum qui n'est ni d'encens, ni de roses, ni d'aromates, mais de toi seul et de ton immatérielle présence résolue en un baume spirituel, et pourtant sensible, et si doux ! comme tout ce qui était toi.

XXIII

Maintenant tu dors, et même en t'adressant à travers la pierre ce silencieux appel qui monte des plus secrètes profondeurs de l'âme à qui l'âme seule répond, tu ne t'éveillerais pas.

Tu dors, et quelque part, sur la terre, il y a des cloîtres en prière où toute la tranquillité du monde se confine dans un bonheur perpétué de marbre, de soleil et d'azur ; des vallées élues de Dieu, pleines d'eaux murmurantes, qui voient leurs vertes pentes inclinées descendre vers un abîme de calme et de méditation bénie ; des villages perdus où la vie coule insensible, et qui ne sont, même de près, que d'heureux toits de tuiles émergeant sur un gouffre de feuilles, et menant, chacun à l'écart de l'autre, une existence lente et retirée d'hommes et de bêtes domestiques.

Tu dors, douce clarté, et le printemps va revenir !

XXIV

Qu'il revienne donc, et s'achemine pas à pas jusqu'à cette veillée de la Saint-Jean où il se remet aux bras de l'été qui danse avec les feux de joie !

Que les souffles furieux et tièdes de l'Equinoxe ébranlent les fondements de la mer, et viennent déclore sous la terre la pâle violette, la rose-mousse et le muguet d'argent ! toi, tu reposes,

Et j'écoute si le vent de la nuit n'est pas toi qui heurtes à la vitre, et dis : je suis là ! comme l'enfant du conte qu'on avait égaré dans les bois, et qui, par miracle, avait retrouvé sa maison, sa maison qui l'attendait toujours, bien qu'on y sût qu'il ne devait jamais plus revenir.

XXV

Ah ! ne t'éveille pas ! Là où tu es, plus rien, pas même l'univers écroulé, ne saurait désormais t'atteindre. Ferme-les, ces beaux yeux, ces yeux qui n'avaient pas de fond ni de limites, sur ce profil si pur, sur le contour de ces joues où plus une veine de pourpre ne circulait, mais qui laissaient, comme la transfusion d'une lumière intérieure, affleurer à leur albâtre divinement modelé par les doigts de la Mort enfantine, l'éclat inextinguible et voilé de la lampe de l'Ame.

Où tu n'es vraiment pas, Substance chérie, il n'y a qu'une dépouille tant caressée, et cette chair mortelle embaumée dans une atmosphère de fleurs. Mais où tu es, en esprit et en essence, là commence et se poursuit pour toi, et pour nous aussi qui ne vivons que de toi, toute une éternité bienheureuse.

Février 1911.

François-Paul Alibert.

LA FÊTE ARABE[1]

V

De Ben Nezouh à Guerrara, où j'espérais rencontrer le Docteur, il y a cinq ou six jours de voyage. L'itinéraire le plus pratique est de gagner Laghouat à cheval ou à mulet ; on y rejoint la diligence qui fait le service de Ghardaïa, capitale du Mzab ; et de là, en deux jours de route on arrive à Guerrara. Mammo me procura un guide ; quant à me trouver un cheval il n'y fallait pas songer : les chevaux, à Ben Nezouh, avaient suivi la fortune des Arabes ; on ne trouvait plus dans l'oasis que des mulets ou des ânes.

Sur le seuil de l'auberge, le Maltais et sa femme me souhaitaient bon voyage ; le pauvre El Malti s'empressait avec un zèle inutile autour de ma monture ; mon guide espagnol avalait une dernière lampée d'anisette. Sur la place, l'Hôtel de ville avec ses lions de zinc endormis aveuglait de blancheur ; dans la mosquée, sous les arcades, des tréteaux attendaient les denrées du marché. La lumière répandait partout avec indifférence, sur ce faubourg de briques, comme autrefois sur le village de boue, ses magnificences orientales ; mais la rhaïta et le bendir ne m'accompagnèrent pas de leur musique forcenée, ni les

[1] Voir le numéro 39 de *la Nouvelle Revue Française.*

cris des enfants, ni les you-you des femmes ; aucune mousseline, aucun diadème d'or, aucun œil curieux sous ses voiles, aucun grave burnous, aucun éblouissant cortège ne parut sur le seuil des maisons aux toits rouges : la Fête Arabe était finie.

Avec quelle allégresse je vis s'éloigner derrière moi la sinistre banlieue. Il me semblait que jamais je ne trouverais assez d'air pur, de vie primitive et de lumière, pour me délivrer l'esprit des affreuses images que j'emportais de l'oasis. Mais à mesure que j'avançais, ces impressions désolées se renforçaient d'étape en étape de tout ce qui se présentait à ma vue. Cette chose vague, impersonnelle, qui n'appartient en propre à aucune nation d'Europe et qui leur est commune à toutes, cette chose sans forme, sans visage qu'on appelle de ce mot indéterminé le progrès, ne laissera-t-elle donc rien subsister dans le monde qui ne soit à son image? Le malfaisant génie, que j'avais vu à l'œuvre dans le faubourg italo-espagnol, n'a pas besoin d'être là, en personne, pour exercer ses ravages: il blesse, il tue, il envoie la mort de loin ; il est pour les vieux pays, les vieilles civilisations, les activités séculaires, un ennemi invisible, autrement redoutable que le soleil, le sirocco et la soif. Tout ce que je voyais sur mon chemin retournait au désert et à la mort. Personne sur ces pistes du Sud, ni troupeaux, ni caravanes ; l'ancienne vie qui avait dû animer ces solitudes semblait tout à fait suspendue, et dans les rares villages, qui de loin en loin disaient encore que tout ici n'était pas abandon, l'existence paraissait réduite à rien. Ksar el Hairane, El Asafia ! pauvres séjours du désespoir, oasis mourantes, touchants ilots de verdure, maigre troupeau

de palmiers faméliques autour des cubes de boue noirâtre que sont les maisons du désert ! Comment y a-t-il encore des hommes pour s'obstiner dans vos demeures ! Comment y trouvent-ils encore ce peu de joie, ce rien de bonheur, nécessaire pourtant à la vie ? Mais moi-même, après tout, n'ai-je pas vécu là de ces minutes qui font sentir dans toute sa force animale le simple bonheur que c'est de vivre. Sous ces petites palmeraies impressionnantes d'isolement et de résignation, j'ai connu le délice de se désaltérer à l'eau un peu terreuse qui coule dans la séguia, lorsqu'après le froid de la nuit, le soleil brûlant dès l'aurore met un goût de fièvre à la bouche et oblige à fermer les yeux ; le plaisir d'apaiser sa faim avec des dattes qu'on entrecoupe d'une gorgée de lait ; la douceur d'une pièce obscure après l'éblouissement de la lumière, et surtout j'ai fait l'épreuve de cette antique vertu que l'Europe a désapprise : l'accueil empressé de l'étranger, le respect religieux de l'hôte, la noble familiarité du désert.

A Laghouat, je quittai mon guide et mon mulet espagnols pour monter dans la diligence. Après avoir traversé tout un jour de mornes étendues violâtres, parsemées d'alfa jaune paille, nous arrivâmes au soir tombant dans le pays des Dhayas, cette étrange région forestière qui barre de l'est à l'ouest, sur une largeur de quelques kilomètres, l'extrême sud de la Province d'Alger. On est ici dans le *Bled el Ateuch*, le pays de la soif ; nombreux sont les tas de cailloux qui marquent, çà et là, la tombe de quelque voyageur égaré ; pas d'eau, pas de sources, pas de puits, pas de nappe souterraine ; si profondément que l'on creuse, toujours le sable et le rocher. Par quel miracle ont-ils poussé ces arbres magnifiques, ces betoums

d'un beau velours sombre, aux branches croisées, crochues, enchevêtrées, au feuillage menu, feutré, impénétrable au soleil, vraie charmille du désert, tous tondus à la même hauteur par la dent des chameaux, comme un pré aérien? Ils se rassemblent à dix, à douze, formant de véritables tribus autour de cuvettes si peu profondes que l'œil les distingue à peine, et que couvre une terre criblée, pour ainsi dire, au tamis, tandis que le plateau tout autour offre l'aspect d'un macadam sur lequel n'a pas passé le rouleau.

Tout un jour, nous circulons dans ce surprenant paysage de verdure, de fraîcheur et d'ombre, d'aridité, de terre funèbre et de ciel embrasé. Puis les tribus agrestes se font de moins en moins nombreuses ; parfois, encore un betoum, sentinelle égarée, perdue dans la solitude ; et après, c'est la Chebka, un filet inextricable d'effroyables ravins, un chaos de falaises sans trace de végétation aucune, surplombées de rochers gris qui brillent en dessous comme des braises, et que sillonnent des torrents de cailloux noirs.

Le quatrième jour du voyage, notre pauvre diligence, qui se traînait depuis trente heures dans cet enfer de pierrailles, nous monta par les mille détours d'une route, qui semblait à jamais prisonnière de ce dédale, sur le bord du plateau d'où l'on découvre à ses pieds la sainte vallée du Mzab. Aussi loin que s'étend la vue, de vastes champs de sable rose. Des petits murs de terre sèche, des monticules et des pylônes surgissent bizarrement de cette plaine teintée des couleurs de l'aurore : on croirait voir le chantier d'une ville en construction, ou les restes d'une cité disparue. Çà et là, de tristes palmiers, qui penchent leurs palmes flétries sur les maçonneries décrépites, donnent à ces petites ruines l'aspect d'étranges mausolées.

Au centre de ces aridités, sur une colline en pain de sucre, une ville fantôme apparaît, rose elle aussi, du même rose tendre que tout le pays qui l'environne, mais criblée de trous d'ombre, de centaines d'arcades orientées vers la Mecque, et qui lui donnent l'air de quelque énorme ruche suspendue au rocher. Au delà, une tache bleue, un peu d'ombre sur le sable, une petite palmeraie. Et cette tache bleue, ces constructions énigmatiques, ces palmiers funéraires, ce sont là les derniers vertiges de ce qui formait, il n'y a pas un siècle encore, les plus beaux jardins du Sud.

Ici, il y a plus de neuf cents ans, des Musulmans puritains sont venus chercher un refuge contre les persécutions de leurs coreligionnaires, et, miracle de la volonté soutenue par un sentiment mystique, ils transformèrent ces vallées de la mort en d'immenses jardins verdoyants. Tandis que leurs enfants et leurs femmes, conformément à la loi, restaient dans la pieuse vallée, eux s'en allaient commercer dans le Nord, et chaque année ils revenaient apporter à la terre bénie l'argent gagné sur les routes du trafic. Cette ingrate contrée du Mzab, qui n'avait d'abord été que l'abri de leur foi, devint pour eux un luxe, un paradis terrestre. Tous ces petits murs bas, qui sillonnent la plaine en tous sens, sont l'inextricable réseau des rigoles qui fertilisaient ces sables ; ces monticules de terre sèche marquent la place d'anciens puits ; ces pylônes ont supporté des poulies, et sur ces plans de terre inclinés, durant des siècles et des siècles, les esclaves noirs du Soudan, les chameaux et les ânes ont tiré infatigablement la corde qui faisait monter l'eau.

Aujourd'hui, la sainte vallée est bien déchue de son

ancienne splendeur. Dans le Mzab, comme à Ben Nezouh et dans toutes les oasis rencontrées sur mon chemin, le progrès a fait son œuvre. Tous ces marchands mzabites, si prospères autrefois, sont maintenant ruinés ; les villes et les villages où s'exerçait leur commerce se sont vidés de leurs habitants arabes, ou bien ceux-ci sont devenus si pauvres que l'idée seule de trafiquer avec eux apparaît comme une triste ironie. On en trouve encore dans nos villes, de ces marchands puritains : on les reconnaît aisément à leur turban qui est plat, et à je ne sais quel air protestant répandu sur leur personne. Ils exercent de petits métiers, ils sont fruitiers, bouchers, épiciers, fort habiles, économes. Eux aussi, chaque année, reviennent apporter à la terre des ancêtres le gain de la saison, le petit couffin où les douros se dissimulent sous les fruits et les provisions du voyage. C'est une goutte d'eau dans le désert, cela ne suffit plus à l'entretien de ces jardins coûteux et magnifiques. Les puits se sont comblés, les canaux ont été envahis par le sable. Parfois encore un faible bruit, un grincement de poulie monte dans le silence : on tire de l'eau quelque part ; et ce grincement de poulie semble le cri de cette terre assoiffée, le dernier soupir de la volonté mystique qui s'est déployée jadis si puissamment dans ces lieux, et qui ne se résigne pas à mourir.

Avec le crépuscule, la diligence fit son entrée bruyante dans la ville fantôme, la sainte Ghardaïa. Je passai la nuit dans le quartier réservé aux Roumis, aux prostituées, aux entremetteurs et aux marchands d'alcool. Le lendemain je continuai ma route, à cheval cette fois, en compagnie d'un négociant mzabite que j'avais rencontré dans la voiture, et qui se rendait, comme moi, à Guerrara.

Toute la matinée nous cheminons à travers le cimetière des jardins, dans ce fabuleux paysage de la détresse arabe. Bientôt au désert de sable rose succède l'effroyable Chebka. De nouveau les ravins, les falaises avec leurs rochers étincelants comme des braises, les torrents de cailloux noirs ; et de nouveau la Hammada, l'éternel plateau pierreux, la mer de rocailles triste et grise où l'on n'a l'impression de l'étendue que par les heures écoulées, car rien ne surgit dans ces espaces qui permette de se rendre compte qu'on approche ou qu'on s'éloigne. Une profonde crevasse, une gorge sauvage, encombrée de broussailles, le lit de l'Oued En Nsa, la rivière des femmes, interrompt un instant la sinistre étendue. De loin en loin, sur les rives, les beaux arbres mystérieux que j'avais vu rassemblés en forêt, et qui dans ces pierrailles, avec leurs dômes de velours sombre, semblent plus surprenants encore. Leurs longues racines décharnées se glissent le long des berges, comme des serpents monstrueux, vers des excavations profondes pour aller y chercher l'eau qui reste des pluies. Le lit desséché de la rivière est rempli de traînées de cailloux bleus. Le soleil qui tombe à l'horizon en éclaire la crête, y allume des lueurs ; chaque pierre devient une vague d'azur avec sa crête blanche, et cette jonchée de cailloux une joyeuse rivière brillante qui court à nous en bondissant.

Nous marchons quelque temps encore dans la mer des pierrailles pour profiter de la fraîcheur de la nuit. La lune qui se lève transforme en paysage polaire, en un immense champ de neige, ces étendues brûlées tout le jour. Le froid très vif, qui nous tourne et nous retourne sur le maigre tapis où nous nous couchons pour dormir,

nous ferait presque croire à la réalité de cette illusion nocturne. Aussi dès que paraît dans le ciel la Nedjenat el Gherrar, l'étoile trompeuse qui annonce le matin proche, alors qu'il n'est quand elle se lève que le milieu de la nuit, nous nous mettons route à pied, derrière nos bêtes. Ce soir nous serons à Guerrara.

Vers le milieu du jour, mon compagnon jusque là silencieux, et même assez maussade, éprouva le besoin d'échanger quelques mots pour me dire son plaisir d'approcher de son pays. Et cependant autour de nous, toujours le même vide, la même grisaille éperdûment répandue; et rien, toujours rien qui annonçe le voisinage de quelqu'endroit habité.

A mesure qu'à la fuite des heures je me sentais plus proche du but de mon voyage, je désespérais de rencontrer jamais personne, à plus forte raison un ami, dans une pareille solitude, et sous l'effet de la désolation qui naît d'un excès de lumière, je regrettais de m'être mis si légèrement en chemin.

Vers le soir cependant, le nord de la terne Hammada parut s'illuminer ; une lueur inespérée, rassurante comme un visage humain, se leva dans l'uniformité grise. Ce ne sont pas les feux du couchant qui allument là-bas ces clartés : le soleil assez haut ne jette sur les choses d'alentour qu'une lumière blanche et plutôt froide. C'est du sol même, couvert de cailloux roses, que sortent ces tendres couleurs. Et dans cette prairie mystérieuse, pareille à des trèfles en fleur, s'étend, comme un lac ou un mirage, une nappe d'un bleu vert, ce bleu des oasis, changeant, plein de reflets et chargé de repos.

Mon compagnon, en signe de joie ou pour annoncer

sa venue, fait partir en l'air les deux coups du mauvais fusil qu'il portait depuis Ghardaïa en travers de sa selle. La vieille Bédouine, qui se tient aux abords de l'oasis et qui gagne sa vie à courir au devant du voyageur assoiffé pour lui offrir de l'eau fraîche, vint à notre rencontre avec son outre en peau de bouc et sa tasse d'alfa goudronné. Un quart d'heure plus tard, nos bêtes escaladaient des raidillons plus étroits, plus abrupts, plus noirs, plus abrités de tunnels et de voûtes que ceux de l'ancienne Ben Nezouh. Mon Mzabite me conduisait au logis de Si En Naçeur, personnage bien connu pour son hospitalité de tous ceux qui ont passé dans le Sud.

A la porte, un serviteur nègre, qui ronflait bruyamment et que nous éveillâmes, courut avertir son maître qu'un hôte lui était arrivé. Presqu'aussitôt je vis venir à moi un homme corpulent, coiffé du turban plat, vêtu d'une simple gandourah, et qui agitait un éventail devant sa large figure souriante. Il me souhaita la bienvenue en arabe, et mieux encore son aimable sourire et sa poignée de main m'exprimaient son contentement de me recevoir chez lui. Mon guide lui dit en quelques mots le but de ma visite. Un jeune homme aux yeux magnifiques, qui sous ses vêtements de laine donnait tout à fait l'impression d'un moine de chez nous, s'était avancé sur le seuil, et dans un excellent français :

— Oui, Monsieur, me dit-il, le Docteur est ici. Voici déjà quinze jours qu'il est l'hôte de Si En Naçeur. Mais en ce moment il est sorti, il doit être dans les jardins.

On me fit entrer dans une pièce à colonnes carrées, exquise de fraîcheur, qui recevait le jour par une ouverture du plafond, comme autrefois la cuisine dans la maison

du Khalife. Le nègre somnolent nous apporta du thé parfumé à la menthe, et après un temps de repos, conduit par le jeune homme à l'aspect monastique — c'était l'instituteur communal — j'allai du côté des jardins à la recherche du Docteur.

Nous l'aperçûmes tout à coup au détour d'une rue. A la vue d'un étranger, il fit le geste de chercher une issue pour le fuir. Mais déjà j'étais devant lui.

— Vous, ici ! s'écria-t-il en me reconnaissant à son tour. Et j'eus le plaisir de voir sa figure s'éclairer. Mais vite le sourire disparut, pour laisser place à la mélancolie qui devait être l'expression coutumière de ce visage.

Je le trouvai vieilli, aminci, desséché, durci par le soleil. Ses yeux avaient toujours la même limpidité bleue, mais on n'y voyait plus cette flamme enthousiaste qui jetait autrefois un tel éclat sur ses paroles. Tandis que nous marchions côte à côte, je lui fis le récit de mon voyage, et comment le désir d'apprendre de sa bouche ce qui s'était passé là-bas m'avait amené jusqu'à lui.

— Je vous raconterai tout cela, me dit-il avec son triste sourire. D'ailleurs, vous apprendrai-je rien que vous n'ayez déjà pressenti ? Ce que vous avez vu de vos yeux ne parle qu'avec trop d'éloquence. Mais nous voici chez notre hôte, l'excellent Si En Naçeur. Ce soir, je vous dirai tout au long les malheurs de Ben Nezouh.

VI

Le soir venu, sur la terrasse, le Khalife me fit ce récit :

— Quand je débarquai à Alger pour la première fois, j'éprouvai une impression que sans doute vous avez eue

vous aussi, car un Français n'y échappe guère. On arrive dans un des rares points du monde où nous pouvons encore nous présenter avec orgueil et où tout donne à penser que notre domination ne sera pas éphémère. Je voyais l'activité d'un grand port là où il y a cinquante ans à peine n'appareillaient que les tartanes des koulouglis et des pirates ; je parcourais les quartiers arabes, qui n'étaient pas encore saccagés, et je me félicitais de voir que nous avions réalisé cette tâche presque impossible de civiliser sans trop détruire. Depuis, j'y suis retourné souvent. Peu de villes sont plus aimables : aux grâces de la mère-patrie s'ajoute ici je ne sais quoi de plus allègre et de plus voluptueux. Ce n'est ni Toulouse, ni Marseille : dans le parler, des tournures locales, mais dans la voix, peu d'accent ; dans l'esprit, de l'ardeur et de la vivacité, mais dans les gestes nulle pétulance, nulle emphase dans les propos. On sent déjà la gravité de l'Arabe et le voisinage du désert.

Je ne fis alors qu'y passer, le temps d'en emporter des regrets. J'étais jeune médecin militaire, et j'allais, je l'avoue, assez maussadement rejoindre mon poste à Ben Nezouh. Je pensais rester là-bas dix-huit mois, comme tous les camarades qui m'avaient précédé ; j'y suis demeuré plus de vingt ans.

Comment je me suis attaché à ce verger des sables, voilà bien ce que je ne saurais exprimer. J'ai d'abord été séduit, comme vous l'avez été vous-même, par le pittoresque des choses, la pureté de l'air, l'agrément d'une vie sans contrainte. Puis les obligations de mon métier firent que je m'intéressai peu à peu à cette population musulmane, qui demeure toujours pour un passant si mystérieuse, si fermée. Chaque jour on m'amenait de pauvres

diables, dont les recettes des sorcières ou les talismans du Marabout avaient empiré le mal : un fiévreux qu'on avait coiffé huit jours d'un poulet ou d'un pigeon, pour que la chaleur de la bête attirât celle du malade ; un amoureux auquel la sorcière avait fait boire un mélange de lait aigre et d'urine de vieux juif, ou bien un mari infidèle à qui une femme jalouse avait servi, pour l'attacher à elle, un fœtus de chien ou de chat, farci de sulfate de cuivre, de soufre, de kemmoun et de kosbor. Je soignais de mon mieux ces pauvres gens, je tâchais de les arracher à leur effroyable médecine, de leur faire accepter les drogues que je croyais leur être utiles, et, chose plus difficile encore, d'empêcher qu'ils prissent d'un coup des remèdes que je leur donnais pour être pris en un mois. Avec le temps ils perdaient de leur défiance, ils s'accoutumaient à moi, ils prenaient sans trop d'effroi le chemin de l'hôpital. S'ils avaient à la maison une femme, un enfant malades, ils me demandaient de venir, et c'est dans ces visites, devant ces misérables grabats, que j'ai appris à connaître cette race, à admirer sa tranquillité devant la mort, sa résignation, sa pauvreté supportée avec une noblesse unique, sa reconnaissance du bienfait, et surtout sa poésie, cette poésie religieuse qui n'est pas, comme chez nous, un miracle individuel, mais qui les enveloppe tous, et forme, pour ainsi parler, l'air dont ils sont nourris.

C'est alors, mon ami, que vous êtes venu. J'arrivais à cet âge où la contemplation pure cesse de vous satisfaire, et où, las d'admirer des spectacles dans lesquels on n'est pour rien, on éprouve l'étrange désir de se donner en spectacle à soi-même. Et puis c'est un effet du désert que des occupations médiocres vous paraissent plus médiocres

encore, mais qu'une forte idée vous saisisse, et l'activité des gens du Nord le cède à l'ardeur qui vous entraîne. Ces Arabes que vous voyez immobiles pendant des jours, étendus dans un coin d'ombre, les yeux perdus sur leurs horizons vides, sont les mêmes gens qui tout à l'heure vont cheminer interminablement sous un soleil torride, et parcourir à pied, à cheval ou à chameau, de prodigieuses étendues. Moi aussi, j'ai connu comme eux, après une longue torpeur, je ne sais quelle fureur d'agir. Avec quel enthousiasme, peu après votre départ, je me lançai dans toutes les entreprises qui devaient transformer Ben Nezouh ! La construction de cette voie ferrée, que j'avais longtemps redoutée comme la mort, la fin de tout ce que j'aimais dans l'oasis, m'apparaissait maintenant comme un jour béni, favorable, qui n'arriverait jamais trop tôt. Ah ! cette voie ferrée, quand j'y songe, comme je me passionnai pour elle ! Même en Europe, il y a toujours je ne sais quelle rude poésie dans la construction d'un chemin de fer, mais dans ces solitudes et sous ce ciel, entre ouvriers de races diverses, Siciliens, Mahonnais, Calabrais, gens de Valence et d'Alicante, Arabes, Kabyles, Marocains, qui dénouaient leurs querelles à coups de pioches et de couteaux, cette construction prit un air épique, un caractère de barbarie d'autant plus impressionnant que tout ce monde paraissait travailler à une besogne civilisatrice. Je croyais enfin toucher l'heure où j'allais voir se réaliser les songes qui depuis tant d'années occupaient mon esprit. Mais il en est de ces grands mouvements comme des grandes douleurs : lorsqu'elles se sont effacées, on s'étonne à la fois de ne plus les ressentir et de n'y avoir pas succombé; on n'éprouve plus devant l'homme qu'on a été un moment

qu'une humiliation confuse ; on se dit : ai-je alors été stupide ? ou bien maintenant suis-je un pauvre être au dessous de lui-même, incapable de comprendre ce qu'il a été un jour ?... De tous ces rêves, de tout cet immense effort, que reste-t-il aujourd'hui ? Vous l'avez vu de vos yeux. Plus d'Arabes dans le village, plus de palmiers dans les jardins, plus de caravanes dans le désert, plus de moutons sur les collines ; partout les tristes peupliers et les affreux cochons noirs ; quant à l'aimable ville que nous avions bâtie, ce n'est plus qu'un peu de terre éboulée, un nid à vautours et à corbeaux.

Le Khalife se tut. Peut-être hésitait-il encore à s'engager dans ces tristes souvenirs. Je respectai sa rêverie. Nous étions étendus sur un tapis de laine ; un monde infini d'étoiles se découvrait à nos yeux, des chiens jappaient au loin comme autour de nos fermes, le feu d'un campement nomade brillait comme un brûlot dans nos champs.

Après un assez long silence, mon compagnon reprit :

— Le chemin de fer terminé, tout le peuple des manœuvres italiens et espagnols qui travaillait à la voie s'était abattu sur l'oasis. Dieu sait qu'ils y furent bien accueillis. Et certes ils ne manquaient ni d'énergie, ni d'endurance, ces Espagnols campés là comme dans une Pampa, ces Italiens à qui le désert même apparaissait comme une terre promise auprès de leur pays ravagé, ces usuriers maltais qui trouvaient un grenier d'abondance dans la misère et la prodigalité arabe, — tous accourus avec un furieux désir de faire fortune et merveilleusement adaptés

à ce climat. Mais pour tous ces terrassiers, qui avaient fait des tranchées et des remblais sur plus de quatre cents kilomètres et jeté bas tant d'obstacles, ce petit village de boue, qui avait pour moi tant de prix, n'était qu'une motte de terre à culbuter après tant d'autres. Que pouvaient-ils comprendre à ce produit des siècles, eux qui se regardaient avec leurs pelles et leurs pioches, comme les missionnaires du progrès ? Que pouvaient-ils aimer dans cette civilisation indigène, dont la plus grande beauté tient peut-être à ce qu'elle a d'immobile et d'éternel ? Pour ces palais brûlés par l'absinthe et l'anisette espagnole, quelle saveur pouvait avoir le précieux café maure, le thé parfumé à la menthe ? Pour ces gens habitués aux grandes lumières crues, au dur travail sous le soleil, de quel prix était l'ombre des maisons, des jardins et des ruelles ? et pour leurs grossiers désirs, ces femmes chastement voilées et leurs danses mystérieuses ? Vous imaginez-vous, par exemple, ce que représentaient, pour l'épouse du pharmacien sicilien, ces femmes qui lavaient leur linge avec leurs pieds, qui n'avaient pas le sou et portaient des diadèmes sur la tête comme des princesses de théâtre, qui restaient enfermées chez elles, se rendaient visite au cimetière, pratiquaient une religion sauvage et vivaient à trois ou quatre dans la même maison, épouses d'un même mari ?

Encore s'ils nous étaient venus de l'industrieux Piémont ou de l'active Catalogne ! Mais non, ils nous arrivaient tous des provinces les plus disgraciées de leurs pays, de celles d'où jamais une pensée intelligente n'est sortie. Sitôt qu'ils avaient pris pied dans l'oasis, acheté un verger, bâti une maison, établi un commerce, ils appelaient leurs

parents, leurs amis, demeurés au fond de leurs villages et qui n'attendaient qu'un signal pour partir. Les catastrophes qui bouleversaient leurs misérables provinces, inondations d'Andalousie, tremblements de terre de Calabre, c'étaient autant de vagues qui les jetaient comme des épaves chez nous. L'intérêt que je portais aux Arabes leur semblait un abandon, un déni de justice, une trahison envers eux ; ils me reprochaient comme un crime, un défi à la civilisation, de prétendre maintenir intacte la charmante petite oasis. Et les plus dangereux n'étaient pas ceux qui arrivaient frais émoulus de Cadix, de Port-Mahon, de La Vallette ou de Palerme ; ceux-là n'étaient encore menaçants que par leur nombre, car ils n'avaient chez nous aucuns droits. Mais depuis plus de cinquante ans que chaque bateau qui arrive à Oran, à Alger, à Philippeville ou à Bône, débarque des émigrants sur nos rives, des milliers de ces Italiens et de ces Espagnols, dont nous redoutons l'invasion en Languedoc ou en Provence, sont devenus des Français, des Français comme vous et moi, par la naturalisation. Au physique, ils ont perdu, ou presque, leur type originel pour prendre cet air levantin, lourd, flasque, huileux, qu'on voit partout sur les rives de la Méditerranée, depuis Alicante et Carthagène jusqu'aux Echelles de Syrie. Mais si le caractère physique s'est de la sorte affadi, ils n'ont rien perdu, je vous jure, de leur mentalité native. Pour avoir des pensées et des mœurs qui plus que celles des indigènes semblent se rapprocher des nôtres, des qualités et des vices que nous pouvons mieux définir, ils restent aussi loin de nous, aussi inassimilables au génie de notre race que les Arabes eux-mêmes. Je l'ai constaté bien souvent, les fils de ces Néo-Français sont plus

espagnols ou italiens que leur pères, et ils nous détestent davantage, car ils ne se souviennent pas de la misère d'où nous les avons tirés.

Dans mon conseil municipal, j'avais plusieurs de ces gens-là : Mammo, le gargottier que vous avez connu et qui ne me pardonnait pas d'avoir installé à Ben Nezouh un hôtelier provençal ; Lubrano, le pharmacien, qui avait dû quitter Constantine après une histoire de poison assez mal éclaircie, et qui continuait de vendre ici des remèdes avariés ; un certain Gonzalvez, venu d'Oran, je crois, ancien conducteur de prolonges, aujourd'hui débitant d'anisette espagnole. Celui-là, c'était à sa façon un homme de génie. Autour de l'oasis, sur les pistes que suivaient les caravanes, il avait acheté quelques lopins de sable qu'il ensemençait d'un peu d'orge ou de blé. Un chameau, des moutons venaient-ils à s'écarter pour brouter cette herbe rare, un garde qu'il avait posté là, surgissait d'une cabane en roseaux et mettait la main sur la bête. Vous le savez, rien n'effraie plus un paysan, un nomade, que la vue du papier timbré, et puis des gens qui passent avec de grands troupeaux peuvent-ils s'arrêter, aller discuter en justice ? Le plus souvent ils préféraient payer, sans barguigner, la somme que le bandit réclamait, ou même abandonner la bête qui faisait l'objet du litige. Et de la sorte Gonzalvez aurait bientôt possédé le plus beau troupeau du pays, si le juge prévenu par moi n'avait refroidi son zèle.

Il y avait bien aussi des Arabes dans mon conseil municipal. Mais que pouvaient-ils les pauvres gens ! Ils n'avaient dans le conseil qu'une voix consultative. Un Mammo graillonneux, un Gonzalvez qui vivait du poison dont il

abreuvait l'oasis, un Lubrano qui l'empoisonnait encore de ses remèdes avariés, jouissent ici des droits que ne possède aucun Arabe, quels que soient ses titres, sa fortune et les services qu'il peut nous avoir rendus. Le dernier des voyous débarqué hier de Messine ou de Malaga peut injurier impunément un indigène qui s'est battu pour nous, les délicats artisans que vous avez connus, ou bien un riche commerçant qui expédie chaque année, à Marseille, plusieurs centaines de mille francs de dattes. Ce droit à la vie politique que nous accordons si libéralement à la plèbe de la Méditerranée, nous nous sommes appliqués à le rendre inaccessible à nos Musulmans d'Algérie. Nous exigeons de nos Arabes, s'ils veulent devenir des Français, qu'ils abdiquent la loi coranique, qu'ils renoncent à eux-mêmes, à leur religion, à leur âme, qu'ils deviennent des apostats, des m'tourni, des retournés, comme ils disent. Aussi ne voit-on se faire naturaliser que de grands chefs intrigants, dont le caractère maraboutique empêche de critiquer les actes. Eux-mêmes d'ailleurs, ils ont bien soin de cacher, s'ils le peuvent, à leurs coreligionnaires, cette véritable apostasie. J'en connais un, gros fonctionnaire, marabout vénéré, m'tourni depuis plus de quatorze ans, sans qu'aucun indigène en ait eu le moindre soupçon. Son secret ne fut découvert que le jour où un Kadi, dont il épousait la fille, força le rénégat honteux à se marier sous notre loi, pour le contraindre de la sorte à répudier ses autres femmes. En dehors de ces grands chefs, on ne voit venir à nous que des gens méprisables, qui trouvent par là le moyen de se soustraire à nos lois répressives et à celles de leur religion : ils peuvent alors boire de l'absinthe, se griser à leur aise, et se moquer des Européens dont ils sont devenus les égaux.

Restaient les Juifs de l'oasis qui, seuls parmi les indigènes, jouissent de nos droits politiques. Il y en avait peut-être un deux ou trois cents à Ben Nezouh. Les uns possédaient des jardins et des maisons; les autres, bijoutiers, employaient mille stratagèmes pour falsifier les alliages; d'autres tenaient de petits commerces — épicerie, mercerie et papeterie réunies ; tous faisaient la banque, prêtant de l'argent aux nomades ou du blé pour les semailles d'automne.

Je ne les aimais guère, ces Beni Israël; mais ils avaient compris que la prospérité de l'oasis était liée à ma fortune et ils me soutenaient de leur mieux. D'ailleurs à côté des Maltais, leurs rivaux en usure, ils me paraissaient presque humains. Eux du moins étaient du pays, ils savaient que leurs enfants y demeureraient après eux et que leurs affaires dépériraient dans une contrée ruinée, aussi s'arrangeaient-ils pour tondre l'indigène et ne pas l'écorcher, tandis que le Maltais lui prenait chair et laine pour s'en retourner au plus vite à son rocher natal.

Ainsi appuyé sur mes Juifs et deux colons de France, je tins tête pendant des années à la horde des Calabrias. Mais que faire contre ce flot, contre cette marée ? Leur nombre allait croissant à vue d'œil. Là-haut, sur ma colline, j'étais comme un naufragé qui voit monter la mer. A mes pieds, leur affreux village s'agrandissait d'une maison tous les jours. Je les voyais s'organiser en cité, se refaire une patrie, s'élancer à la conquête des vergers, s'acharner à faire pousser dans le sable, avec un entêtement admirable et stupide, nos arbres et nos légumes d'Europe, travailler furieusement jusqu'au jour où ils pouvaient se payer un bicot et le faire trimer à son tour.

Gagnons du temps, me disais-je, il n'est pas encore impossible qu'on s'aperçoive en France qu'il est absurde, impolitique, après quarante années de paix africaine, de continuer à traiter nos indigènes comme aux temps de la conquête. Ces cinq millions d'Arabes qui depuis tantôt un siècle nous fournissent des soldats sur tous les champs de bataille, ces bergers, ces agriculteurs, ces hommes de peine d'une endurance inouïe, tous ces indigènes enfin avec lesquels il nous était si facile de nous entendre pour mettre en valeur l'Algérie sans appeler à notre secours des hordes étrangères, les traiterons-nous toujours en ennemis, en parias, les maintiendrons-nous toujours dans l'abêtissement, leur refuserons-nous toujours toute influence dans l'administration du pays, ne seront-ils jamais qu'un troupeau, une population inférieure, soumise à un code féroce, et pour laquelle nous n'aurons fait que des lois criminelles. Et puis, j'espérais encore que des colons de France viendraient à Ben Nezouh. Les deux qui s'y étaient installés réussissaient assez bien, l'un dans l'élevage du mouton, l'autre dans le commerce des dattes. Bien qu'ils eussent au plus haut degré le sentiment de leur supériorité de race, ils étaient loin de traiter l'Arabe avec la brutalité d'un Gonzalvez ou d'un Mammo. Il y a chez nous une douceur de mœurs, une compréhension aussi, qui nous attachent presque toujours l'indigène, sous quelques cieux que ce soit. J'espérais voir s'établir ici quelques-unes de ces familles françaises, comme il s'en est fondé de nombreuses en Algérie, et qui sont aujourd'hui l'aristocratie du pays, une aristocratie peu intellectuelle, c'est vrai, mais plus hardie, plus féconde que la nôtre, et d'un superbe type physique. Mais c'est en vain que j'interro-

geais le ciel : personne ne venait de France tenter la fortune chez nous.

N'importe ! J'espérais encore, j'espérais contre tout espoir, en un miracle impossible, quand un jour retentit dans Ben Nezouh la fameuse injure arabe " Djifa, ben Djifa ! Charogne, fils de Charogne ! " qui a toujours présidé aux tueries antisémites.

C'était un samedi. Deux Italiens pris de boisson rencontrèrent une dizaine de Juifs qui remontaient de l'Oued, où ils avaient fêté le sabbat. Un des ivrognes, tirant son couteau, fonça tête baissée dans le groupe. Il fut accablé sous le nombre et tomba sous les matraques. Son compagnon, blessé lui-même, ivre d'alcool, de colère et de douleur, ne fit qu'un bond jusqu'au débit Gonzalvez, où se trouvaient réunies les meilleures lames de Ben-Nezouh. Le cabaret tout entier se rua dans la rue, et tout ce monde courut en hurlant vers la boutique du vieux Schloumo.

Ce Schloumo était mon adjoint. Venu il y avait longtemps du Mzab, il possédait un instinct assez juste de la vie européenne et moderne. Jamais pourtant il n'avait abandonné les papillottes qui sortaient de son turban de soie, sa veste orientale, son gilet de drap noir, sa ceinture lie de vin, son pantalon plissé, ses bas bleus et ses souliers à lacets. On le surprit au moment où il fermait les volets de sa boutique ; il fut saisi, traîné, piétiné, assommé. Ses fils avaient pris la fuite ; seule, sa vieille femme essaya de le défendre en frappant les agresseurs de ses lourds bracelets d'argent. Un coup de couteau l'étendit inanimée sur le sol.

L'assommade se poursuivit dans les ruelles du Ghetto,

à travers les vergers où les Juifs essayaient de fuir. Les Maltais, retenus sur le pas de leurs portes par la timidité qui les gagne dès qu'il s'agit de donner ou de recevoir des coups, assistaient avec intérêt, mais sans y prendre part, au massacre de leurs rivaux en usure. Quant aux Arabes, ils s'abstinrent en dépit de leur vieille haine et de la tentation du pillage, estimant qu'à l'habitude la police ne manquerait pas de faire retomber sur eux, pour peu qu'ils s'en mêlassent, la responsabilité de ces désordres.

Pendant huit jours, un duvet neigeux, échappé aux édredons éventrés dont les Juifs aiment se couvrir, flotta au-dessus des jardins. Des bagarres se produisirent encore çà et là ; on arrêta quelques indigènes, puis le duvet des édredons finit lui-même par disparaître, et tout retomba dans le calme.

Comme il arrive dans ces grandes bagarres, il y eut plus de bruit que de mal. Une dizaine de Juifs environ demeuraient sur le carreau. Le reste fut épouvanté. Les deux fils du vieux Schloumo vendirent leurs biens à Lubrano et partirent pour Constantine. Tous ceux qui avaient quelques ressources s'éloignèrent de ces lieux, où ils ne se trouvaient plus en sûreté. Il ne resta dans l'oasis que de pauvres Youddis pouilleux, trop misérables pour quitter le pays.

Là-dessus les élections arrivèrent.

Deux partis étaient en présence : le mien, que mes adversaires appelaient par dérision le parti des " bicots " et celui des " vaillants colons " qui se réclamait à grand fracas de l'union des races latines et avait pris pour devise : l'Algérie aux Algériens! L'Algérie aux Algériens, entendez l'Algérie aux Italiens qui dominent à Constantine, aux

Espagnols qui sont les maîtres d'Oran, et aux Maltais qui, eux, pillent indifféremment partout.

Cette campagne électorale, ce fut lamentable et comique. J'eus à lutter contre l'instituteur, un Français pourtant celui-là, qui s'était fait à Ben Nezouh le champion des races méditerranéennes, et qui sans doute pour mieux affirmer sa fraternité latine avait épousé la sœur du pharmacien sicilien. Cet homme qui ne croyait à rien nourrissait contre l'Islam une haine fanatique ; par principe il n'avait jamais voulu apprendre un mot d'arabe, et le succès dont il était le plus fier, c'était d'avoir décidé quelques enfants indigènes à renoncer à la culotte plissée pour adopter notre élégant pantalon, car pour ce qui est de la chéchia il n'avait jamais pu, à son grand désespoir, surmonter leur répugnance pour tout ce qui porte une visière, que ce fût casquette ou chapeau. J'eus à lutter contre le curé maltais, un étonnant gaillard qui avait appris la théologie je ne sais où et la savate à la légion étrangère, et qui me reprochait en chaire d'abandonner la Croix pour le Croissant. Et comme si ce n'était pas assez de l'instituteur et du curé, j'eus encore contre moi le Marabout du lieu.

Si Aïssa, Marabout de Ben Nezouh, n'était pas un de ces grands chefs d'Ordre dont l'autorité s'étend sur des tribus entières. C'était un marabout de village, mais il possédait la baraka, le pouvoir des miracles, et par là échappait aux lois de la morale commune. On le voyait les jours de marché, au milieu de la place, accroupi sur son tapis, avec sa cour de dévotes qui lui caressaient l'échine. Rien ne valait contre tous les maux, tous les accidents, tous les ennuis, quelques mots écrits de sa

main sur un papier graisseux, ou griffonnés dans le fond d'une assiette et délayés dans un peu d'eau qu'on avale. Sa bénédiction attirait sur ses amis généreux la faveur du ciel et la chance, et sur les autres l'infortune; pour l'obtenir, les femmes dérobaient chez elles toutes sortes de denrées, fruits, beurre, œufs, café, volaille, qu'elles apportaient au saint homme dont le pouvoir surnaturel s'augmentait de tous ces ruisseaux d'argent. Les Nomades inquiets venaient-ils du fond du désert lui demander si l'année serait bonne pour leurs troupeaux, il leur répondait: "Aam Selkhane ! Année d'écorchement !" Si l'année était mauvaise, le marabout leur disait : "Ne vous avais-je point averti que vos moutons mourraient et que vous deviez les écorcher pour vendre leurs peaux et leur laine ?" Si au contraire l'année était bonne : "Je vous avais bien annoncé, déclarait-il gravement, que vous rempliriez de lait et de beurre les peaux écorchées de vos moutons." Son influence sur les mères de famille lui valait la clientèle des personnages sérieux qui désiraient une fille, voire une petite fille, pour épouse ou pour maîtresse. Avec une somme raisonnable on obtenait qu'il s'arrangeât pour rencontrer, le jour même, la fille désirée ou la mère de l'enfant. Il l'envoyait chercher au besoin, lui déclarait l'avoir vue en rêve, qu'un immense bonheur l'attendait et que la journée ne finirait point que ce bonheur ne lui échût. Dans le même temps vous aviez soin d'envoyer l'entremetteuse chez l'objet de votre désir, où elle ne manquait pas d'apparaître comme la messagère du bonheur.

J'étais pour Si Aïssa un concurrent aussi redoutable à son prestige qu'à sa bourse, car il fallait bien reconnaître

qu'en général mes remèdes valaient mieux que ses talismans. Aussi allait-il répétant ce qu'on dit communément dans le Sud de tous les médecins d'Europe, que j'assassinais mes malades pour me procurer des remèdes ; que je tirais de leurs cadavres l'iodure de potassium et la quinine, ainsi que le prouvait du reste le goût amer de ces drogues; que j'avais l'habitude de suspendre les moribonds par les pieds au-dessus d'un feu ardent pour en recueillir la cervelle et en composer un élixir merveilleux que je réservais aux Roumis. Le parti des " vaillants colons " l'excitait encore contre moi en le grisant d'anisette. Rien de plus contraire, vous le savez, aux prescriptions coraniques, mais le Marabout assurait que l'anisette se changeait en miel sitôt qu'elle avait passé la porte sacrée de sa bouche, et Gonzalvez déclarait à qui voulait l'entendre qu'il trouvait toujours au fond du verre du saint homme un liquide visqueux et sucré, qu'il s'était un jour décidé à goûter, étonné du phénomène, et qu'il avait reconnu pour du miel plus pur que celui du Djebel Aurès.

Comment lutter à la fois contre l'instituteur, le Marabout, le curé maltais, l'aubergiste, le débitant, le pharmacien, tous les puissants du village soutenus par la séquelle des étrangers, naturalisés ou non ! Dans tous les patois de la Méditerrannée, on m'accusa d'être l'ennemi du Progrès et de la Civilisation, de favoriser les indigènes aux dépens des vaillants colons, de gaspiller l'eau de la séguia en jets d'eau et autres fantaisies inutiles, d'avoir chez moi une baignoire quand les peupliers mouraient de soif. Les Calabrias l'emportèrent ; je fus expulsé de la mairie, et à ma place on installa le fameux Gonzalvez.

Aussitôt commença une exécution en règle de tous les

fonctionnaires indigènes. Tous sans exception furent changés, depuis l'Agha, chef des Caïds, jusqu'à la caporale des Ouled-Naïls, la maligne Saadia Bent el Mihoub, la pauvre vieille chargée de conduire les filles à la visite, de nettoyer mes instruments et d'interdire la porte du dispensaire aux amants trop pressés de se contaminer près des femmes. Partout on leur substitua ce qu'il y avait de plus taré dans la population arabe, ces Musulmans dégénérés dont les vices justifieraient les plus violents arabophobes. Et par exemple, ils choisirent pour Caïd de Ben Nezouh un certain Ben Dif Allah, dont le nom peut se traduire par Fils de l'hôte de Dieu, et dont voici, autant qu'il m'en souvient, les états de service :

Petit voyou de la place, domestique d'une prostituée, qu'il remplaçait à l'occasion lorsqu'elle avait trop d'ouvrage, il avait été dès l'enfance initié à tous les mystères de l'amour, si nécessaires à connaître pour qui veut avoir une influence en pays oriental. Puis il était devenu Caïd des Caoueds, c'est-à-dire Grand Entremetteur. Dans ce métier il avait fait rapidement fortune, prêtant de l'argent aux femmes, se faisant payer par leurs amants, organisant des guet-apens chez les filles, en sorte qu'il fut bientôt plus riche que le Marabout lui-même. C'est aujourd'hui le plus décoré des fonctionnaires indigènes : il a reçu la médaille militaire, puis la croix, pour services exceptionnels ; il offre de grandes diffas aux députés et sénateurs de passage, ce qui l'enrichit encore, car c'est la tribu qui paie, et s'il lui faut un mouton il en demande cinq et il en garde quatre. Récemment il a fait un voyage à Paris, s'est affilié à une loge, du rite écossais s'il vous plaît ; il en est revenu grand officier de la légion

d'honneur. On vient de le nommer Agha, parce qu'il a châtié avec férocité sa malheureuse tribu révoltée par ses exactions, et qu'il a eu l'habileté de présenter cette révolte comme une rébellion contre la France. On lui donnera un de ces jours la cravate de Commandeur. Et ils sont innombrables, ces mauvais Musulmans que nous nommons aux grands emplois. Ainsi que me le disait hier encore En Naçeur, la France ne s'appuie que sur des bâtons qui plient.

Les nouveaux maîtres de Ben Nezouh purent alors à leur aise développer dans l'oasis leur civilisation que j'avais méconnue, et détruire dans ce coin du monde tout ce que j'y avais aimé. Vous avez vu leur ignoble faubourg avec ses murs de brique et ses abominables toits rouges, qui vient jeter jusque dans le désert la tristesse sordide, l'accent désespéré dont le cœur est glacé aux abords de nos villes ; vous avez vu ces larges avenues, qu'enfile le vent du désert et qu'embrase le soleil, et que des Italiens payés sept francs cinquante travaillèrent pendant des mois à border de trottoirs plus élégants qu'à Marseille ; vous avez vu l'Hôtel de ville, et cette extravagante cathédrale décorée du haut en bas de sourates du Prophète, écrites en caractères couffiques qu'un architecte ignorant a prises pour de simples arabesques, et cette mosquée qu'ils ont bâtie pour attester contre moi la largeur de leur esprit, mais où jamais un Arabe n'est venu faire sa prière.

Tel qu'il était, ce faubourg, ils l'aimaient. Ils l'aimaient, c'est naturel : ils y retrouvaient une image de leur misère natale. Ils en étaient fiers, c'était trop. Pour cette sinistre banlieue, un nom arabe leur semblait humiliant. Ben Nezouh ! Fils des Délices ! oui, mais des délices arabes !

Pour leur ville nouvelle, ils voulaient un nom nouveau. Quel rond de cuir, quel bureaucrate fut chargé de baptiser ce village italo-espagnol ? Il découvrit quelque part, sur une carte des Hauts-Plateaux, un village du nom de Corneille : il baptisa Ben Nezouh du nom de Ben Nezouh-Boileau !

Quelques journaux ayant parlé des ravages exercés dans ce charmant pays, les touristes commencèrent de se faire rares à Ben Nezouh. Ceux qui s'y hasardaient encore n'y trouvaient plus l'agrément qu'on y rencontrait autrefois. Tout étranger apparaissait comme suspect à ces intrus. Sous prétexte de contrebande, on fouillait dans ses bagages ; s'il feuilletait un Baedeker, les agents municipaux s'approchaient avec méfiance ; s'il cueillait au hasard un fruit, une branche dans un jardin, comme cela vous est arrivé, on le frappait d'une amende ; s'il donnait à porter son fusil à un indigène, le fusil était confisqué pour la raison qu'un Arabe n'a pas le droit de porter une arme ; s'il emmenait danser chez lui quelques femmes des Ouled-Naïls, le vertueux Gonzalvez, bien connu pour avoir violé toutes les petites filles du pays, le faisait expulser pour outrage à la pudeur. Mais voici, entre mille autres, un fait qui vous édifiera plus sur les mœurs de ces Barbares que tout ce que je pourrais vous raconter.

Un riche industriel du Nord avait créé, au bord de l'Oued, un magnifique jardin fait de plusieurs vergers dont on avait abattu les murailles, et qu'il ouvrait au public deux ou trois jours par semaine. Un long mur de trois cents mètres formait sur la rivière une agréable terrasse ombragée de gommiers du Sahara, d'où le regard s'étendait par-dessus les dunes dorées jusqu'aux crêtes

lointaines du Djebel l'Azreg, les Montagnes Bleues. Des sommes énormes avaient été dépensées dans ce jardin, où s'entremêlaient les arbres les plus différents de forme et de couleur qui poussent sous les Tropiques ; des fleurs rares y étaient entretenues avec soin ; on marchait dans les allées sur des mosaïques de cailloux roses et bleus, et de gracieux pavillons rappelaient çà et là, parmi ces fleurs et ces verdures, tous les styles que la fantaisie arabe a fait naître des Pyrénées à l'Himalaya. Pour les passants c'était un inoubliable souvenir ; pour les indigènes et les nomades, qui ne séparent pas les délices éternelles d'avec les beaux vergers, une sorte de lieu divin. Les Naïliat y venaient, à leurs jours de sortie. Avec leurs colliers d'or, leurs somptueux méchébek et leurs voiles diaprés, elles semblaient véritablement les princesses du lieu. Mais les Calabrias ne voyaient dans ce jardin de féerie, cette inutilité splendide, cette prodigalité d'un esprit magnifique, qu'une insulte à leur misère: ils évitaient d'y passer.

Dès qu'ils furent devenus les maîtres, on les vit envahir le beau jardin. Ils y venaient boire l'anisette, cassaient les tables et les bancs, couvraient d'inscriptions obscènes les murs blancs des kiosques moresques. S'ils rencontraient le propriétaire, ils ne le saluaient même pas et redoublaient à son approche de grossièreté dans leurs propos. Celui-ci, à bout de patience, les fit un jour mettre à la porte par ses jardiniers indigènes. Ce fut un beau scandale ! Des Européens expulsés d'un jardin par des bicots ! On lui rendit la vie impossible ; on se vengea sur ses domestiques, qui furent accablés d'amendes et de jours de prison pour des délits imaginaires et sur la foi de témoins soudoyés. Saturé de dégoût, il abandonna l'oasis ; mais

avant de partir, il fit exhausser tous les murs, fermer toutes les portes, et donna l'ordre à ses gens de veiller, non plus aux arbres, mais à l'entretien des murailles, afin que son jardin restât là comme un témoignage de la barbarie calabraise.

Le beau jardin se défit lentement. La séguia le traversait toujours, mais son eau n'était plus diligemment distribuée. Les arbres qui ne poussaient pas sur ses rives dépérirent et moururent ; déracinés par le vent, ils s'amoncelaient les uns sur les autres ; les kiosques tombèrent en ruines, et ce fut pendant des années un lamentable spectacle, ces troncs, ces branches desséchées, ces frêles bâtiments avec leurs terrasses crevées et leurs murs écroulés, tandis qu'au long de la séguia, une rangée d'arbres d'un vert intense et des palmiers toujours fiers passaient dans cette désolation.

Mais tout cela n'est rien encore. Un jour, le bruit commença de se répandre que le Gouvernement allait interdire aux femmes de sortir voilées dans les rues, qu'il faudrait payer cinquante francs pour se faire circoncire et que tout chapelet serait prochainement imposé d'une taxe de cinq francs cinquante. En même temps on racontait que tout Arabe d'Algérie qui émigrerait en Syrie recevrait là-bas du Sultan une vache, un terrain, de l'argent pour subvenir aux premiers frais du séjour. C'était Gonzalvez et sa bande qui faisaient courir ces rumeurs, et personne peut-être n'y aurait ajouté foi, si le Marabout lui-même ne s'était employé à les confirmer en tous lieux. Lorsqu'elles me revinrent aux oreilles, elles s'étaient déjà implantées dans ces esprits que rien n'étonne. Beaucoup vendirent le petit lopin de terre qu'ils possédaient au bord de l'oued, et

abandonnèrent le pays pour une contrée plus heureuse. “ Nous ne sommes ici qu’une poussière, disaient-ils. Nous sommes méprisés, détestés, traités en bêtes de somme ; peut-être qu’en cherchant bien nous trouverons dans le monde un coin de terre où nous pourrons vivre en paix. ” Mes efforts pour les retenir furent tout à fait inutiles. Une à une, je voyais les portes se fermer dans le petit village de boue. En quelques mois, Ben Nezouh et ses entours se vidèrent de leurs habitants, et si traversant ces régions, vous demandiez suivant la formule arabe : “ Le pays est-il plein ? ” c’est-à-dire : “ Est-il heureux ? ” les gens vous répondaient tout d’un trait : “ Demande plutôt s’il n’est pas tout à fait vide. ”

Ce qui arriva des pauvres exilés, vous le devinez sans peine. Ils ne trouvèrent en Syrie ni la vache, ni les terrains, ni l’argent qu’on leur avait promis. Un consul de mes amis m’a dit avoir rougi en rencontrant, dans les rues de Damas, des mendiants qui portaient sur leurs burnous en loques notre médaille militaire. La plupart allèrent s’engager sur les chantiers du chemin de fer de Bagdad ; d’autres se rendirent dans la Mésopotamie, où l’on fait, comme vous savez, de grands travaux d’irrigation. Quelques-uns reparurent à Ben Nezouh. Ils trouvèrent les Gonzalvez, les Lubrano et les autres installés dans leurs jardins. Et ces jardins, grands Dieux ! qu’étaient-ils devenus ! Déjà ils commençaient de prendre cet aspect lamentable que vous leur avez vu. C’est qu’il est aussi difficile de bien soigner un palmier que de conduire un chameau dans les sables. Il faut savoir grimper au faîte sans abîmer le tronc, avoir l’agilité d’un singe pour aller d’un arbre à l’autre, au temps de la fécondation, secouer le

pollen des arbres mâles sur les fleurs des palmiers femelles, aplatir et rabattre les branches et disposer les régimes de façon à les présenter aux rayons brûlants du soleil. Cela demande des qualités naturelles d'agilité, de force, un long apprentissage. On est cultivateur de palmiers de père en fils, comme on est berger de moutons ou conducteur de caravanes. A Ben Nezouh, où nous étions déjà dans des régions un peu froides, il fallait des soins infinis pour faire produire des fruits à ces arbres délicats. Les bons jardiniers n'étaient pas très nombreux. Eux partis, qu'arriva-t-il? Les dattiers mal soignés dépérirent peu à peu. Ils commencèrent par ne plus donner de fruits, alors on leur coupa la tête pour en faire des arbres à vin, ce vin de palme un peu fade, mais qui n'est pas sans agrément; puis les arbres déclinant de plus en plus, on en abattit un grand nombre pour employer leur tronc fibreux au coffrage des puits et à la construction des gourbis, et à leur place on vit pousser le triste peuplier d'Italie qui n'a fleurs ni fruits, pompe l'eau souterraine et ne donne aucune ombre, mais qui pour ces exilés est un rappel des vallées natales, le signe d'une prise de possession de la terre, une sorte de drapeau qu'ils plantaient sur l'oasis.

Avec cet arbre désolé, ils avaient introduit partout la chèvre fiévreuse de Malte et son frère le cochon noir, que vous avez vu barbottant dans les eaux ménagères et remuant du grouin les vases qui fermentent sous l'effroyable chaleur. Pour protéger les fruits immangeables qui poussaient dans les vergers, toute la marmaille exotique donnait la chasse aux oiseaux ; ils tuaient à coup de sarbacanes tourterelles et boubéchirs, et ils en faisaient des brochettes avec le lard de leurs cochons.

Est-il besoin de vous dire que depuis longtemps les touristes avaient abandonné ce séjour déshonoré ? Les villas s'étaient fermées peu à peu comme les maisons indigènes. Notre société fit faillite, l'hôtel fut vendu à vil prix et racheté par Mammo. Tout ce qui vivait autrefois des voyageurs, et qui mourait de faim aujourd'hui, se fit coupeur de grands chemins. Tout autour de Ben-Nezouh on vit s'organiser des bandes qui dépouillaient les caravanes. Les gendarmes eux-mêmes contribuaient énergiquement à l'insécurité du pays. Chaque matin ils rapportaient à la mairie une singulière moisson d'armes à feu invraisemblables, enlevées à d'inoffensifs nomades, vieux fusils à pierre ou à capsules, souvent sans chien et sans détente, et le canon crevé, composés de cinq ou six pièces ayant appartenu à des armes différentes, raccomodés avec des fils de fer par des armuriers de fortune, mais qui de loin pouvaient faire illusion, tenir en respect les bandits, et gonflaient de satisfaction le cœur naïf de ces caravaniers dont ç'a toujours été l'orgueil d'avoir un fusil sur le dos. Les pillards, eux, étaient tranquilles : ils mettaient autant de soin à dissimuler leurs armes que les autres d'ostentation à les laisser paraître, mais ils savaient les tirer au bon moment.

Ajoutez que tous les bandits n'agissaient pas à main armée. Gonzalvez avait prodigieusement étendu son industrie de terrains-pièges, et son brigandage légal formait autour de l'oasis une toile d'araignée où tombaient les pauvres nomades.

Désarmés par les gendarmes, fusillés par les brigands, détroussés par le maire, les caravaniers à leur tour désapprirent les chemins de Ben Nezouh. Beaucoup allèrent

rejoindre leurs frères, qui avaient enfin trouvé du travail et quelque sécurité sur les plateaux d'Asie Mineure ou dans les plaines de l'Euphrate. Ce fut la ruine des deux colons de France qui leur achetaient leurs moutons et leurs dattes. L'un d'eux repassa la mer et retourna végéter dans sa province, après avoir perdu le pécule qu'il en avait emporté. L'autre lutta longtemps avec moi, mais on ne se bat pas indéfiniment sans espoir. Ses récoltes étaient pillées, ses troupeaux empoisonnés, ses domestiques obligés de le quitter et même de s'expatrier pour échapper aux représailles. Lassé d'une lutte inutile, il finit par se ranger du côté des Calabrias, et devint plus féroce qu'eux.

Il n'y eut pas jusqu'au maître d'école qui ne connut à son heure la disgrâce d'être né français. On l'accusa de négliger les enfants des colons au profit de deux ou trois pauvres petits Arabes qui demeuraient encore, d'introduire la politique à l'école, de fomenter des discordes dans le conseil municipal. Un inspecteur arriva. Trente témoins confirmèrent l'exactitude des faits allégués. Le pauvre diable vint me voir pour me prier de prendre sa défense ; une obscure sympathie, le sentiment d'une fraternité de race le jetait vers moi dans le chagrin. "Ah ! me dit-il, comme vous aviez raison de lutter contre ces gens-là ! Comme j'en suis revenu ! Ils soulèveront tant de haine qu'ils nous feront perdre l'Algérie ". Mais comme il ne pouvait tout à fait renoncer à ses vieilles idées : " Si seulement on me nommait en France, me dit-il avec un soupir ! Je déteste autant les Arabes que tous ces étrangers ! " On l'expédia quelque part, je ne sais où sur les Hauts Plateaux, où sa pécore de femme refusa de le suivre.

Et je restai seul à Ben Nezouh, dernière épave des Français de France installés dans l'oasis.

Je n'y étais plus rien, pas même médecin municipal, car les Calabrias avaient fait avenir un médecin d'Alicante, qui pour quelques douros délivrait un certificat de santé à toutes les filles avariées et les laissait à leur aise contaminer la région. Je voyais tout s'écrouler, s'avilir autour de moi. Pourquoi donc, me direz-vous, ne quittiez-vous pas pour toujours cette exécrable contrée ? A tort ou à raison je m'imaginais représenter un peu de vraie France là-bas, et qu'il était de mon devoir de tenir bon jusqu'au bout... Mais il est tard, vous devez être fatigué après un aussi long voyage. Comme disent les Arabes, tout oiseau a regagné son gîte pour la nuit. Je vous raconterai demain comment je fus chassé à mon tour.

Nous nous levâmes, et quittant la terrasse nous descendîmes dans la ruelle pour nous rendre à la maison voisine, que l'hospitalier En Naçeur met à la disposition de ses hôtes.

Qui n'a raccompagné, le soir, un ami passionné qui s'abandonne aux confidences ? Qui ne connaît ces allées et ces venues devant la porte, ces arrêts et ces reprises d'une conversation qui meurt et qui renaît sans cesse ? On se serre vingt fois la main, vingt fois le discours recommence sur un mot, sur une idée ; il semble qu'on n'aura jamais tout dit, que jamais on n'épuisera les sentiments et les pensées qui se pressent, ces foules profondes de l'âme qui veulent s'exprimer dans des paroles. Et quand on essaie au matin de ressaisir le fil de ces propos sans fin, il ne reste plus dans la mémoire que quelques notes très

simples, que la passion et la nuit avaient prodigieusement orchestrées.

Comme je voudrais retrouver dans toute son abondance, avec ses clartés et ses ombres, ses silences et son large flot, le monologue passionné de mon ami, dans la petite rue silencieuse et puis dans la chambre à colonnes où nous étions entrés ! Ce n'étaient plus des événements, des faits qu'il déroulait devant moi avec l'âpreté d'un homme qui s'imagine encore engagé dans la lutte. Il s'abandonnait maintenant, sur le ton de quelqu'un qui regrette ce qu'il aime, à tout ce qui montait indéfiniment pour lui d'émotion et de pensée de sa triste aventure. Oh ! cette longue plainte, ce lamento sur la misère arabe, ces regrets, ces appréhensions, cet accent prophétique dans cette chambre vide, où une seule bougie allumée projetait bizarrement nos ombres sur les mûrs blanchis à la chaux ! Allons-nous mal jouer sur cette terre d'Afrique, la dernière carte heureuse que la Fortune a mise dans nos mains ? Pourquoi ces Barbares étrangers apporteraient-ils en Algérie des procédés différents de ceux qu'ils appliquèrent aux Philippines et à Cuba ? Pourquoi nos pauvres indigènes se montreraient-ils plus patients que ceux de ces misérables colonies ? Si par malheur, un jour, quelque part en Europe, la chance nous devenait contraire, tout resterait-il paisible ici ? Qui aurions-nous pour nous défendre ? Ces naturalisés d'hier ? ces Italiens, le seul peuple du monde qui se soit fait battre par des nègres ? ces Espagnols établis depuis cinq cents ans au Maroc et qui n'y ont pas fait un pas ? ou ces Ben Dif Allah, ces arabes dégénérés que nous avons mis partout à la tête des tribus et qui se montreraient d'autant plus féroces envers nous qu'ils

auraient à faire oublier à leurs coreligionnaires leurs exactions et leurs crimes ?... Une révolte est inévitable. Ce n'est pas cette fois contre un Abd-el-Kader qu'il nous faudra lutter, ni contre un marabout influent, car il n'y en a pas d'influents ou plutôt il y en a trop et ils se détestent entre eux, mais dans chaque commune, dans chaque village, le feu s'allumera de lui-même, et pour les mêmes raisons, l'injustice et la misère. Une fois de plus subirons-nous le sort que nous avons connu tant de fois et sur tant de points du monde, au Canada, dans l'Inde, en Egypte ? Une fois encore aurons-nous travaillé pour les autres ? Comme dit le proverbe arabe : l'aiguille habille tout le monde et reste toujours nue. Et pourtant l'aiguille française avait cousu ici un merveilleux vêtement ; des intrus s'en sont emparés pour s'en vêtir, mais ils n'ont pas le sens de notre élégance à nous. Le beau costume craque de toutes parts, nous le réparons encore : quand les Barbares auront cassé l'aiguille, on les verra dépenaillés et nus comme ils étaient autrefois...

Longtemps ainsi, mon ami donna libre cours à son chagrin. Lorsqu'il me souhaita bonne nuit, déjà l'aube blanchissait l'ouverture carrée du plafond par où tombaient le jour et le froid de l'aurore.

VII

Le lendemain, le Khalife et moi, nous descendions les ruelles rapides du village pour nous rendre à l'oasis au jardin d'En Naçeur. Tout était joie et lumière. On eût dit que jamais l'ombre ne pourrait envahir ces vastes

champs de clarté. Des tentes rayées, blanches et noires, étaient posées dans la plaine ; des femmes revenaient des puits avec des outres sur l'épaule ; des chameaux par longues files s'engageaient dans les crevasses rougeâtres des falaises pour gagner le plateau, où ils allaient chercher une maigre pâture au fond de dépressions connues de toute éternité des chameliers. Ces tentes, ces puits, ces troupeaux, cette ville aérienne bâtie de ciment rose, cette oasis bleue sur des terrains vermeils, c'était une image de vie prodigieusement poétique, ancienne et reposante. Il y a donc encore dans le monde des oasis, des déserts, des tentes, des chameaux, des puits au milieu des sables, des Abraham et des Rebecca ! Combien les siècles, le temps, c'est peu de chose ! Comme on a vite fait de remonter à travers les âges aux plus lointains souvenirs des hommes ! On avait vu cela, tout enfant, dans les images de sa petite Histoire Sainte. Mais la vie, le mouvement, les couleurs, comment s'en faire une idée ?...

Dans le jardin d'En Naçeur, on récoltait les dattes. Partout de l'or autour de nous : de l'or entre les aigrettes des palmiers où pendaient les fruits mûrs; de l'or au dessus de nos têtes, au bout des longues cordes qui laissaient glisser jusqu'à terre les régimes coupés comme des lustres étincelants ; de l'or dans les carrés du verger qui disparaissaient tout entiers sous les lingots amoncelés, et il faudrait les mots, que dis-je ? la fantaisie de l'Orient, pour donner une idée de ces richesses imaginaires, de ces fabuleux trésors perdus dans ces jardins au milieu du désert.

— Il y aurait eu longtemps qu'on m'aurait fait disparaître, reprit mon compagnon qui retrouva soudain

l'âpreté de la veille, si je n'avais eu près de moi un homme qui depuis vingt ans ne me quitte pas plus que mon ombre, et dont j'aurais déjà dû vous parler longuement, car c'est lui qui m'a fait le mieux comprendre ce qu'il y a dans cette race arabe, chez les simples agriculteurs, chez les bergers, chez les nomades, chez tous ceux qui n'ont pas été gâtés au contact des mauvais maîtres, de puissance de dévouement, d'endurance au travail, de mépris du danger et de vraie poésie.

Avant d'entrer chez moi il avait fait la contrebande du sucre dans le Sud. Bien souvent il m'a raconté les prodigieux voyages de ces contrebandiers à travers le Souf et l'Erg. D'ordinaire, c'est à Gabès qu'ils vont chercher leur marchandise. Ils la chargent à dos de chameau dans des sacs de laine, qui compriment si rudement le flanc des bêtes qu'on en voit peu résister à deux ou trois expéditions de ce genre. Puis la caravane se met en route vers les déserts les plus affreux, les plus brûlés qu'il y ait au monde. Là, sur d'immenses espaces on ne trouve qu'un puits, le puits de Berçof, mais la douane y est installée. Il faut descendre plus au Sud, faire un immense détour à travers l'Erg sans eau, sans chemins connus, embrasé. Les chameaux glissent des quatre pieds sur les pentes de sables et crient désespérément en agitant leurs grands cous; on doit alors les décharger, les faire agenouiller, les charger de nouveau, puis la marche reprend. Les contrebandiers s'en vont, la bouche étroitement voilée, serrés dans leurs vêtements de laine pour ne rien laisser perdre de l'humidité de leurs corps. Ils ne parlent plus, n'urinent plus. Pour soulager la soif qui les brûle, ils ne trouvent en chemin que de gros scarabées qui vivent dans ces sables et qu'ils brisent entre

leurs dents pour humer le jus noir qui sort de ces bestioles. Quand enfin on rencontre un puits, les caravaniers novices se précipitent sur l'eau, mais les vieux les arrêtent. Ils font dans quelque gamelle un épais sirop de dattes, on s'en rince la bouche, on le boit lentement, on mange un peu de galette ; alors seulement il est permis d'étancher sa soif à longs traits.

Mohammed était de ces gens là. Rien n'échappait à ces yeux de Nomade qui savent, après des mois, retrouver à la piste une bête égarée et reconnaître à la seule trace de ses pas si une femme est laide ou jolie. Par lui j'étais au courant de tout ce qui se passait dans l'oasis, de toutes les louches intrigues que les Gonzalvez et les Mammo tramaient avec la pègre indigène. " Viens, me disait-il fréquemment dans son langage imagé, viens oublier au milieu des gens de ma tribu les tristes habitants de Ben Nezouh. Le pays où a souffert ton orgueil quitte-le, quand même ses murailles seraient bâties avec des rubis. "

Et certes, ce n'étaient pas de rubis qu'était bâtie la nouvelle Ben Nezouh ! Mais justement c'était l'orgueil qui m'y retenait encore. Et puis on ne vit pas dans un pays, on ne s'intéresse pas à une race, comme j'avais fait à Ben Nezouh, sans laisser prendre son cœur. Dans le Sud, comme partout dans le monde, la beauté est chose assez rare, mais elle offre, quand on l'y trouve, une perfection de formes qui ne saurait plus exister chez les races où le costume ajusté a remplacé la draperie, des membres fins sans maigreur, et surtout un éclat de peau que tout reflet irise et rend pareil à ces fruits dont on voit briller la pulpe sous une enveloppe lustrée. Je

n'ai rencontré qu'une fois une de ces beautés parfaites : elle s'appelait Zohira.

Ce nom fut celui d'une femme célèbre dans les temps légendaires pour avoir rendu un ange amoureux. On raconte qu'elle le grisa avec du vin de palme et lui arracha, pendant l'ivresse, le mot magique qui permet de s'élever dans le ciel ; on dit encore que l'ange amoureux fut suspendu par les paupières dans un puits des environs de Babel, et que Zohira pétrifiée dans sa course à travers l'espace devint l'étoile qui porte son nom.

Quand je la rencontrai pour la première fois, ma Zohira pouvait bien avoir huit ans. Elle habitait chez sa sœur Aïchouch, l'Ouled Naïl la plus recherchée de Ben Nezouh. On voit ainsi beaucoup de ces enfants chez les prostituées du Sud : ce sont leurs sœurs ou leurs parents ; elles les aident à leur toilette, à disposer leurs lourdes nattes, où elles emmêlent pour les gonfler des tresses de laine rouge et noire ; elles font leurs courses en ville, leurs commissions chez leurs amants, s'initient à l'art compliqué des onguents et des fards, et apprennent aussi à danser. La présence de ces enfants en ce lieu serait tout à fait intolérable, si toute cette petite engeance n'avait le charme particulier aux petites filles arabes, que n'ayant plus à sept ans aucun secret à apprendre, elles ont encore de l'innocence.

Je me rendais fréquemment dans ce quartier des Naïliat par devoir professionnel ou par plaisir, tantôt à l'heure de la baïonnette dégainée, quand les Joyeux après la soupe envahissent les cours intérieures, enlèvent les femmes de force et parfois les laissent mortes ; tantôt à l'heure où les soldats ayant réintégré leur caserne, la Naïlia danse pour

celui qui la paie, et où tout le quartier retentit dans la nuit de la rhaïta et du bendir.

Je ne passais guère devant la case d'Aïchouch sans dire bonjour à Zohira. A ma vue elle faisait l'effrayée et courait se cacher derrière la malle ornée d'un croissant et d'une étoile, qui composait avec le tapis tout le mobilier de sa sœur. Je la pêchais par sa gandourah et quelquefois par la peau, comme on fait d'un petit chien. Elle criait, se débattait, puis elle sautait sur mes genoux, prenait mon casque ou mon képi, l'enfonçait comiquement sur sa tête, imitant tous mes gestes avec la grâce incomparable qu'ont les enfants arabes, et si je désirais demeurer en tête à tête avec sa sœur, il me fallait employer mille ruses pour éloigner de nous ce démon familier, persécuteur et jaloux.

Un beau jour elle disparut. Je m'informai près d'Aïchouch de ce qu'elle était devenue. Elle me répondit gravement que la petite était mhadjouba, c'est-à-dire enfermée dans la maison maternelle, comme toute honnête fille de l'Islam en âge de se marier.

Deux ou trois années s'écoulèrent. J'avais complètement oublié ma petite amie Zohira, quand un soir après dîner, passant chez les Ouled-Naïls, j'entendis des hurlements inhumains sortir de la tanière d'Aïchouch. J'entrai, et trouvai là criant, gesticulant, toutes prêtes à en venir aux mains, Aïchouch et sa mère, et dans un coin, un petit paquet de voiles où je voyais briller deux yeux.

Sitôt que j'eus franchi le seuil, ce petit paquet s'anima, bondit, vint s'abattre à mes pieds. Je reconnus alors Zohira très embellie et devenue femme, bien qu'elle conservât encore beaucoup des traits de l'enfance.

A travers ses explications et ses larmes, je finis par démêler qu'on voulait la marier à un chaouch de soixante ans, lequel venait de faire fortune en abattant d'un coup de fusil, pour le compte d'un riche Caïd dont il servait la vengeance, un détenu qu'il conduisait à Djelfa. Il était borgne et grêlé, et Zohira, ayant appris de ses autres épouses la triste existence qu'elles menaient, s'était enfuie de la maison maternelle pour demander asile à sa sœur, où sa mère l'avait relancée.

Après avoir calmé la vieille je me disposai à sortir, mais la petite s'accrochait à mes genoux en donnant toutes les marques du plus violent désespoir.

— Ne m'abandonne pas, criait-elle, tu ne connais pas ma mère, c'est une terrible sorcière ! Il lui enverra du sucre, du café, des bracelets d'argent, et alors je serai perdue ! Donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab ou emmène-moi dans ta maison !

Que risquais-je d'emmener chez moi une fille dont le seul désir semblait être de se prostituer pour échapper à sa mère ? Je n'avais d'ailleurs d'autre pensée que de la mettre à l'abri pour une nuit, me promettant d'aviser le lendemain.

— Voile-toi, lui dis-je, et suis moi.

La grande sœur approuva. La vieille par miracle apaisée se précipita sur ma main qu'elle couvrit de baisers, en criant : " Tu es notre père, fais de nous ce que tu voudras ! "

Cependant Zohira s'était voilée et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue nous nous heurtâmes à ses frères exaspérés, qui avaient déjà touché une prime du chaouch et qui

reconnaissant leur sœur sous ses voiles l'accablaient d'ignobles injures. Mais la vieille leur ayant glissé quelques mots à l'oreille, ils m'embrassèrent les mains à leur tour. Je les repoussai avec dégoût, plus irrité de ces marques de servilité que d'une colère à laquelle j'aurais su répondre et regrettant déjà l'aventure où je m'étais laissé entraîner. Sait-on jamais les suites que peut avoir, dans un louche milieu indigène, une histoire de cette sorte ?

Je regagnai ma maison, suivi de la petite tremblante dont j'entendais sonner derrière moi les bracelets d'argent. Je l'installai dans une chambre d'ami ; je lui portai de l'eau que j'allai puiser moi-même, des raisins, des dattes fraîches qui restaient de mon dîner ; enfin je lui montrai le lit en lui disant qu'elle était chez elle, et lui souhaitai bonne nuit.

De nouveau elle se mit à mes genoux, recommença de m'embrasser les mains, m'assurant que j'étais son père et qu'elle était mon esclave, — tout cela avec des larmes qui finissaient par m'émouvoir plus que je n'aurais voulu. Cependant je me repris. "Dors, ma fille, lui dis-je, et ne t'inquiète de rien." Et cette fois je me retirai, tandis qu'elle relevait la tête, suspendait un moment ses pleurs et me regardait d'un air stupéfait.

Je passai une nuit détestable. Tantôt je me trouvais ridicule et je m'en voulais de me priver du plaisir d'avoir près de moi à cette heure un petit être charmant, tantôt ce sentiment me semblait honteux, car l'image de la femme presque faite que je n'avais qu'entrevue n'avait pas encore effacé le souvenir de l'espiègle Zohira que j'amusais autrefois sur mes genoux.

Pour calmer mon énervement, j'essayai de fixer mon esprit

sur son ignoble famille. Quelque volonté que j'en eusse, il me fut impossible de dormir. Et le pouvais-je ? quand dans la chambre voisine j'entendais la petite Naïlia chanter une triste mélopée pour abréger le temps et distraire son ennui.

Le matin arriva sans que j'eusse pris la décision de la renvoyer chez sa mère, ou bien de la garder avec moi, ou bien encore de lui délivrer, comme elle m'en suppliait la veille, un permis pour aller au Mzab.

Je me levai, résolu pourtant à ne pas m'en embarrasser davantage. Sitôt que je fus habillé, je me dirigeai vers sa chambre où je la trouvai étendue, non sur le lit mais par terre, comme au temps où elle habitait chez sa grande sœur Aïchouch, toute repliée sur elle-même et paraissant dormir. Je m'approchai. Ses yeux étaient grands ouverts.

— Eh bien, Zohira, lui demandai-je, es-tu consolée ce matin ?

Elle ne bougea pas, ne répondit rien, deux larmes perlèrent à ses longs cils. Je me penchai pour les essuyer, elle m'écarta avec humeur et me dit d'une voix piteuse :

— Laisse-moi, laisse-moi, et donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab !

Je voulus alors l'embrasser ainsi que je faisais autrefois. Elle me repoussa plus brusquement. Je me piquai au jeu, je désirai bientôt violemment poser mes lèvres sur ce front lisse, tatoué d'une étoile bleue. Elle se débattait comme autrefois quand je la pêchais par sa robe derrière la malle de sa sœur, et après une parade, une sorte de combat ou de duel amoureux qui est naturel à cette race, elle finit par succomber comme si je lui faisais violence.

Le jour même, suivant la coutume arabe, je voulus

envoyer une dot à sa mère. “ Laisse cette chienne ! s’écria-t-elle indignée. Je veux d’abord qu’elle me demande pardon. ” Et tout ce que je pus en obtenir fut qu’elle envoyât à la vieille une gandourah de quatre francs cinquante...

Quand je réfléchis à l’amour que j’eus pour cette petite barbare, j’en suis encore confondu. C’est déjà bien mystérieux d’aimer une fille de sa race, de son sang, de son pays, mais aimer une enfant sauvage ! Sans doute je finis par avoir d’elle une sorte de connaissance empirique, qui me permettait de prévoir à peu près ce que dans telle ou telle occurrence elle pourrait dire ou faire, mais sans cesse je m’égarais sur ses sentiments, sur ses pensées. Qu’elle se crût lésée dans son affection, contrariée dans ses fantaisies, et sa susceptibilité incroyable lui inspirait des dédains d’une cruauté féroce. Puis un mot qui la touche, le souvenir qui lui revient d’un bienfait, et elle m’accablait des marques de la tendresse la plus imprévue. J’imaginais toujours dans ses yeux je ne sais quel secret que je finirais pas découvrir, je rassemblais autour d’elle les rêves que j’avais faits sur sa race et son pays, et en fin de compte, je le vois bien aujourd’hui, j’aimais surtout en elle les songes qui depuis des années montaient pour moi des jardins.

J’avais obtenu sans trop de peine qu’elle cessât tout à fait de voir son ignoble famille, sa mère qui regrettait toujours le chaouch borgne et grêlé, sa sœur la pauvre Aïchouch et ses gredins de frères qui passaient leur temps à boire chez Gonzalvez ou Mammo. Aussi longtemps que dura ma prospérité dans l’oasis, Zohira ne regretta rien. Elle était fêtée, choyée de tous les gens qui passaient. Avec sa beauté sauvage, son méchébek de plume et d’or,

ses colliers, ses voiles de soie, elle apparaissait un peu comme une jeune reine barbare. Mais le proverbe arabe a raison : quand la trame du bonheur commence de se déchirer, elle se défait tout entière. A mesure qu'on vint moins à Ben Nezouh, les fêtes, les distractions se firent rares. Moi-même, au milieu de mes soucis, je la négligeai un peu. Mon humeur s'était assombrie, pouvais-je empêcher qu'elle cherchât quelque plaisir autour d'elle ? exiger qu'elle renonçât, pour me plaire, au bonheur qu'ont toutes les femmes, et surtout celles d'Orient, à échanger inlassablement des idées sans intérêt ?... Sa sœur Aïchouch vint la voir, bientôt la mère accompagna la fille, quelques amies se glissèrent jusque chez moi, ses frères mêmes pendant mon absence. C'était alors des bavardages sans fin autour de cette horrible bière pâle qu'on fabrique à Saint-Etienne et qui remplace le champagne dans les mauvais lieux du Sud. En s'en allant, chacun emportait du sucre, du café, des conserves, des ustensiles de cuisine, tout ce qu'il y avait dans la maison. Mohammed et sa femme, la fidèle Dzhaïba, essayaient, mais en vain, de s'opposer au pillage. Ah ! le temps était loin où je devais élever la voix pour qu'elle consentît à envoyer quelque présent à sa mère !

Un matin, je la vis entrer dans mon cabinet tout en larmes. Une jeune prostituée d'Alger avait traité de cathédrale le haut diadème d'or, le somptueux méchebek qu'elle portait sur la tête. Cette plaisanterie, empruntée à quelque homme des bataillons d'Afrique, avait jeté la pauvre Zohira dans une indicible confusion ; elle s'était enfuie le cœur gros, et maintenant accroupie dans ses voiles en loques, auprès du méchebek qu'elle avait laissé

tomber, elle donnait libre cours à ses larmes et ne s'interrompait de pleurer que pour me supplier de jeter en prison la chienne qui l'avait injuriée.

Elle marquait un chagrin si naïf, elle montrait tant d'aversion pour ce malheureux méchebek, qui faisait un ornement nécessaire à sa gentillesse, que je faillis me laisser fléchir. Cette fois pourtant je tins bon. Le soir même elle abandonnait mon logis et se retirait chez sa mère.

Je goûtai pendant quelques jours un calme, un repos oublié. Mais une maison arabe où ne flotte pas un voile de femme, où ne tinte pas un bracelet, où l'on n'entend plus de cris, c'est le séjour de l'ennui. Sans doute cette petite barbare était insupportable, mais elle avait des mots, des gestes qui faisaient tout oublier. Je sentis que j'avais pour elle un attachement plus profond que celui des premiers jours, car il était sans illusions, et j'avisai aux moyens de la faire revenir.

Je me rendis à la cuisine, où je trouvai Mabrouka, la vieille Arabe teintée de sang nègre qui préparait les ragoûts et les kousskouss, et je lui demandai ce qu'il y avait à diner.

— La nourriture est toujours amère, quand le cœur est triste, répondit-elle en clignant des yeux.

— En effet, répliquai-je, mais j'espère que des personnes de bon conseil aplaniront les difficultés.

Son œil prit une expression plus fine encore, et mieux que toute parole me prouva qu'il était superflu de m'expliquer davantage. L'âne comprend par une *demza* (coup de poing), l'intelligent par une *ghemza* (un clin d'œil).

Deux heures plus tard je la voyais revenir, courbée

sous le poids des paquets dont l'avait chargée sa maîtresse. Derrière elle, Zohira s'avançait dans ses voiles de soie, avec une lenteur de sultane. Elle entra chez moi sans mot dire, me saisit dans ses bras, me renversa sur le tapis... Seulement dès le lendemain elle remplaçait son méchebek d'or par un abominable chapeau, l'antique melhafa par une *rouba* sans taille et à larges volants, et ses jolies babouches par des souliers vernis.

J'avais cédé sur un point, je dus céder sur bien d'autres. Chez moi tout rentra peu à peu, les sorcières et les superstitions, le Marabout et ses talismans. Elle s'était prise pour Si Aïssa d'une crainte et d'une admiration idolâtre. Chaque fois qu'il la rencontrait, le sinistre personnage s'arrêtait pour lui faire honte de vivre avec un Roumi et appeler sur sa tête les malédictions du ciel. Pour apaiser sa colère, elle lui faisait des présents. Chaque soir je découvrais quelque nouveau scapulaire à son cou, quelque papier graisseux dans ses nattes. Un jour même qu'elle était malade, elle réclama Si Aïssa avec une telle insistance que pour ne pas aviver sa fièvre je consentis à le faire venir. Elle guérit grâce à mes soins, mais le prestige du Marabout s'accrut encore de ce miracle. Elle le consultait maintenant sur ses actions, ses moindres malaises. Il finit par incliner jusqu'au crime cette petite cervelle d'oiseau.

Ici, le Khalife s'arrêta, les yeux fixés devant lui, comme s'il eût aperçu dans une vision rapide ces moments lointains de sa vie.

— Puis-je dire jusqu'au crime ? continua-t-il d'une voix

toute changée. Quelle part eut-elle dans le guet-apens où je faillis laisser la vie ? Fut-elle véritablement complice ou bien un misérable instrument entre les mains de ceux qui avaient intérêt à me faire disparaître ? Le Marabout lui avait-il fait la leçon ? Ses frères l'avaient-ils terrorisée ? Je n'ai jamais bien éclairci cette affaire.

Un soir, à la nuit tombante, un des ses frères vint la prévenir que sa mère était au plus mal. A cette nouvelle, Zohira se mit à pousser des cris aigus et à se déchirer le visage avec les ongles. Pour l'apaiser je lui dis que j'allais voir sa mère aussitôt. A ce moment Mohammed me glissa ces mots à l'oreille : " Prends garde, la femme est traîtresse ! " Sans m'arrêter à ces paroles, je rejoignis le frère de Zohira qui m'attendait dans la rue.

Nous nous dirigeâmes ensemble vers le quartier où habitait la vieille. Au moment où je passais dans un de ces couloirs voûtés, comme il y en avait tant à Ben Nezouh, et tout à fait obscurs à cette heure, je me sentis poignardé. Au cri que je poussai, Mohammed qui nous avait suivis de loin accourut sous la voûte. Je reconnus sa voix et m'évanouis aussitôt.

Le lendemain je me réveillai dans un lit de l'hôpital. Mon premier soin fut de réclamer Mohammed. On me répondit que c'était lui qui m'avait assassiné et qu'il était sous les verrous.

Heureusement pour le pauvre garçon, je n'étais pas resté sur le coup. Vingt témoins, et Zohira la première, auraient prouvé qu'il m'avait tué, parce qu'il était jaloux du pouvoir qu'elle avait dans ma maison.

J'obtins qu'on le relâchât sur-le-champ. En dépit du mauvais vouloir des autorités de Ben Nezouh, je fis

arrêter à sa place les deux frères de Zohira. Le soir même, le mûr de la prison fut éventré et les bandits disparurent.

D'ailleurs était-ce eux les vrais coupables ? Qui les avait poussés ? Qui leur avait fait la *ghemza*, le fameux clin d'œil arabe, le conseil perfide que l'on donne sans mot dire et qui est saisi au passage ? Dans la plupart de ces assassinats commis sur des Européens par la pègre indigène, si vous cherchez les causes, si vous fouillez le crime, vous trouverez presque toujours la main d'un étranger. Derrière les sinistres bandits, comment n'aurais-je pas soupçonné Gonzalvez ou Mammo ?

Quant à la faible Zohira, sitôt qu'elle eut appris qu'on m'avait assassiné, son premier soin fut de courir dans la partie de la maison où habitaient Mahommed, sa femme Dzhaïba et leurs petits garçons. Suivie de quelques amies de sa sœur Aïchouch et de sa vieille mère par miracle ressuscitée, elle s'élança sur la pauvre Dzhaïba, la frappa au visage avec ses bracelets et la jeta dehors en criant : " Chienne ! Fille de Chienne ! Sors d'ici avec tes bâtards ! " Mais lorsqu'à deux jours de là, Mohammed reparut chez moi, elle se mit à crier bien haut, devant tout le quartier rassemblé, que puisque j'étais assez fou pour garder encore sous mon toit celui qui m'avait assassiné, elle n'y resterait pas une minute de plus. D'ailleurs Si Aïssa l'avait bien prévenue, j'étais un ennemi de la religion et du Prophète, et plutôt que de vivre plus longtemps avec un Roumi, elle préférait gagner sa vie comme sa sœur Aïchouch. Ce qu'elle fit incontinent, après avoir obtenu pour deux douros un certificat de santé du médecin d'Alicante.

Cette fois je ne résistai plus aux prières de Mohammed.

Je confiai ma maison pour la vendre à un avoué de Médéah ; et en caravane toute simple, Mohammed, sa femme, leurs trois enfants et moi, nous prîmes le chemin du désert. Je fuyais, j'étais un vaincu. Une affreuse détresse me remplissait le cœur, et je ne sais aussi quel horrible regret de ce que je laissais derrière moi. Rien pourtant n'y demeurait plus de ce que j'avais aimé: j'avais bâti une ville, mais pour la voir se ruiner sous mes yeux ; j'avais voulu attirer des gens de ma race dans ce pays, et je n'avais fait que hâter l'invasion de hordes étrangères ; j'avais pensé élever les indigènes à une civilisation supérieure, et tout ce qu'il y avait de noblesse et de poésie avait fui depuis longtemps ce village où il ne restait plus maintenant qu'une population misérable, qui à ses vices naturels avait ajouté les nôtres. Des ruines, des espoirs déçus, je ne laissais rien autre chose ; mais il y a, dans la vie, de ces minutes désespérées où l'on regrette tout cela plus encore que le bonheur.

Penché sur mon cheval, je m'en allais tristement, sans même jeter un regard derrière moi pour voir une dernière fois l'oasis. Tout à coup, Mohammed partit à mes côtés, avec la rapidité d'une flèche. Debout sur ses étriers, il faisait tournoyer au dessus de sa tête sa matraque d'olivier sauvage, comme un fusil dans une fantasia. D'un coup d'œil je compris tout. Là-bas, près du Ras el Aïoun, à la tête des sources, dans son fameux terrain-piège, Gonzalvez était assis sous une tonnelle de roseaux. Près de lui, Mammo, Lubrano et le curé maltais. Evidemment les gredins s'étaient donné là rendez-vous pour contempler notre fuite et jouir de mon humiliation. En attendant notre passage, ils prenaient l'apéritif.

On était au printemps, l'orge du terrain-piège commençait de verdoyer; quelques peupliers d'Italie allongeaient sur le sol leur ombre misérable; il ne manquait à ce tableau champêtre que deux ou trois chèvres de Malte et un troupeau de cochons noirs, pour avoir en raccourci l'image complète de Ben Nezouh.

La foudroyante arrivée de Mohammed ne permit pas aux quatre consommateurs de vider leurs verres jusqu'au fond. D'un revers de matraque, il fit sauter en éclats la bouteille et les verres. Mammo épouvanté s'était mis à plat ventre; les trois autres avaient fui. Mohammed courait après eux. Je le rejoignis bride abattue, craignant qu'il ne les assommât. « Laisse-moi ! » me dit-il. Et avec une habileté de cavalier consommé, successivement il rejoignit les fuyards, et faisant siffler sa matraque à leurs oreilles, l'un après l'autre, il les obligea tous à passer à quatre pattes entre les jambes de sa bête. Et chaque fois il crachait sur eux. Cela fait, il abandonna les gredins à leur terreur, et le cœur soulagé nous continuâmes notre chemin dans les sables.

Le Khalife suspendit là son récit. Une question me venait sur les lèvres, mais je n'osais la formuler craignant de réveiller en lui un souvenir trop douloureux. A la fin m'enhardissant :

— Et Zohira ? lui demandai-je.

— Zohira ? me dit-il, c'est presque moi qui l'ai tuée... Pendant quatre ou cinq ans, je n'entendis plus parler d'elle. Et puis un jour, des palanquins passèrent devant nos tentes : c'étaient des Naïliat en voyage qui se rendaient à Ouargla. Ces tentes aëriennes, ces tapis éclatants,

ces voiles, ces bijoux, ces femmes balancées sur le dos des chameaux, c'est toujours le passage de la reine de Saba : de loin c'est magnifique, et de près c'est misérable.

Les bêtes s'étant agenouillées, les Naïliat en descendirent pour préparer le campement de la nuit. L'une d'elles, à ma vue, s'élança vers moi en criant : " O Docteur, comment vas-tu ? O Docteur, tu vas bien ? " Mais son visage était couvert d'une croûte épaisse de *diga*, sorte de pâte faite de terre et de confiture d'abricot dont les belles en voyage se barbouillent la figure contre le hâle et les gerçures. " Tu ne reconnais donc pas Riaga ? " demanda-t-elle ingénument. Et je me rappelai en effet avoir soigné au dispensaire une Naïlia de ce nom.

Elle arrivait de Ben Nezouh. Je l'invitai à partager ma tente, et la diga disparue, je lui trouvai le visage encore frais.

— Te souviens-tu de Zohira ? me dit-elle.

Et déjà j'eus le cœur serré.

Voici alors ce qu'elle m'apprit :

Il y avait à Ben Nezouh, dans le bataillon d'Afrique, un Joyeux à l'aspect très doux et aux manières très polies. Toutes les Naïliat l'adoraient. Il leur rendait mille services, il allait leur puiser de l'eau, les aidait à ranger leurs cases, à préparer leur cuisine, à recoudre leurs robes, et il fendait pour elles du bois. Elles le payaient en nature, mais comme il était délicat, il n'acceptait en plus que quelques tasses de café ou des bouteilles de bière.

Un soir, vers huit heures et demie, Aïchouch et sa mère s'occupaient à leur cuisine, quand il leur sembla entendre un soupir assez lugubre sortir de la chambre de Zohira. C'était jour de marché, la cour était remplie de

monde. Les deux femmes inquiètes écoutèrent à la porte. Elles frappèrent, crièrent d'ouvrir. Personne ne leur répondit. Elle ameutèrent alors les gens. Tout à coup la porte s'ouvre, et le Joyeux s'élançe un couteau à la main. Aïchouch tomba sous un coup qu'il lui porta à l'épaule ; la vieille eut deux doigts coupés en voulant saisir la lame. Un Nomade réussit à maîtriser le forcené dans ses bras. On trouva l'infortunée Zohira couchée sur son tapis, la gorge ouverte, et dans la plaie, un louis d'or de son collier enfoncé par le couteau.

Au commissariat de police, on ne put rien tirer du soldat. Son Commandant qui survint n'obtint de lui aucune réponse. " Misérable, lui cria-t-il en le frappant de sa cravache, tu déshonores le bataillon ! " Ce beau geste resta sans effet. L'autre continua de faire le muet, l'abruti, l'irresponsable.

Et cependant son crime avait été bien médité. S'il avait tué la malheureuse sans qu'elle poussât un soupir il s'emparait de ses bijoux, les — bijoux que je lui avais donnés ; il sortait furtivement dans la nuit, rentrait à la caserne avant l'appel et fournissait un alibi. Il laissait près de sa victime un couteau indigène ; les soupçons naturellement se portaient sur les nomades. Un seul détail lui avait échappé : il avait aiguisé son couteau à la manière française.

Et maintenant, acheva mon ami, je suis sans désir, sans regret, sans révolte. Quand le faucon est pris au piège, l'oiseau noble ne se débat pas. Je ne demande plus rien à la vie que ce que peut apporter de bonheur le lever et le coucher du soleil, une nuit étoilée, la flûte de roseau, une chanson arabe et la récitation du plus

beau des poèmes, l'inimitable Coran. Les contes de mes chameliers, les poésies qu'ils improvisent interminablement en conduisant leurs bêtes suffisent à tous les besoins de mon esprit. J'accompagne les caravaniers, soit qu'ils aillent dans le Nord, acheter du blé et vendre leurs dattes, soit qu'ils se rendent dans une oasis lointaine pour y échanger les produits d'une industrie primitive. Si la tribu se déplace vers quelque endroit où la pluie est tombée pour y mener paître ses troupeaux, je la suis dans ces solitudes où règne encore la tranquillité. Un jour j'aurai ma tombe au bord d'une de ces pistes que mènent les caravanes. Au lieu de ces tristes cortèges que l'on voit dans nos cimetières, près de moi ne passeront que des chameliers vêtus de blanc ; ceux qui m'auront connu s'arrêteront pour donner un souvenir au médecin, leur ami ; les autres continueront leur chanson de route. Et cela aussi sera bien.

VII

Je passai encore quelques jours à Guerrara en compagnie de mon ami, attendant pour regagner Laghouat le départ de quelques villageois qui se rendaient à Ghardaïa. Ce jour-là, le Docteur voulut m'accompagner. Nous fîmes ensemble la première étape, — moi sur le petit cheval qui m'avait amené, lui balancé sur un grand méhari. Le silence auquel nous obligeait la différence de nos montures, le souvenir de ses tristes prédictions et la quasi certitude que cet homme que j'allais quitter, je ne le reverrais jamais plus, donnaient à mes pensées la morne couleur de la Hammada où nous passions. Avant l'étape

de la nuit, qui devait se faire à l'oued En Nsa, nous fîmes halte quelque temps près d'un petit tas de pierres, seul accident qui retint le regard dans la triste étendue. Autour de nous, sur le grand plateau désert s'accumulaient l'ombre du soir, le mystère des surprises que ce pays nous réservait peut-être, et le secret de la passion qu'il inspirait à mon ami. Le moment de nous séparer était venu.

— Adieu, me dit-il ; vous retournez en France, portez mon salut à ce monde que je n'ai pas oublié ; moi je reviens à mes Nomades. Allah fait à chacun sa part. Qu'il nous protège tous les deux.

Il s'approcha de son méhari qui l'attendait à genoux, passa la jambe par-dessus la croix qui surmonte la selle, appuya légèrement le pied sur le cou de l'animal qui se dressa d'un bond. Puis il me fit un dernier geste d'adieu plein de la résignation islamique. Je le suivis quelque temps du regard. Bientôt il ne fut plus qu'une silhouette mouvante, une ombre dans le soir, un rêve dans la nuit.

Et moi, je continuai ma route avec mes villageois.

Trois jours plus tard, j'arrivais à Laghouat. Je trouvai la petite ville militaire en rumeur. Elle était pleine des cavaliers arabes que les tribus du Sud envoyaient au Maroc. Ils étaient là plusieurs centaines, cavalcadant aux alentours du bureau militaire et faisant leurs derniers préparatifs, car ils devaient partir le soir même. Parfois un des Caïds qui les avait amenés passait sur quelque beau cheval dans un burnous brodé d'or. Parmi eux se distinguait un vieillard à barbe blanche, le Bach Agha El Hadj Lakhdar, de la grande tribu des Larbaa. Dès le début de la conquête il était avec nous ; les vieux soldats d'Afrique,

s'il en reste encore d'assez vieux, se rappellent sa barbe rouge, alors qu'en 1840, jeune chef de la même tribu, il se battait à nos côtés. Aujourd'hui, toujours fidèle, toujours droit sur la selle, il nous donnait pour notre nouvelle conquête les enfants de ses enfants.

Le soir, avec toute la ville, je me rendis sur-le-champ de manœuvre pour voir partir les cavaliers. Ils défilèrent d'abord lentement, sur leurs petits chevaux, dans leurs burnous aux couleurs variées et pâlies par le soleil, chaque goum avec son Caïd et son porte-étendard, devant le Commandant du Cercle qui les passait en revue. Tous ils avaient le visage voilé d'une légère mousseline qui ne laissait paraître que leurs yeux. Cette mousseline, c'est le mûr qui sépare du reste des vivants celui qui s'en va au combat, et c'est aussi l'idée de ces fiers cavaliers que ce mince tissu les défend de la mort mieux que la plus épaisse armure. Mais ce voile qui donne aux femmes tant de mystère et de grâce donnait à tous ces hommes un air farouche, presque funèbre.

Soudain, faisant volte face, ils repassèrent en tempête devant nous, ne laissant derrière eux qu'un nuage de sable et l'enivrement de leur course. Et moi qui les cherchais encore, quand ils avaient disparu : " O cavaliers arabes ! m'écriai-je en moi-même. Tant de fois déjà, depuis un siècle, nous nous sommes trouvés, dans les mêlées, côte à côte ! Puisse le Khalife, votre ami, et le mien, avoir été mauvais prophète ! Puissions-nous conserver toujours l'inébranlable amitié de vos cœurs et vous trouver toujours fiers et fidèles sur vos petits chevaux, pour les charges guerrières et les joyeuses chevauchées de la mort !"

Jérôme et Jean Tharaud.

CHRONIQUE DE CAERDAL

I

SUR LA BONNE RIVE

Il est vrai, dit Caërdal, qu'on m'a laissé sans rien. Vous pensiez, et l'on vous a conté peut-être, que je vivais, sans souci, de mon épée et de mon chant. Les bons contes sont faits par les mauvais amis. Dans cette Ville terrible, où la décence même est à l'encan, je n'ai jamais été sûr d'un demi louis par jour. Et comme enfin je voulais l'être, le jardin des Hespérides, où toutes les pommes étaient vertes, s'est fermé devant moi.

Il n'y a pas de porte qui pourra se vanter que j'y frappe. J'ai baissé la visière ; j'ai bouclé la cuirasse du silence, et je suis parti. Bonsoir au jardin, où j'ai mangé des baies creuses et du raisin aigre. Je peux me nourrir de gratte culs et de faînes, faisant semblant que ce soient des pêches et des oranges ; mais on n'obtiendra pas de moi que je l'aie jamais cru.

Bonne nuit aux jardins qui poudroient sur les pentes de Montmartre. Je n'entre point dans une

maison qu'on ne m'y invite ; et je n'y reste pas qu'on ne m'en prie. Je paie de la vie, sans doute, cette humeur farouche : chacun paie avec ce qu'il a. J'ai ma monnaie, qui n'a pas cours sur vos marchés, et que vos marchands ne pèsent pas. Elle a sa puissance, qui se moque de vos valeurs ; car c'est elle qui les fixe.

Je ne céderai pas aux puissances, quelles qu'elles soient ; et c'est en vertu d'une puissance secrète, qui règle ce que je veux des autres, sur ce que je me permets et sur ce que je leur ai permis. Ils me tueront, peut-être ; mais ils n'auront pas mon âme. Je suis celui qui ne recueille rien ; bien plus, celui dont le *non !* est aussi immuable que la patience. J'ai toujours compté le succès pour rien. C'est peu de n'en point faire cas : je le méprise. Et même, ce succès, je le déteste. Je haïrais ceux qui le font, si je n'avais un tel mépris de ceux qui le contestent. Je ne porte pas, depuis quinze ans, ce casque de solitude et cette armure de silence pour me laisser tenter à ces vains tintements, aux sonnailles de la vache fortune, et aux crécelles de la louange. Il me faut d'autres victoires et d'autres voluptés. Je ne me rendrai pas aux sommations de la nécessité. Je juge le succès à l'argent qui le mesure. Et mon mépris est fondé là dessus.

J'étais donc, sans rien, dans cette Ville du

Destin, qui est couchée sinueuse, bacchante et alanguie, comme ses courbes non pareilles de fleuve, de quais et de boulevards, tel le sexe d'Athèna qui renonce à son vœu, s'étant faite amoureuse.

La ville des villes est étendue entre le Mont des Martyrs et le Mont Parnasse. Né sur l'un, il est dur de vivre sur l'autre ; et il faut tout de même tourner le dos avec joie à la colline, où le saint qui pense n'a pas d'autre promesse, que de porter un jour sa tête entre ses mains.

J'ai quitté ces quartiers, où il y a toute l'Europe, moins la France. Et le nom même des rues est un exil. C'est là que l'âme d'un artiste est prise aux filets, et qu'elle souffre d'être tenue captive pour un morceau de pain dur, aussi longtemps qu'on le lui assaisonne de bienveillance et de respect. Mais les maîtres de ces rues se trompent, s'ils s'imaginent que la pensée est à jamais docile, et qu'on la garde comme un luxe esclave dans la paix de ces maisons, qui sont toutes pleines de voluptés moins libres.

Une gare, farcie de clameurs et bondée de tumulte, bout au cœur de la Ville Riche. Et toutes les fois que Caërdal passait dans ce quartier maudit, à toute offense de la fortune il n'avait même pas besoin de lever son bâton : jour et nuit, un sifflet strident sort de ce gouffre qui

fume. Il y a de quoi rire : les patrons de la Mauvaise Rive ont installé, au beau milieu de leur empire, un monstre qui les siffle.

Je laisse, avec un vaste soupir, la capitale de tous les luxes, où tout est femelle et faux calcul, où j'ai tant de fois porté mes pas incertains entre la colère et les muets reproches. Qu'est-ce que la révolte d'un Caërdal ? Le départ pour une rive meilleure, dans un profond silence.

Enfin, je passe les ponts, et je les romps derrière moi. Voici que je retrouve la ville des livres et des maisons studieuses, des savants et des prêtres, et de l'amour pensif qui défend les lieux sacrés de l'Occident contre les Barbares : Sainte Geneviève sur sa colline, penche un visage de reine toujours jeune sur le miroir de Seine. Là, du moins, entre Notre Dame et le Parnasse, il est encore un air respirable pour les hautes pensées. On peut sortir de l'impure mêlée ; on peut se promener parfois dans les rues silencieuses, et marcher à pas lents, le matin, dans le Jardin du Luxembourg, fleuri de rêves et d'amants.

Tout, ici, n'est pas une foire aux plaisirs, dans l'arène des gros sous. Ici, il est permis de croire encore à la volupté secrète qui ne se passe, dans l'âme et dans la chair, ni de loisir ni de retraite. Me voilà de retour sur la Bonne Rive. Hé quoi ? J'y suis reçu avec une chaude courtoisie. Une pensée généreuse m'y appelle avec grâce. Je ren-

contre cet honneur amical, où le solitaire est si sensible, ne l'espérant plus, cet accueil formé à la révérence, où il se rend avec tant de douceur et en baissant les yeux.

Si je tiens registre de contradictions, c'est au spectacle du monde. Mais je pousse mon homme droit sur sa ligne ; et elle monte.

Ma passion est de sentir toutes passions, et de les éprouver dans les pensées même abstraites. Je poursuis le tempérament dans les actes, la moëlle lointaine dans le sourire et les moindres frissons.

Toutes contradictions s'accordent et coïncident au sens de la nature, qui est l'éternel élan à la vie, dans l'amour de la vie. Plein de toute cruauté et de toute tendresse, l'amour pour l'amour, c'est le vrai modèle de l'art : puisqu'enfin le véritable artiste ne fait œuvre que pour le bonheur de faire œuvre. Et un tel bonheur n'est rien, sinon un profond besoin, la passion même, le don de soi dans ce qu'il a de plus irrésistible.

II

DE CHATEAUBRIAND

Tout un siècle est plein de son nom. Mais ce siècle sonne peut-être le vide, quand il retentit de Chateaubriand.

Il est en secret le contraire de ce qu'il passe pour être avec le plus d'éclat. Il tient de deux âges et de deux mondes, sans tenir fortement à rien, toutefois. Il a beau faire : plus il regarde vers le passé, et plus on sent qu'il rêve de l'avenir. Il est du temps qui vient, plutôt que du monde qu'il quitte. On admire la mélodie de ses plaintes, et l'on n'en croit pas ses regrets. Il se plaît à ce qu'il condamne ; et il ne serait peut-être pas fidèle au parti contraire, s'il ne le savait condamné. Quand il réside, il voudrait voyager ; et il envie de résider quand il voyage. Il n'est bien, qu'où il n'est pas. Il donne son cœur à la cause qui le flatte, plutôt qu'à celle qu'il préfère. Il n'est d'accord avec lui même que dans la contradiction. Et il ne comprend pas toujours ce qu'il enseigne ; qui est la pire façon de se contredire. Il a le ton souverain, sans avoir l'âme souveraine. Il dut la gloire à des œuvres toutes mortes, aujourd'hui, que personne ne peut lire ; et il ne vit que dans un livre admirable, que personne n'a lu de son vivant.

Il a pensé longtemps en disciple de Voltaire, et il sent en neveu de Rousseau. Moins loin de tous les deux qu'on ne croit et qu'il ne veut le dire, on ne sait trop que faire de son église, quand il la restaure. Il prêche dans la chaire de Saint Bernard, un évangile doucereux et poétique. Il donne des images pour des raisons, et de menues dévotions pour l'éternelle discipline. Il s'adresse aux peuples, mais

avec la fadeur qui séduit les petites colombes au couvent des Oiseaux. Sa théologie mielleuse est une politique. Plus magnifiquement il la décore de principes, et plus sa propre nature y contredit. Il découvre aux autres hommes des règles qu'il ne suit jamais. Et toute sa vie, pleine d'orgueil païen, jusqu'à la puérilité, est lavée des vertus chrétiennes qu'il vante. Il veut rétablir l'ordre royal sur l'ordre chrétien ; et, au bout du compte, il méprise les rois, et du christianisme il ne retient guère qu'une machine poëtique.

§

C'était un petit homme assez court, nerveux et sans largeur ; une grosse tête enfoncée dans les épaules frêles, la peau tannée et trouée par la petite vérole, avec un air de hauteur. Et l'on a dit qu'il était le plus beau du monde.

Il montrait volontiers son pied, comme Lamartine, petit, la cheville fine, la plante arquée. Alerte en sa taille médiocre, la maigreur l'a gardé longtemps jeune et toujours élégant.

Il avait les traits naturellement gais, et il ne riait jamais en public. Entre tant d'images, toutes aussi fausses que les portraits de Goethe, j'en sais une qui paraît ressemblante, singulière pourtant. Il a quelque vingt cinq ans : le peintre ne craignait pas encore d'être vrai. Là, refrogné mais non douloureux, attentif et boudant à l'ombre de gros

sourcils, le front modéré, les cheveux épais et abondants, la bouche forte et sensuelle, tout le visage moins ardent qu'un peu lourd et dense, le chevalier de Chateaubriand, ni fin, ni spirituel, ni mélancolique même, a comme un air de Rousseau précoce et de Marat adolescent.

Perdant du poil, il a pris du front en vieillissant. Son crâne a paru haut et long, noblement taillé en murailles abruptes aux tempes. Il s'est beaucoup affiné. Sa maigreur vive s'est appuyée solidement à la terre, et il a eu de la majesté. Sa bouche, comme d'un dédaigneux qui mord souvent ses lèvres et les cargue sur ses dents, était désabusée et bien amère. Mais son sourire, comme épris de plaire, a toujours été charmant. Les grands hommes exceptés, et d'abord Napoléon, Chateaubriand a gagné tous ceux qu'il s'est donné la peine de séduire.

§

Homme sans souffrance, sinon de la vanité. Il est vrai que cette incurable maladie de peau cause des maux intolérables, et l'insomnie. Chateaubriand n'a jamais connu la douleur que d'être le second. Il ne vit donc que pour paraître le premier. Je ne suis pas fort sûr qu'il voulût plus que le paraître. Il borne à dessein son horizon, pour n'y pas être gêné par de trop larges ombres. Ainsi, il ne parle de Gœthe qu'en passant, d'un

ton surpris et détaché : c'est à peine si Werther est connu de René. Quant à Byron, il l'expédie assez cavalièrement ; à bon droit, il me semble : Byron est un Chateaubriand aventurier et sans style, un René qui n'a pas réussi son fait.

Un géant couvrait la France et l'Europe. Voilà l'envie et la vraie douleur de Chateaubriand. Napoléon n'a pas eu d'ennemi plus profond, ni plus farouche, ni d'ailleurs moins dangereux. L'amour propre est meurtrier ; mais non pas celui qui tue avec une plume. Chateaubriand ne haïssait que dans l'encre. Il peut noircir un rival ; il ne peut pas agir contre lui. Il ne peut pas faire la guerre au dieu de la guerre.

D'orgueil plus égoïste que celui de Chateaubriand, on n'en trouverait pas. Il en est sot, il en est bête. Il se compare à Napoléon, jour par jour et action pour action. Il consacre tout un volume à ce parallèle. Il le poursuit jusque dans l'homme de guerre. Bonaparte et moi : tel est son absurde refrain. Il se donne l'immense avantage d'un U sur Napoléon ; et il l'appelle Buonaparte, obstinément. Il ne veut même pas être l'aîné de Buonaparte sinon par le génie ; et il cherche à prouver que Buonaparte est né comme lui en 68. Il admire là dessus les constellations, et son air d'astrologue modeste est impayable. Moi et Buonaparte : il veut dire qu'à trente cinq ans, *René* et le *Génie du Christianisme* valent bien les deux campagnes

d'Italie, Rivoli, l'Égypte, le traité d'Amiens et Austerlitz. Buonaparte et moi : Iéna et *les Natchez;* Wagram, l'Europe conquise et *les Martyrs ;* la Grande Armée, prenant ses quartiers d'hiver pour la gloire des siècles, dans toutes les capitales, de Lisbonne à Moscou, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem :* quoi ? n'est-ce pas aussi un beau voyage ?

§

Stendhal meurt de rire à cette idée. Sans avoir lu les *Mémoires*, il perce les bulles de cette rhétorique sentimentale et de cette folle vanité. Quand elle aurait le diamètre de la terre, serait-ce moins du savon ? Il est naturel aux poëtes d'avoir une opinion sublime de leurs ouvrages et de vouloir l'imposer. Mais il se trouve que Chateaubriand ne peut pas être jugé en poëte et sur ses œuvres. Car, n'y ayant que lui dans ses œuvres, c'est toujours lui qu'on juge. La pensée et les caractères manquent par trop dans la musique de René.

La vanité de René n'est pas moins ingénue en amour. Et peut-être ne marque-t-elle pas une moindre impuissance. Quand il dit aux femmes : « Ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme ; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René ! » quelle fatuité, quel ton exécrable, quel ridicule ! De votre âme ? Il y a de

quoi rendre Henri Brulard cynique, en vérité.

Pour suivre les métaphores de l'ardeur et du foyer, je pense que Chateaubriand allumait plus de feux qu'il n'en pouvait nourrir. Toutes ses amours laissent le doute, qu'il y ait daigné beaucoup répondre. Il appelle, on vient et il s'en va. Ses femmes ont un air de biche enivrée, qui a perdu les voies du noble daim. Toutes, elles ont des raisons pour se prêter plus qu'elles ne se donnent. René allume et ne chauffe pas. Il est apparemment tout ce qu'il fallait à la Mère de l'Abbaye au Bois. Leur union était prédestinée. Elle fut heureuse. Les mariages sont écrits dans le ciel.

§

Grand seigneur, il s'en donne infatigablement les mœurs et le titre, comme s'il n'y avait pas tous les droits.

Homme de cour, et bientôt même des plus poussés en raffinement, nullement solitaire, si ce n'est dans le mariage, il est éloquent comme un cadet né d'hier, au moins comme un bourgeois. Il a tous les dons pour plaire au peuple, jusqu'à manquer d'esprit. Il est un peu bien pesant, quand il raille. Il met le pied dans la moquerie, plutôt que l'ongle du petit doigt. Il est magnifique dans l'invective. Il a plus de mépris que de dédain, et plus de dédain que d'ironie. Il ne croit pas à ce qu'il

fait, ni aux autres hommes ; mais bizarrement il croit à ce qu'il dit. Il n'est pas fâché de laisser voir son doute, touchant l'univers et tous les ordres de la foi ; mais il n'entend pas qu'on mesure le crédit à ses ouvrages, ni une suprême estime. Peu de princes sont nés auteurs plus que lui.

A tout moment, il donne l'idée d'un revenu, si l'on peut dire, enfin d'un parvenu à rebours. On dirait du noble vicomte qu'il est son propre descendant, qu'il ne s'en lasse pas, qu'il s'en doit enorgueillir par vocation, mais qu'il lui souvient pourtant d'avoir été anobli avec gloire. Sa vieillesse est belle : il est tout à fait dans son rôle. Il a pris l'habitude de régner, à tort et à travers. Pour un roi, qui reçoit dans une chambre, il est bienveillant. Il est noble. Il a sa juste hauteur. Il est un peu sourd. Il n'écoute pas les autres : il les tolère ou les protège. Et il ne parle presque plus.

§

Il n'est pas si plaisant, après tout, qu'on ne trouve plus Chateaubriand ni assez chrétien, ni assez royaliste. Plus royaliste que le roi, plus catholique que l'Eglise, Chateaubriand n'est pas homme à servir les deux institutions, en s'oubliant. A Rheims ou à Rome, c'est toujours lui qu'il voit, faisant le pape et portant le roi légitime.

Chateaubriand n'a de foi à rien. Croit-il ? Je ne

puis m'en persuader. Et qu'importe, s'il éloigne de croire. Mais bien mieux, lui-même il ne se fait pas croire.

Qu'il y met peu du sien. Que de profonds désordres, en cet homme d'ordre. Que ce héraut du pouvoir absolu est rebelle à toute autorité. Que son âme tient donc de l'anarchie, au fort du combat contre l'anarchie. Et sa fidélité même est anarchique. Fidèle comme un mari qui n'aime plus, et qui, peut-être même, enveloppe de politesse son dégoût.

Il a trop de vigueur dans l'esprit, pour croire si petitement. La foi de Chateaubriand est assez pareille à la conviction d'un acteur héroïque : c'est un héros, tant qu'il en joue le rôle ; et, comme on sait, ils le jouent parfois à la ville. Pourtant, ils ne se dévouent et ne meurent qu'en scène seulement. Pour Chateaubriand, la renommée est son théâtre ; il ne quitte presque jamais la rampe. Comme il vit sur la scène, il mourra fort bien dans son rôle, s'il faut : rôle, toutefois.

Joseph de Maistre croit. Si l'Église admet la foi de Chateaubriand, on ne peut que s'incliner devant le jugement de l'Église. Or, il ne s'agit pas du fait : je cherche le fond du cœur. Il faut voir que la foi de Chateaubriand a l'accent de la fausseté, et tous les accents. Nulle hypocrisie, du reste : René n'est pas assez profond. Elle sonne le creux du pis aller. Le *Génie du Christianisme* est

un livre de toute fausseté, et le faux style en est la marque : faux, comme la voix est fausse. Là enfin, la religion est une mode. Qu'est-ce qu'une religion, moins la nécessité ? Chateaubriand est à l'origine de toutes les modes politiques et littéraires.

A lire Benjamin Constant, on s'aperçoit que Brumaire s'est fait aussi contre Rousseau : mais Chateaubriand lui a rendu l'empire ; dix fois plus étendu, il lui livre des provinces nouvelles, et l'une des plus belles, la religion. Chateaubriand l'émigré est bien l'homme de la Révolution en poësie. Quand il serait pape et premier prince du sang, quand il aurait la langue d'un roi et la bouche de Montmorency, il est parlement, il est bourgeois en ce qu'il dit ; il fait du sentiment, il est petit prêtre.

Ha, il est auteur. Il écrit pour qu'on l'applaudisse. Il ne cherche qu'à plaire, ce dédaigneux que tout ennuie. Beaucoup d'auteurs, dit-on, sont ainsi. Surtout, quand ils font les hautains par le monde. Tour à tour pour le Roi et pour Napoléon, pour l'Église et pour la République, Chateaubriand n'est constamment fidèle qu'à sa propre gloire. Il vante l'ordre catholique et l'homme de la nature. Sa religion est pleine de fétiches ; et sa politique aussi. Il ne le cache même pas. Au contraire, il a l'air de rire en secret d'être si grave. On dirait parfois d'un grand prêtre, qui voudrait

bien être surpris, ne fût-ce qu'un instant, dans son déshabillé de négation et de blasphèmes.

La vanité exclut la foi, en somme. La profonde vanité est nihiliste : elle vient du vide, et elle le crée. Partout, dans Chateaubriand, je sens ce souffle de la tombe. Son chef-d'œuvre est au sépulcre. Magnifique et sans second, ce discours seul retient notre audience ; et la voix sort du tombeau.

Jamais on ne fut si peu mystique, avec plus de prétention au mystère. Jamais un tel parti pris de sublime : pour lui, c'est un trope, un outil ; on l'a sous la main ; il n'est que de s'en servir. On peut bien dire du faux sublime, qu'il est le comble du néant. Il l'est aussi de l'ennui. Qui veut lire *la Nouvelle Héloïse* ou les livres de Chateaubriand jusqu'au bout ? Les traits sublimes, dans la poësie et dans l'action, sont le jet le plus haut, le plus droit du caractère, ce qui vient du plus profond et qui va le plus loin. Ils sont la sincérité même, je dirai presque la fatale nécessité d'une grande âme. On ne sera jamais sublime sans y aller de tout soi même. On l'est sans le vouloir, enfin. Le sublime d'imitation ou sublime de vanité est le faux sublime.

L'émotion d'un cœur puissant et d'une volonté héroïque ne s'imite point. L'occasion s'imite moins encore. Les haillons de l'histoire et de l'épopée,

masques èt mascarade. Peut-être, l'ennui sans bornes de Chateaubriand s'explique-t-il par la résolution qu'il avait prise d'écrire des livres sublimes. Un homme qui, bout à bout, passe vingt ans de sa vie à combiner, à préparer et à perpétrer les vingt mille pages des *Natchez*, de l'*Itinéraire*, du *Génie*, et des *Martyrs*, a dû souffrir toutes les tortures d'un ennui inexorable. Nous, du moins, nous pouvons échapper au tourment de les lire.

D'ailleurs, il imite toujours ; et même dans ses merveilleux *Mémoires*, il suit Napoléon pas à pas. Ha, je ne puis croire à un homme qui en imite un autre, jusqu'en sa vie.

Il n'est éloquence, il n'est couleur, il n'est imagination qui tienne. La fausseté finit toujours par se trahir dans le faux style. René est ridicule aussi souvent qu'il est admirable. Il abonde en allégories de carton, et en apostrophes burlesques. Matamore du sentiment, son comique est bien noir. Il dit vous à la nature, tant il est poli. Il lui fait monologue comme à Céluta, à Ondouré, à Outougamiz et au duc des Muscogulges. Ces noms même ne sont-ils pas d'une niaiserie lugubre ? Chaque mot est affligé d'une épithète, et chaque épithète est prévue. Une vigueur incroyable soutient la pauvreté d'un style sensible à la Rousseau et à la Florian. Non, il n'y a que la pensée pour inspirer la vie à une œuvre, et pour la rendre, d'âge en âge, toujours nouvelle.

Admirable, quand il est vrai, quand il nie, quand il méprise, quand il déchire, quand il se plaint, quand il se peint, enfin quand il est lui-même. Si on lui ôtait ses *Mémoires*, il n'en resterait rien. Mais les *Mémoires*, sont une étonnante réussite. C'est la beauté de René, qu'il lui arrive d'écrire comme Chateaubriand. Il a inventé la grande phrase de la prose poétique, avec ses résonances d'émotion et ses échos pour tous les sens ; la période pleine d'images et de parfums, où les objets de la nature ont trouvé le modelé et la ligne ; où les pensées, rendues sensibles, ont, comme des formes vivantes, leur nombre, leur harmonie et leur couleur.

§

Chateaubriand est impuissant à rien aimer. Voilà le désert de René, et sa soif incurable. C'est le même homme que Benjamin Constant, la raison en moins. Mais que d'imagination ! tous les rêves du mirage.

Chateaubriand, pauvre de cœur. Il veut toute la vie, et n'en peut rien faire. Il veut ce qu'il n'a pas, et ne fait rien de ce qu'il a.

Il lui faut avoir beaucoup de dettes, pour prendre plaisir à les avoir faites. Et surtout, pour se vanter d'être sans argent. Il emprunte de toutes mains, et souvent sans délicatesse. Moins généreux

que prodigue. Il n'agit, il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour soi.

Son amour pour sa sœur et sa passion de l'honneur, Chateaubriand n'a pas de sentiments plus sincères.

L'orgueil, fondement de l'honneur. Toute la race a eu de l'honneur. Elle a bien fait son service. Ainsi l'honneur est à servir. Les vieilles mœurs, fondées sur le service, sont nourries par l'instinct de la gloire. Et cet instinct a l'orgueil pour racine. Il s'agit de valoir et de prévaloir : aux yeux de tous, aux yeux du roi et de la ville, et plus profondément à ses propres yeux, à soi. Hors le service, tendre vers une image sublime de soi-même, ou quelque idée d'un triomphe qui vaut la peine de vivre. Tout pour la gloire. Mais peut-être la gloire est-elle une corruption de l'incorruptible honneur.

Il est certain que Chateaubriand n'avait pas le cœur assez humble pour servir dans les petits emplois. Mais il est fort possible qu'il eût été digne des grandes charges. Chateaubriand n'est pas un aventurier en politique. Il aime la gloire de la France partout où elle est. Il discerne les intérêts de la nation et ceux de la monarchie. Le souci de la gloire pouvait mettre un frein aux ruades impatientes de cette imagination. Ses vues étaient grandes ; même en ce qu'elles ont de chimérique,

elles ne méconnaissent pas la tradition de la France. Il avait l'intelligence des marées humaines et le sens des peuples. Son idée de l'alliance russe avait de la force, et il en a connu toute la fécondité. Il faut être fou, pour comparer seulement un homme de cette trempe aux misérables valets de chambre et aux coquines qui ont mené les affaires de la France, après Colbert et Louvois.

§

Il ne dit jamais la vérité. Mais quoi ? l'art n'est-il pas qu'illusion ? Et la vérité importe-t-elle si fort à l'artiste ?

Il n'est pas question de la vérité, au sens des savants. Il s'agit d'être vrai avec soi-même, vrai avec sa propre émotion, vrai avec son expérience. En art, ce qu'on fait, c'est ce qu'on est.

La fiction de l'art est une réalité supérieure. La vie de l'imagination n'est pas une vie de mensonge. C'est pourquoi il n'y aura pas de grand artiste, sans l'amour et le respect de la vérité intérieure. Ce qu'on appelle la sincérité est la pureté de l'émotion. Celui qui n'est pas sincère avec ses propres passions, ne parle que par ouï dire, et il ne peint que sur le dessin d'autrui. Que sera ce, s'il est l'unique objet de ses peintures, comme Chateaubriand ?

§

Lui le premier en France, il a passé sa vie à

feindre la vie, à jouer un rôle et à sculpter sa statue. Il n'a vécu que pour l'opinion des autres, tout en ne sortant jamais de soi.

Avant lui, Rousseau et Gœthe ont tenté le même art de vivre. Mais la nature avait choisi pour Rousseau, et elle lui avait imposé le seul rôle où il fût propre : il l'a subi, même en s'en flattant ; il en a souffert ; il en est mort. Et Gœthe, en jouant plus d'un personnage, a plus d'une fois tenu le rôle que la nature lui avait prescrit. Peu de vanité en celui là, et d'immenses ressources. Il n'est pas dupe. Sa volonté et même son caprice s'accordent le plus souvent avec l'ordre immuable. Il avait déjà franchi les bornes d'une vie ordinaire, quand il s'est consacré à modeler son marbre. Cette grande vieillesse, tout entière vouée à polir l'image d'un poëte souverain et d'une intelligence universelle, rachète par le calme, par l'étendue du regard et l'abondance des moissons bien des duplicités à l'allemande, bien des mensonges involontaires et la fréquente mesquinerie du goût, l'épopée chez l'apothicaire et cette grosse Minerve bavaroise d'Iphigénie. Le magnifique intérêt que ce vieillard porte à la vie, en tous les sens, nous gagne même à ses erreurs, au menues impostures de son caractère et aux défaillances de son esprit. La dignité de l'intelligence ne le cède à aucune autre.

Pour Chateaubriand, il est mille fois moins René qu'il ne l'a voulu faire. Il soutient son personnage

pendant cinquante ans. Il le promène dans la politique, comme dans les bois ; dans les affaires, comme dans les sables de la Floride, où il n'a jamais mis le pied ; et dans l'amour même. Il veut tout tenter, pour tout lâcher de ses mains impuissantes, en faisant croire qu'il dédaigne de rien tenir.

Ce culte de soi-même, on ne l'avait pas exercé en France, jusque là ; on n'en avait jamais accepté ni l'audace, ni le ridicule, encore moins l'idolâtrie. Il allait avec les temps nouveaux, où chacun s'adore, faute de mieux, faute d'imagination surtout. Il devait être la religion du siècle. Ce ne sont pas les plus belles phrases de Chateaubriand qui ont conquis tous les esprits, pendant près de cent ans. C'est l'abus du moi, le droit fatal de l'amour propre, la préférence du péché personnel à toute vertu, et non pas la passion d'une grande âme, mais le goût malheureux d'une sensibilité sans frein pour ses pires faiblesses contre l'ordre souverain, et pour ses caprices contre toute raison.

Bien loin que la passion soit le fond de Chateaubriand, elle lui fait défaut comme à toute sa descendance. Car, dans la passion, il n'y va pas d'un livre, mais de la vie. La force de Chateaubriand n'est pourtant pas ordinaire : il a fini, ayant vécu pour des livres, par mettre sa vie dans un livre, et par être aux yeux du temps ce qu'il voulait qu'on se souvînt qu'il fut. D'un ciseau prodigieux, il s'est taillé une statue d'un style

hardi et de proportions admirables, tandis que ses neveux n'ont laissé que de misérables simulacres en terre ou en boue ; et plus ils y veulent donner des formes colossales, mieux on voit que ce ne sont que des figurines. C'est que Chateaubriand avait l'imagination à la hauteur de son amour propre.

§

Plein de désir, toujours déçu ; se vidant comme un mort de tout ce qui le comble ; aspirant à la passion et à la vie bien plus qu'il n'était capable d'en jouir et de vivre ; retranché en soi, ramenant tout à soi ; d'une complaisance à soi-même sans limites et d'ailleurs sans bonheur ; ne goûtant tout à fait de soi que sa victoire sur les autres ; l'un des hommes qui se comparent le plus pour vaincre, et qui, dans le secret du cœur, se dessèchent le plus sur leur propre triomphe ; d'un orgueil insatiable dans le mépris des autres, et rassasié de se connaître jusqu'au plus profond ennui ; moins égoïste même que solitaire du néant, Chateaubriand devait porter le sentiment de la mort à cet excès de présence, où il touche d'un bord à la passion, et de l'autre à la manie.

Impossible à satisfaire, étant si personnel et d'un si dur noyau, ce moi que rien n'entame et qui demeure seul dans le torrent universel de la nature, il goûte pourtant à sa source de cendres :

c'est la forte singularité de Chateaubriand que la mort l'enivre autant qu'elle l'obsède.

Dans Pascal, la mort est le ressort du drame. Pascal se mesure sans cesse à la mort. Il faut vaincre. Pascal se fait une idée égale de l'horreur qui attend la défaite et du salut éternel promis à la victoire. Dans Chateaubriand, la question est résolue. Il ne s'agit plus de la mort possible, mais de la mort certaine. On ne peut vaincre : l'homme est toujours vaincu. La mort de Chateaubriand est le néant même. Et tout est dans le néant, pour lui. Avec tant de sentiment, il a si peu de cœur !

Sa religion, et tout ce qu'on en peut dire, masque à la peine de mourir. Et masque à porter dans le carnaval de la société humaine. Or, quoi de plus réel, le masque ou la figure de la mort ?

Le goût du néant se mêle à tout ce qu'il pense, à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il sent. C'est pourquoi il a beau se goûter : c'est son néant qu'il goûte. De là sa monotonie, et ses plus beaux accents.

N'aimant rien, il ne croit rien. Il ne croit à lui même que dans l'image qu'il s'en forme, et qu'il admire. Ainsi, son mensonge est sa nécessité. René, je comprends vos noirs ennuis.

Même mort, il faut qu'il se retire et qu'il se place au foyer d'un sublime mirage. Ayant vécu de bruit et de vaine gloire, il s'est fait coucher sur

la mer, dans un tombeau, non pas perdu au milieu de l'océan, mais à l'entrée d'une rade. Au murmure éternel du flot, séparé de la paix et du large, c'est là qu'il dort, Chateaubriand, l'éternel Narcisse au miroir du néant.

André Suarès.

CHRONIQUES

LES POÈMES

Choix de Poésies de *Théodore de Banville.* Préface par *M. Charles Morice* (Eug. Fasquelle). — L'hellénisme des Parnassiens. — *Banville* et *Emmanuel Signoret.*

Nous vivons à l'égard des œuvres du passé sur des jugements tout faits et sans suffisant contrôle. Nous avons trop à lire pour trouver le temps de relire. Ainsi risquons nous d'être injustes et d'admirer ou de blâmer de confiance des écrivains dûment classés et vers lesquels ne nous ramène aucun irrésistible attrait. Mais c'est notre devoir, quand l'occasion s'en présente, de remettre à l'épreuve notre factice opinion et, en ce sens, nous devons des remerciements à M. Charles Morice pour le *Choix de Poésies* de Banville, qu'il vient de publier à la librairie Fasquelle — et qui nous apporte hélas! une demi-déception.

Oui, Banville occupait dans notre souvenir, seul d'entre les Parnassiens, une place privilégiée ! Alors qu'il entrait quelque dureté dans notre distant respect pour un Leconte de Lisle, dans notre admiration pour un Hérédia — à Banville nous avions voué une manière de tendresse. — Peut-être étions-nous peu tentés de reprendre ses ouvrages et gardions-nous surtout mémoire du ton de *Florise*, de *Gringoire* et des *Odes funambulesques*, comme d'un chant d'autant plus doux qu'il est entendu de plus loin. Je ne sais quelle grâce boulevardière et pourtant sans vulgarité se répandait sur sa figure déjà reculée dans le temps. Nous songions à propos de lui aux comédies de Musset,

aux *Fêtes Galantes* de Verlaine et même sa gaminerie nous paraissait sourire à celle de Laforgue... On nous disait avec cela qu'il représentait mieux qu'aucun l'artiste pur, maître de son métier, féru de perfection absolue et nous jugions charmant un si noble souci dans cette âme de Pierrot falot, selon Willette... Nous n'allions pas plus loin...

L'anthologie présente, pieusement et savamment composée, eût-elle défraîchi si fort l'image que nous caressions et n'eussions-nous pas retrouvé intacte notre première impression, si M. Charles Morice se fût résigné à nous présenter Banville sans commentaires ? Je n'ose l'affirmer. — M. Morice n'est pas le seul coupable, ni le plus coupable, ni le premier. Même, sa préface conserve une certaine modération dans les termes de la louange. Il n'a fait que céder à cet entraînement qu'on peut nommer réactionnaire et qui pousse un grand nombre de nos contemporains, à adorer à l'excès ce qu'ils ont brûlé, — quitte à brûler au préalable ce qu'ils disaient adorer jusque là ! mais ce n'était qu'un simulacre. Le culte aveugle des formes du passé devait nous amener non seulement au culte de Malherbe (à travers Moréas), culte peu dangereux en somme et qui ne peut manquer de passer vite, mais aussi au culte moins avouable des pseudo-classiques du Parnasse, en particulier de Gautier. Le culte de Banville aura suivi — et Dieu sait si celui-ci eût ri de se voir adorer ! Il n'est plus de trop hautes louanges pour les préverlainiens : Gautier, qui n'en peut mais, devient un Gœthe, " notre Gœthe " ; Banville, rien moins qu'un Pindare et ces Parnassiens qu'on déclarait vides d'idées, uniquement préoccupés de couleur, de ciselure et de rimes riches, vont bientôt faire figure de grands penseurs en même temps que de grands lyriques !

En ce qui concernait Banville, nous escomptions la part de l'hyperbole, et nous ne voulions pas prendre garde qu'on nous parlait sérieusement, sans rire, de sa " philosophie " ! Elle serait, selon M. Morice, l'union du paganisme et de l'idée chrétienne,

rien de moins ; nous en gardions un souvenir moins grave. Pourtant à force d'entendre célébrer Banville moins comme un gai chanteur que comme un grand poète épique, à force d'entendre prôner à l'égal de la *Légende des Siècles* — et avec l'hellénisme en plus — ses *Exilés*, nous lui consentions un plus ample génie et nous cessions de redouter cet agrandissement imprévu d'une si délicate figure. Grand poète ? mais soit ! Et puisque M. Charles Morice qui l'admire immodérément a recueilli pour nous la fleur de ses ouvrages, hâtons-nous de la respirer !

On peut faire trois parts dans l'œuvre lyrique de Banville : la part des poèmes orfévrés et proprement parnassiens, la part funambulesque, la part épique. La première est représentée par les *Cariatides* et les *Stalactites*, la seconde par les *Occidentales*, les *Ballades*, les *Rondels* et les *Odes funambulesques ;* la troisième par les *Exilés*. Lorsque nous aurons reconnu dans les *Stalactites* les qualités de brillante fabrication, communes à tous les poètes du Parnasse, grands et petits...

Dans les grottes sans fin brillent les stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites
Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites...

lorsque nous aurons excusé l'esprit un peu démodé mais charmant des *Odes funambulesques*, en faveur du tour gaiement pastiché et de la verdeur des *Ballades* — et en fin de compte accordé que nul, sinon Ponchon, n'a traité la chronique en vers mieux que Banville...

O mon cœur, Paris têtu
S'engouffre aux Montagnes Russes
Dis, que faudrait-il que tu
Crusses ?

En ce peuple sans amour
Coloré de folles gammes
Oh ! que de merveilles pour
Dames !

lorsque nous aurons célébré (et non sans quelques réserves, mais oublions-les un instant !) le prestigieux métier du poète... nous n'aurons encore rien dit qui satisfasse ses nouveaux fervents, nous n'aurons pas encore abordé ses chefs-d'œuvre... — Il faut parler des *Exilés* et on nous somme ici de peser nos mots.

Or, plus nous relisons ces poèmes, et en particulier ceux que M. Charles Morice a choisis pour notre délectation, moins nous nous expliquons l'admiration qu'ils suscitent ; plus nous frappent au contraire l'énorme distance qui sépare le meilleur d'entre eux du moindre morceau de Hugo et la nuance imperceptible qui les distingue, si l'on y prend bien garde, des productions analogues de Mendès, de Silvestre ou de M. Bergerat. Que je prenne *la Mort des Dieux* ou *Erinna*, *l'Ame de Célio* ou *l'Exil des Dieux*, non seulement je n'y trouve pas cette marque personnelle qu'un Baudelaire ou un Hugo imprime, et malgré lui-même, à la moindre de ses œuvres ; mais, aussi bien, même la perfection du métier en est absente et le virtuose ici se tait. Il semble que lorsque Banville se propose un but plus noble que le simple arrangement des mots ou que l'humour satirique, il devienne incertain de ses moyens et gauche. Les chevilles se pressent innombrables sous ses doigts et non pas comme chez Hugo, plus prestigieuses souvent que les vers même qu'elles complètent, mais maladroites, monotones : épithètes banales ou mal justifiées à la rime ; emploi obsédant du mot *grand*, du mot *beau*, chaque fois que va manquer un pied ("son *beau* corps", "ce *bel* or", "les *grands* Dieux", "son *grand* cœur", "le *grand* désert", "le *grand* spectre", cela dans le même passage de *La Mort des Dieux*, pages 118-119) ; enfin appositions incessantes et dénuées d'utilité...

Le vers lui-même perd de sa sûreté; il devient heurté, creux, parfois faux, inscandable... Le poète ne s'amuse plus.

... Puis le coursier vaincu sentant déjà
Que dans ses doux regards entrait l'infini sombre
Et qu'il roulait au fond dans les gouffres de l'ombre
Se leva sur ses pieds avant de s'endormir
Pour toujours, et frappant la terre et pour gémir
Dans sa voix qui n'est plus trouvant un cri suprême
Sublime.. [1]

Ce n'est là que lourdeur, mais il y a pire :

Ce n'était pas assez d'être pareils à toi
Par le rythme ailé, par le chant qui t'a fait roi.

Ou bien :

Les grands dieux en pleurs dans la brume évanouis

Et l'on se demande ici s'il s'agit d'une audace ou d'une négligence.

Mais ne lisons-nous pas dans les *Occidentales*, ce vers, qui se prétend alexandrin :

Et les envieux — et Tartuffe, le pauvre homme.

Je cherche en vain dans le *Petit Traité de Poésie Française*, évangile orthodoxe du vers régulier, rien qui justifie cette coupe, laquelle, même envisagée comme ternaire, demeure irrémédiablement boiteuse. (Et si j'étudiais maintenant l'euphonie, indépendamment de la coupe, je serais bien forcé de reconnaître que les vers de Banville — du moins ses vers épiques — ignorent la musique des mots : ils semblent écrits pour les yeux et bien souvent, les yeux n'y trouvent pas même leur compte !)

[1] Page 122. *Les Loups.*

Autant de semblables imperfections peuvent paraître fautes vénielles, dans le déploiement ample et mélodieux d'une strophe de Lamartine, autant elles nous choquent quand nul courant irrésistible de lyrisme ne les entraîne. *Les Exilés* manquent surtout d'inspiration ; et l'honnête Banville, le sincère Banville ne possède pas la rouerie par laquelle un Mendès s'évertue à donner le change : il est tout à fait incapable de corser artificiellement la rhétorique pseudo-hellénique dont il dispose et il rejette également l'hyperbole et l'afféterie. C'est cette honnêteté qui le sauve, au regard des siècles futurs, de la mauvaise compagnie de ses suiveurs ; il ne veut pas porter de masque. — S'il échoue dans des entreprises trop vastes, notons qu'il peut, quand le sujet qu'il veut traiter ne dépasse pas l'ampleur de son souffle, réussir des morceaux entiers comme *le Sanglier*, *Hermaphrodite* et *la Mort de l'Amour*. Mais même dans ceux-ci, les qualités positives, vivaces, font totalement défaut. L'accent est neutre, le sentiment rarement authentique, l'image rapportée, sans force réelle, sans imprévu... Et l'admiration ne peut se prendre qu'à un certain sentiment de juste mesure. Mais c'est là, ne l'oublions pas, une partie de l'art, non tout l'art ; cela en aucun temps n'a suffi à faire un poète. Lorsqu'on célèbre l'hellénisme de Banville, voilà pourtant, de quoi on veut parler, bien plus que de son sens de l'antiquité grecque. Et sur ce dernier point, on aurait tort, en effet, d'insister. La Grèce ne lui aura guère fourni que des figures banalement fleuries, qu'une idéologie antithétique où l'ombre s'oppose au jour, sans cesse, invariablement ; et s'il a ressenti douloureusement l'exil de la beauté, de la lumière, il n'a pas su exprimer sa douleur.

Oh ! on le conçoit bien le rêve apollinien et tant soit peu dionysiaque que pensait enclore en ses vers le poète des *Exilés*. Ce fut le rêve de tout le Parnasse, las de la joaillerie romantique, d'un moyen-âge trop cliquetant, d'une Renaissance

toujours costumée, souhaitant enfin d'épurer à la fois sa pensée, sa forme et son style. Il semblait que les moyens stricts — en théorie — d'un Gautier ou d'un Banville, les lestes strophes tombant net dont savait jouer Ronsard, la rime même et son gai rebondissement eussent dû porter à merveille une inspiration d'essence plastique, animée tout juste d'assez de mouvement pour signifier la vie, sans pourtant "déplacer les lignes". Libre était à ces poètes d'interpréter ainsi la Grèce, que Leconte de Lisle peignait rude et barbare ; mais encore fallait-il un peu de feu sacré, et d'autant plus qu'ils s'imposaient plus de modération apparente. Hélas ! ce feu cessait de brûler en Banville dès qu'il s'arrêtait de jongler ou de célébrer son temps. Il ne pouvait aborder l'Attique rêvée sans se guinder, se faire plus digne et moins vivant. — Relisons ses *Rondels*, et surtout ses *Ballades* à la manière de Villon ; relisons *Gringoire* et *Florise* : il y a mis le meilleur de son âme ; et, de grâce, laissons en repos ses poèmes ambitieux : ils témoignent que même en lui, celui qui avait l'âme la plus pure, l'art parnassien hellénique aura fait faillite ; il est condamné sans recours.

Mais combien haut nous devons le placer, le poète ébloui, — le mot est d'André Gide — qui, à quelque vingt ans de là, en pleine recherche de libres rythmes et de nuances, ressaisit le même instrument, exalta la même lumière et anima enfin de son génie l'ode parnassienne que le froid de la mort gagnait ! Si le Parnasse païen trouve sa raison d'être dans une œuvre plus qu'honorable, ce n'est pas seulement dans les *Trophées*, où se condense en effet sa dure vertu, mais aussi, mais surtout dans les *Odes* de Signoret, auxquelles notre temps s'est montré si injuste.

Airain noir, la cuve des mers
Tonne, crépite, écume et fume ;
Aux bords toute forêt s'allume
Tout brûle : arbre, pierres et chairs.

L'amas des nuages amers
Frappe la lune qu'il consume.
Vulcain furieux sur l'enclume
Forge et sculpte un autre univers...

Sent-on de quel accent, de quelle musique, s'enrichit ici la stance parnassienne ? Il s'agit toujours de décrire, mais de décrire en chantant... *Ut pictura poesis.* Mais ici nous voyons le poète peindre... J'ai vainement cherché dans l'œuvre grecque de Banville deux quatrains (vides de pensée), qui eussent cette solidité plastique, cette indestructible beauté. L'œuvre de Signoret fourmille de semblables vers ; ils réalisent l'absolu sonore, la sérénité parfaite du mot et le délire contenu, qui constituaient l'hellénisme pour les poètes du Parnasse. L'exquis Banville, Marot du Boulevard, aspirait en vain à la Grèce ; disons que Signoret y a vécu. Mais c'était une âme inspirée.

HENRI GHÉON.

LES ROMANS

Lettre a M. Jacques Copeau

Mon cher Confrère,

Je ne me plaindrai pas de vous. Vous reconnaissez vous-même que, dans votre étude sur deux de mes romans, *L'Invasion* et *Mademoiselle de Jessincourt*, vous avez été " injuste " pour moi. Et c'est l'être, en effet, que de juger, seulement sur deux de ses livres, l'auteur d'une douzaine de volumes, — critique, voyages ou romans, — lesquels sont d'une tout autre couleur. C'est l'être davantage que de ne pas vouloir se placer à son point de vue et de le condamner au nom d'une esthétique qui n'est pas la sienne.

Mais j'aurais mauvaise grâce à contester vos critiques. Si je réponds à votre article, c'est que vous y avez soulevé une question générale, qui intéresse tous les romanciers. Plus vous avez mis de talent à exposer votre doctrine, — une certaine doctrine d'art, — plus je me sens obligé à en défendre une autre, qui n'est pas seulement la mienne, mais celle des maîtres du roman français.

* * *

Au fond, le débat est entre la *méthode intellectuelle* et la *méthode sentimentale*. Vous me paraissez très bergsonien, moi je reste fidèle à notre vieille tradition intellectualiste.

Il est entendu que la matière commune de notre art, c'est la réalité. Vous dites, en citant Montaigne, qu'il la faut "espouser". Moi je dis qu'il faut la " représenter ". Vous procédez par le dedans, moi je procède à la fois par le dedans et par le dehors.

Qu'entendez-vous donc par épouser ? Si vous ne voulez pas dire qu'il faut, par un effort d'imagination et de sympathie, se *représenter* la vie totale de l'objet, jusqu'au point où il s'évanouit dans le mystère et nous devient inexprimable, — ce qui est ma thèse, — il ne peut s'agir que de l'impression que fait sur vous l'objet. Cette impression est, en effet, une sorte d'union momentanée du sujet et de l'objet, mais non pas précisément un mariage, car un mariage implique au moins une certaine durée. Et tel n'est point le cas. Vivre de la vie de ses personnages est un salutaire conseil à donner à un romancier. Ce n'est, au fond, qu'une métaphore. Ce prétendu mariage se réduit à une série d'impressions plus ou moins espacées, autant que possible, originales.

D'ailleurs n'exagérons rien : ce commerce intermittent peut permettre à un écrivain médiocre d'écrire, par hasard, un bon livre, — il est inutile à un visionnaire de génie. On s'en va répétant que les paysans de Zola sont faux : c'est plus commode que d'y aller voir. Quiconque est né, comme moi, parmi les paysans, quiconque a vécu avec eux les retrouve dans les figures que Zola a dessinées d'eux, — non pas tout entiers sans doute, non pas tous les paysans : il n'en a pris que ce qui pouvait cadrer avec les dimensions et se raccorder à la couleur de ses fresques. Ce qu'il a laissé n'est que broutille et pâture pour les petits talents.

Quoi qu'il en soit, l'impression vive est, pour moi, comme pour vous, le point de départ. Là-dessus nous sommes parfaitement d'accord. Seulement, tandis que la méthode sentimentale se borne à multiplier les impressions de ce genre et qu'elle y voit la fin suprême de l'art, la méthode intellectuelle *critique* l'impression originale, elle s'efforce d'y démêler la part du sujet et de l'objet, de discerner ce qui est qualité de l'un et ce qui est qualité de l'autre : opération malaisée, à laquelle il sied d'apporter beaucoup d'expérience et, quelquefois, beaucoup de science.

Tout se tient dans la réalité extérieure comme dans nous. Il n'y a pas plus de solution de continuité entre les choses qu'entre nos états de conscience. Si donc l'art n'est pas seulement la notation plus ou moins métaphorique et chanceuse de nos émotions en face de la réalité, s'il vise à représenter le réel, tout le réel, — il ne pourra pas se borner à une ou plusieurs qualités de l'objet, même dûment vérifiées, mais il sera nécessaire qu'il les rattache à toutes les autres qualités qui sont solidaires de celles-là, qui les expliquent, ou, plus justement, qui les conditionnent. Il sera obligé de se représenter *tout l'objet* et cette représentation se résumera, non pas comme dans les sciences, en un système de concepts bien liés, mais en une intuition synthétique, d'ordre intellectuel, qui est le propre de l'art.

Vous me répondrez qu'en art cette représentation totale, cette reconstruction de l'objet est inutile, encombrante, fatigante à suivre, qu'il suffit de saisir le fond même de l'objet. Je le veux bien. Mais que de difficultés ! Le fond des êtres et des choses est inexprimable autrement que par des métaphores ou de vagues équivalences symboliques. Aussi la méthode intellectuelle juge-t-elle plus sage, sans nier ou supprimer la *chose en soi*, de la sous-entendre, d'en suggérer la présence partout latente. Toutes les grandes œuvres qu'elle a inspirées, sont baignées de ce *silence* dont parle Carlyle et qui est une allusion perpétuelle à l'inconnaissable. Et puis, il est si facile de se tromper sur les gestes essentiels d'un être, quand on n'en juge que par l'impression immédiate, sans la rattacher à ses antécédents. Je pourrais citer ici mille erreurs de la méthode sentimentale. Combien s'imaginent être très "humains," très "émouvants" et très " directs," — exprimer l'âme populaire, ou l'âme exotique, qui ne font que traduire les petits émois d'un homme de lettres, d'un bourgeois ou d'un parisien de l'an 1912 ! Que la mode change, et le factice de ces œuvres-là sautera à tous les yeux.

Evidemment cette méthode est plus élégante que l'autre.

Elle est aussi plus arbitraire. Choisir dans un objet ce qu'on croit être le détail essentiel, c'est non seulement le mutiler, c'est en venir petit à petit à n'y choisir que *ce qui vous plaît*, puis, par une transition insensible, ce qui plaît au public, ce qui s'accorde avec une certaine forme plus ou moins éphémère de sensibilité. Et voilà la porte ouverte au dilettantisme, à l'art des amateurs, puis à la frivolité.

En dépit des gens qui se réclament, à tort ou à raison, de la philosophie de Bergson, l'univers n'existe pour nous qu'autant qu'il est perçu par les sens et ensuite *pensé*. Nous pensons dans l'espace et avec des représentations spatiales. L'art intellectuel est donc une chose qui se sent, qui se voit et qui se pense. C'est une forme complète de la connaissance, qui, à l'explication scientifique des effets et des causes, substitue le déroulement représentatif des phénomènes, mais dans un ordre tel que cette représentation se résolve en une idée, qui est elle-même, à sa façon, une explication du réel.

* * *

Si l'art intellectuel vise à donner l'illusion du déroulement de la vie, aucun des moments de cette évolution, quoique à des degrés divers, ne doit nous être indifférent. Même ce qui nous paraît mort, et, comme on dit aujourd'hui, solidifié par l'habitude, requiert l'attention de l'artiste. Cela signifie de la vie passée, ou cela explique de la vie actuelle.

De là l'importance de la *description* dans cette méthode. Soumission entière à l'objet, telle est sa première règle. Il plaît au sentimental d'isoler, dans la réalité, tel détail, comme plus signifiant pour lui, et de rejeter tout le reste. L'intellectuel veut savoir tout le détail, parce qu'il espère arriver ainsi, en poursuivant la réalité à travers le plus grand nombre de ses manifestations, à la cerner de plus près. Il ne s'ensuit pas que l'artiste doive tout décrire indistinctement. Il est trop évident

qu'il y a des détails si familiers que leur notation n'ajouterait rien à l'idée de l'objet. Donc un choix s'impose d'abord. Ensuite, il en est de plus ou moins signifiants : il faut par conséquent les graduer en vue de l'idée qui les résume. Enfin la sensibilité propre de l'artiste exige que ces détails soient agencés pour produire un effet d'ensemble, selon certaines convenances esthétiques. Et ainsi tout ce qui répugne à ces convenances doit être éliminé. La littérature est l'art des sacrifices.

C'est pourquoi la description, contrairement à la croyance commune, est une partie si difficile du métier. Premièrement il faut être capable de *voir*, pour y exceller : ce qui est, quoi qu'on dise, extrêmement rare. Ensuite, il faut ordonner ce qu'on a vu et ce qu'on a choisi, soit pour produire un effet de beauté, soit pour suggérer une idée, ou les deux ensemble. On ne doit se permettre aucune description qui ne conduise à une idée, ou qui détone dans l'ensemble de l'œuvre. De là vient qu'il y en a tant de mauvaises. En prose, je ne connais que Flaubert qui ait su ordonner complètement et *consciemment* une description. Théophile Gautier et Zola décrivent mal, parce qu'ils procèdent par accumulation de détails, sans observer les valeurs, et comme au petit bonheur des réminiscences.

Mais justement parce que ces descriptions n'expriment aucune idée abstraite, parce qu'elles suggèrent beaucoup plus qu'elles ne disent, le lecteur non averti les considère comme toutes matérielles. En réalité, par le choix signifiant des détails elles ne sont que pensée, comme par leur composition et leur harmonie, elles ne sont que beauté.

*
* *

Un autre caractère de la méthode intellectuelle, c'est qu'elle répugne à la forme dramatique conventionnelle, qui suppose une intrigue, une exposition, un nœud et un dénouement. Pour que la description d'un personnage soit complète, elle doit

être présentée en dehors de ce cadre trop étroit. Une crise dramatique ne manifeste qu'une partie de l'âme d'un personnage et elle la manifeste dans une minute exceptionnelle. Tous les dessous psychologiques d'un être échappent au romancier qui veut les contraindre dans le moule artificiel d'une action trop habilement machinée. Il y a dans la vie des actions qui ne mènent à rien, et il n'y a pas qu'une action, mais mille actions qui s'entrecroisent ; il y a aussi des passions inopérantes, des vies obscures et stagnantes, qui sont aussi révélatrices, aussi riches de vie intérieure que les existences les plus brillantes et les plus mouvementées.

En conclura-t-on que la méthode intellectuelle aboutit à la négation de toute composition dans la fable d'un roman, — en d'autres termes à la *tranche de vie* crûment servie ? Je ne le pense pas. Si elle admet une fable sans progression matérielle, sans commencement, milieu, ni fin, elle exige d'autant plus impérieusement une ordonnance d'espèce plus subtile, qui satisfasse à la fois l'esprit et la sensibilité de l'artiste. L'unité est produite alors par la concordance intellectuelle et par l'équilibre esthétique des parties.

*
* *

Un troisième caractère de cette méthode, c'est qu'elle attribue au *milieu*, où se meuvent ses personnages, une extrême importance. J'accorde très volontiers qu'une conversation sous un lustre peut fournir une œuvre intéressante. Je consens à arrêter ma vision au cercle de lumière formé par le lustre et qui éclaire les deux ou trois interlocuteurs. Mais je peux souhaiter de voir plus avant et plus profond, je peux aussi me placer à un autre point de vue et même renverser le point de vue. Je puis dire que les trois personnages m'intéressent moins en eux-mêmes que le milieu auquel ils tiennent par mille liens plus ou moins secrets et dont ils sont, en quelque sorte,

l'expression momentanée. En tout cas je suis obligé de faire comme si cela était, dès que je prétends donner d'eux une description, ou une construction intégrale.

D'après cela, on peut affirmer que, dans tout roman ainsi conçu, il y a un sujet apparent et un sujet réel : le sujet apparent, c'est l'action avec ses personnages, le sujet réel, c'est le milieu. Ainsi, dans la *Salammbô* de Flaubert, le vrai sujet, ce serait Carthage et non la banale aventure amoureuse de la fille d'Hamilcar. Dans mon *Invasion*, mon vrai sujet, ce serait Marseille, — Marseille envahie d'abord par les mercenaires étrangers, puis par les idées étrangères. Mais on n'exprimerait, en affirmant cela, qu'une partie de la vérité. Les personnages ne s'expliquent pas que par le milieu : il y a en eux quelque chose d'irréductible au milieu. Et, d'autre part, s'ils sont agis par lui, ils réagissent aussi contre lui. Ces actions et ces réactions réciproques épuisent toute la réalité du sujet.

Si l'on admet cette conception du roman, qui ne voit que les descriptions les plus longues, celles dont s'irritent le plus les lecteurs hostiles, sont nécessaires à l'intelligence de ces actions et réactions réciproques entre le milieu et les personnages ? Evidemment, il serait plus facile et plus expéditif de résumer tout cela en quelques phrases abstraites. Mais l'artiste ne disserte pas, il *représente*, se bornant à laisser transparaître, à travers la trame des faits, l'idée ou les idées dont ils sont les symboles. On peut ainsi se tromper sur ses intentions.

Sainte Beuve a considéré comme un hors d'œuvre la longue description des trésors d'Hamilcar dans *Salammbô*. Il n'y voit que de la matière remuée pour éblouir les yeux. J'y vois, pour ma part, non seulement un raccourci de l'âme carthaginoise en général, mais une très fine analyse psychologique appliquée à un cas particulier. Le spectacle de ses richesses et de ses domaines rend au Suffète la conscience de sa force et de la puissance de sa maison ; et d'autre part les dégâts des Barbares, les traces de leurs dévastations, qu'il constate à chaque pas, excitent

en lui le désir de la vengeance. Une circonstance en apparence insignifiante, — la vue de ses éléphants mutilés par les mercenaires, — précipite sa résolution : lui qui, quelques heures auparavant, refusait ses services à la république, — par un revirement soudain, mais que nous explique la minutieuse description de Flaubert, — il accepte tout à coup le commandement de l'armée...

* * *

Si vous envisagiez de cette façon tel passage de *L'Invasion*, critiqué par vous comme inutile, peut-être y découvririez-vous les mêmes intentions psychologiques que dans ce passage de *Salammbô*. Mais je me suis interdit toute apologie personnelle.

Ce que je veux conclure de là, c'est que la méthode intellectuelle est le moyen d'enquête le plus sûr et le plus *embrassant* que puisse adopter un romancier ; c'est que tous les autres genres du roman peuvent trouver place dans celui-là, et qu'ils n'en sont, en réalité, que des démembrements. Sans doute une méthode ne vaut que par l'écrivain qui l'emploie. Mais un écrivain de race se choisit, d'instinct, une méthode à sa taille. Pourquoi n'y a-t-il plus, aujourd'hui, ou presque plus de romanciers qui osent se servir de celle de Balzac, de Flaubert, ou de Zola ? Il ne s'agit pas de recommencer l'œuvre de ces maîtres, mais de continuer le plus grand effort qu'ait tenté le roman français. Sinon, il faut se résigner à la littérature utilitaire, — ou à la petite littérature.

Louis Bertrand.

LE THÉATRE

La Profession de Madame Warren

(Théâtre des Arts)

Il n'est pas certain que la *Profession de Madame Warren* fût la pièce la plus propre à faire goûter en France le théâtre de Bernard Shaw. Cet auteur n'est pas de ceux qui travaillent loin de la foule et du bruit et auxquels un traducteur doit chercher avant tout à épargner les insolences d'un public mal préparé. On comprend la prudence lorsqu'il s'agit d'un maître qu'on vénère et qu'il serait odieux d'exposer aux quolibets ; ainsi est-il naturel qu'on ait représenté *Maison de Poupée* avant de jouer le *Canard sauvage*. Mais Bernard Shaw qui est tout paradoxe, impertinence et coups de boutoir ne réclame pas de tels ménagements. Ses bruyantes préfaces, ses déclarations de guerre aux goûts et aux traditions de son peuple, ses éclats, son bluff, son succès, tout semblait devoir diriger l'attention vers ses pièces les plus marquées, les plus agressives, les plus éloignées de nous. Choisir la *Profession de Madame Warren*, c'était s'en tenir au moindre risque, méthode qui peut paraître la plus sage et n'est pas toujours la plus avisée. On craint de heurter les habitudes du public, et ce même public se plaint qu'on lui serve toujours du même plat. N'aurait-on pas plus de chance de le gagner par l'étonnement et la nouveauté, que par les vagues airs de parenté qu'une pièce telle que la *Profession de Madame Warren* peut avoir avec nos pièces à thèse, depuis Dumas fils jusqu'à Brieux pour qui Bernard Shaw proclame tant d'admiration ?

Faut-il que la société soit mal agencée, s'écrie notre auteur, pour qu'une femme pauvre et énergique n'ait moyen d'échap-

per aux misères de son milieu, que par l'exploitation de la prostitution ! En une scène vigoureuse, Mrs Warren expose à sa fille, lauréate de mathématiques et qui ignore tout de la vie de sa mère, les circonstances qui l'ont accablée et les raisons qui la justifient. Hardiment elle se place en regard des industriels qui empoisonnent leurs ouvriers en les soumettant à des conditions de travail meurtrières, et elle se proclame supérieure à eux. Et comme il est de règle chez nous, le public applaudit aux arguments, tout en restant, au fond, indifférent à la thèse. La préoccupation de prendre constamment le contrepied de toute idée admise hante Bernard Shaw jusqu'à la manie. Tous les rapports sociaux sont renversés, toutes les relations familiales interverties. Si un fils parle à son père, il faut que ce soit en des termes d'une insolence insupportable. Il se trouve qu'on a ri des incongruités du jeune Frank à l'égard de son père, le révérend Samuel Gardner : mais c'est grâce à l'acteur qui escamotait à force de gesticulations et de petites simagrées les mots qui, prononcés froidement, à l'anglaise, paraîtraient odieux.

Le programme du Théâtre des Arts porte cette singulière mention : " traduction faite sur l'instance de l'auteur, par M. et Mme Hamon. " Est-ce à dire que M. Hamon ait eu des scrupules à vaincre pour traduire une pièce aussi risquée, ou cela signifie-t-il que Bernard Shaw ne pouvait se passer de M. Hamon ? Quoi qu'il en soit, le traducteur n'a pas prouvé son importance par le seul libellé du programme ; il est intervenu dans ces quatre actes par une série de petites libertés pour lesquelles il peut sembler puéril de le chicaner, mais qui ont assez sensiblement modifié l'atmosphère de la pièce.

Lorsqu'une œuvre présente un intérêt humain très profond, il peut être défendable de vouloir en éloigner des éléments trop particuliers qui dépaysent l'auditeur étranger et le disposent à la curiosité plus qu'à l'émotion. Mais c'est faire une confiance exagérée à la *Profession de Mrs Warren*, que d'y chercher cet intérêt profond et cette portée générale. Les idées de Bernard

Shaw sur les femmes et plus précisément sur le métier qu'exerce Mrs Warren tiennent en quatre phrases très peu neuves. Nous avons chez nous beaucoup mieux et beaucoup plus émouvant que les saillies de ce faux enfant terrible qui se montre si avisé lorsqu'il s'agit d'organiser la réclame autour de sa personne. Non, ce qui peut nous attacher à cette pièce, c'est, d'une part, techniquement, le don de théâtre de Shaw (nous y reviendrons) ; et c'est, d'autre part, ce que nous trouvons dans son œuvre de spécifiquement irlandais ou anglais. Un auteur a beau s'opposer à sa race et la railler, c'est encore une façon de la peindre ; et c'est encore le plus sûr moyen d'intéresser un étranger. Or sur ce point précis nous sommes volés.

Que le traducteur nomme quatre shillings " cinq francs ", cela peut se défendre, quoiqu'on ne voie pas bien l'utilité de telles transpositions, ni pourquoi, cette méthode admise, l'on s'arrêterait à mi-chemin. Tant qu'à faire, il fallait remplacer la tasse de thé que demande Mrs Warren par le petit verre de malaga et le biscuit de Rheims dont ne manquerait pas de se sustenter une Madame Warren française. Que dis-je? M. Hamon l'a senti, et il m'a bien semblé (mais je n'affirme pas) que quelque part une laitue trop exotique s'était vue remplacer par du fromage. Ceci n'a aucune importance, mais je sursaute un peu lorsque Frank, pour prêter à un de ses amis, architecte, des états de service fantaisistes, s'écrie : " C'est lui qui a bâti le château de Chenonceaux pour Rockefeller. " En quoi Rockefeller prête-t-il à plus de comique que le duc de Beaufort qui est dans le texte anglais, et que diable vient faire Chenonceaux dans la bouche de ce jeune vaurien qui certainement n'a jamais traversé la Manche et dont la culture d'art doit à peine égaler celle d'un élève de quatrième ?

La paraphrase est légitime quand elle souligne une intention qui risquerait de nous échapper. Celles de M. Hamon altèrent les personnages. Bernard Shaw nous montre une matrone qui n'est pas parvenue à se donner des airs de " dame ", mais qui

est " cordiale et fort présentable ". Même dans les moments de colère où perce son naturel de barmaid, elle garde dans le langage une sorte de sobriété anglaise. M. Hamon ne la trouve pas assez nature. Elle s'écrie quelque part : " Shame on you for a bad daughter and a stuck-up prude ! " Cette simple phrase devient : " Tu devrais avoir honte d'être une aussi mauvaise fille ! *En v'là des manières... C'est-i pas ridicule* d'être prude et hautaine comme ça ?... *Allons, fiche-moi la paix avec ces façons !...* " Tout le rôle est ainsi enjolivé, dépouillé de sa carrure et de son énergie.

Chacun sait que le vouvoiement est seul d'emploi courant en Angleterre. Pourquoi ne l'avoir pas maintenu ? Ce passage du *vous* au *tu* auquel nous attachons tant de signification, M. Hamon l'introduit le plus souvent à contre-sens. Je sais que Frank est déluré et que la grosse dame est facile, mais jamais on ne me fera croire qu'il ose la tutoyer après une heure de promenade. Quant aux rapports de ce même Frank et de son amie Vivie, le tutoiement les fausse de la façon la plus choquante.

Ces inexactitudes sont graves parce que Bernard Shaw semble attacher une très grande importance à chaque mot de son texte. Il ne pose pas ses personnages par une série d'explications et de circonstances, mais directement, par quelques répliques caractéristiques. Lorsqu'après de longs mois d'absence, Mrs Warren revoit sa fille, sa première parole est : " Vivie, mettez votre chapeau, chère, vous allez être brûlée par le soleil. " On ne pouvait plus ingénieusement indiquer le mélange de tendresse maternelle et d'instinct de tenancière qui forme le caractère de cette femme. Les notations psychologiques de Bernard Shaw sont le plus souvent d'une extrême précision ; et comme elles ne font pas toujours intimement partie de l'action, elles paraissent très voyantes. De là cette impression d'assister trois ou quatre fois à une création nouvelle du même personnage, selon que l'auteur pose de nouveaux jalons. Il n'y a pas continuité, mais jets de lumière en divers sens. Et bien souvent, ces indica-

tions de caractère, Shaw ne prend pas la peine de les faire passer dans le dialogue ; il les intercale parmi les jeux de scène, comme s'il lui suffisait d'éclairer l'acteur sur les dessous du personnage. Aussi arrive-t-il qu'une pièce de Bernard Shaw paraisse plus riche, plus satisfaisante en volume qu'au théâtre. Voici deux répliques, au hasard :

Pread (*qui vient de déplier une chaise de jardin*). — Oh, laissez-moi prendre cette chaise qui est dure. J'aime les chaises dures.

Vivie. — Moi aussi. (*Elle s'assied.*) Asseyez-vous, M. Pread. (*Elle adresse cette invitation sur un ton péremptoire et gai. Il est visible que le désir qu'il a de lui plaire la frappe comme un manque de caractère.*)

Je défie une actrice, si adroite soit-elle, de nous rendre sensible avec ce seul " Asseyez-vous, M. Pread " (car la conversation dévie aussitôt) l'impression si précise que Bernard Shaw veut qu'elle éprouve manifestement.

Tout ceci, pour prouver la minutie avec laquelle procède l'auteur de la *Profession de Mrs Warren*. Telle quelle, la représentation du Théâtre des Arts nous a fait plaisir trois actes durant; le quatrième est un peu morne. Le plus gros du succès a été pour le cliquetis des mots insolents et pour une certaine irrévérence générale. Mais il y a mieux dans cette pièce. Il y a un curieux parallélisme entre le caractère de la mère ambitieuse, rangée, économe, positive, peu embarrassée de préjugés, et celui de la fille également positive, laborieuse, impatiente de toute tutelle, désireuse de faire son chemin par elle-même et complètement dépourvue de sentimentalité. L'une trouve son meilleur emploi dans le proxénétisme, l'autre dans un chaste et ardu travail de bureau. En réalité, c'est la même femme, et il y a dans cette juxtaposition une ironie qui va assez profond.

Il faut pour juger Bernard Shaw, attendre ses autres pièces, cet étonnant *Héros et Soldat* que doit monter l'Odéon, ou *L'Autre Ile de John Bull*, ou simplement une reprise de *Candida*. Quel

humour plus savoureux l'on y trouverait, quelle invention plus abondante, quelle liberté d'allure ! Ces pièces pourront déplaire par certains des défauts qui sont si agressifs dans la *Profession de Mrs Warren*, mais ce ne sera pas sans compensations. On est en droit de hausser les épaules quand on entend prononcer le nom de Shaw à côté de celui d'Ibsen, mais il est certain qu'il mérite une place, même chez nous, et qu'il faudra compter avec son influence, même si aucune popularité ne semble accueillir ses pièces

JEAN SCHLUMBERGER.

NOTES

HENRI FRANCK

Henri Franck était pour tous ses amis une raison d'orgueil; ils l'associaient à tout ce qu'ils espéraient de l'avenir ; ils comptaient sur lui pour toutes les luttes généreuses; ils le voyaient prenant sa part à toutes les victoires de l'intelligence. Sa mort est de celles auxquelles on ne pensera jamais sans révolte.

Joignant sa voix à celle des camarades d'Henri Franck, M. Bergson a voulu apporter sur cette tombe un témoignage qui eût rempli notre ami de fierté et qui lui confère comme un reflet de cette gloire qu'il n'a pas eu le temps de conquérir, qu'il méritait et qu'il désirait tant :

“ *J'admirais chez Henri Franck une intelligence rare, une de ces intelligences ouvertes à tout, qui se jouent avec aisance parmi les spéculations les plus abstraites et qui semblent en même temps préparées, par je ne sais quel mécanisme merveilleux, à vibrer sympathiquement à ce qu'il y a de plus subtil dans la poésie et dans l'art.*

Ceux qui ont été les témoins de ses succès scolaires ont pu juger de son étonnante facilité.

Ceux qui furent, à certaines heures, les confidents de sa pensée et de ses rêves savent qu'il y avait déjà en lui un philosophe pénétrant, un poète délicat, et qu'il eût été, s'il avait vécu,

parmi les penseurs et les écrivains qui font honneur à la France.

Ce fut une belle intelligence, et ce fut aussi, comme on disait jadis, une "jolie âme". Une jolie âme qui traversa la vie distraitement, comme absorbée dans une vision intérieure. Une jolie âme qui passa dans la vie sans y rien remarquer de bas ou de vulgaire, parce qu'elle était au-dessus de toute vulgarité.

Une âme qui se plaisait aux choses de l'âme.

La voilà partie, elle qui, à certains moments, semblait déjà détachée !"

Le Livre de l'Enthousiasme et de l'Amitié, *tel est le titre qu'Henri Franck comptait donner à son premier volume d'essais. L'enthousiasme a soulevé sa vie fragile d'une telle ferveur qu'à vingt ans elle avait porté des fruits qu'on n'attend pas avant l'âge mûr. L'amitié multiplia sa nature généreuse, lui donna des occasions de se prodiguer, des prétextes de sympathie. L'amitié fut sa passion. Peu d'hommes en eurent autant que lui l'avide besoin. Il y consacrait le plus précieux de son temps, et quelque brillants que fussent ses succès d'études, il en était moins occupé que de ce frémissant échange intellectuel où ses amis lui donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Il était admirablement curieux de tout ce qui, dans la vie, peut se traduire en pensée, et l'allégresse du cœur jointe à la souplesse de l'esprit créait en lui, pour toute amitié nouvelle, de nouvelles ressources. Les hommes mûrs le traitaient en égal, étonnés par la sûreté de son jugement, et ceux de ses camarades qui étaient restés le plus jeunes pouvaient le croire encore de leur âge, tant sa gaieté gardait de jaillissante fraîcheur.*

Ce que laisse Henri Franck tiendra sous la couverture d'un

mince volume. Ce sont quelques articles, dont deux sur Barrès, des notes critiques parues dans La Phalange *et* La Nouvelle Revue Française, *et cette* Danse devant l'Arche *qu'il commença depuis qu'il était tombé malade, à laquelle il se remettait avec courage chaque fois que sa fatigue lui laissait un peu de répit, et que nous ne connaîtrons qu'inachevée.*

Ce poème en trois parties réunies par un lien assez lâche, Henri Franck y raconte les préoccupations morales de sa génération. C'est une de ces entreprises audacieuses qu'on n'ose guère tenter qu'en un livre de début. Les hommes assis dans la vie souriront de cette épopée spirituelle ; la simplicité leur en paraîtra gaucherie et l'intellectualité, froideur. Mais je m'étonnerais fort si ceux qui n'ont pas dépassé trente ans ne trouvaient dans ces chants la plus juste expression qu'on ait encore donnée des problèmes qui les préoccupent. Détachement mélancolique de l'idéal religieux qui fut celui de l'enfance, découverte exaltante de l'amitié, joie des lectures et des causeries, orgueil de participer à la plus belle culture du monde, optimisme jeune et fervent qui sonne gaiement parmi tant de professions de foi tournées vers le passé : tout cela ne peut toucher ceux pour qui la poésie n'est que trouble des sens ; mais chez ceux au contraire pour qui les angoisses de l'esprit sont de vraies angoisses et les conflits d'idées de vrais conflits, chez ceux surtout dont le caractère s'est formé dans les mêmes années où mûrissaient les pensées maîtresses de ce poème, il est certain que La Danse devant l'Arche *éveillera plus qu'une admiration littéraire ; elle rencontrera dans beaucoup de cœurs un écho fraternel et une joie reconnaissante.*

Et les amis d'Henri Franck le retrouveront de page en page, dans cette confession qui semble abstraite et dont pourtant chaque nuance est précise et vraie. Ils reverront cet " enfant

courageux " comme il souhaitait nommer son livre de poèmes, cet enfant d'apparence fragile, un peu dédaigneux de la force et de l'adresse physiques, très averti, mais qui gardait une sorte de candeur charmante sur laquelle les passions n'avaient pas de prise. Ils se rappelleront son beau visage, sa voix enjouée, son regard où, même les dernières semaines, l'ardeur parvenait à combattre la tristesse. Et ils n'oublieront pas qu'un des leurs, qui avait le plus à dire, eut le courage d'accepter le silence sans se plaindre et qu'il n'a pu léguer à leur vigilance, pour sauver sa mémoire, que le souvenir d'une amitié qui fut exquise et un poème inachevé.

J. S.

* * *

LA CORRESPONDANCE DE GÉRARD DE NERVAL (1830-1855), avec une introduction et des notes par *Jules Marsan* (Mercure).

Gérard de Nerval n'a pas à se plaindre de la postérité. Il y a cinq ans, le Mercure, dans la collection des plus belles pages, rééditait à peu près tout son œuvre. Hier M. Edouard Champion constituait avec un soin pieux le dossier de ses aventures. Aujourd'hui, c'est M. Jules Marsan qui rassemble et range dans l'ordre chronologique, en y ajoutant une soixantaine de lettres inédites, une correspondance jusqu'ici dispersée dans de nombreuses publications.

La plupart des lettres de Gérard sont adressées à son père, le docteur Labrunie, un ex-chirurgien major des armées napoléoniennes. " Jamais petit enfant d'un jour de Noël n'écrivit des lettres plus humbles, plus soumises, plus tendrement et discrètement filiales ".[1] Gérard avait pour son père une tendresse

[1] Henri Roujon.

adorablement puérile. " Il franchissait le seuil paternel avec un grand respect, dit Arsène Houssaye dans la préface d'*Aurélia*, embrassait le vieux chirurgien et lui disait d'une voix qui allait droit au cœur, quel que fût le cœur: "Bonjour, mon père." Le dimanche et le jeudi étaient deux jours de fête pour tous les deux. On dînait lentement et on parlait beaucoup. Après le dîner, Gérard secouait un peu la poussière des livres, quelquefois il conduisait son père au Café Turc; mais il n'y restait pas, car, dès qu'il avait repris l'air de la rue, il s'envolait sans dire bonsoir. Quand il était à Paris, il ne manquait jamais au dîner paternel du dimanche et du jeudi ; mais que de fois son père l'attendit vainement ! Quand il voyageait il n'écrivait à personne. Son père apprenait par les journaux qu'il était en Allemagne, à Constantinople, à Venise. On n'en mettait pas moins religieusement le couvert de cet enfant prodigue des belles années. " Cela le fera revenir," disait le père. Et il dînait tristement avec le souvenir de ce charmant vagabond qu'on était sûr de rencontrer en voyageant beaucoup."

Arsène Houssaye exagère un peu. Bien des lettres de Gérard au docteur Labrunie sont datées de province ou de l'étranger. Il est vrai que la plupart sont des demandes, de tremblantes demandes de subsides. Gérard avait été riche ; il gagnait amplement sa vie avec sa plume ; et cependant il était toujours sans le sou. Théophile Gautier qui l'a bien connu disait que "les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs". " Jamais, ajoute Théophile Gautier, l'amour de l'or, qui inspire aujourd'hui tant de fièvres malsaines, ne troubla cette âme pure qui voltigea toujours comme un oiseau sur les réalités de la vie sans s'y poser jamais". On devine bien cet idéalisme candide, ce détachement aristocratique des biens matériels à l'ingénuité avec laquelle Gérard "tape" ses amis pour lui ou pour ses pauvres. Ses pauvres !... Cet éternel besogneux se préoccupait de ses frères en indigence. Et, sans doute,

le joyau de sa correspondance est-il un billet adressé à Mme de Solms, une ravissante petite fée de dix-sept ans, pour lui signaler l'occasion d'une belle aumône à faire dans une mansarde.

A plusieurs reprises il y a des trous dans le recueil de M. Marsan... C'est que Gérard est alors, non pas à l'étranger, mais dans la maison de santé du docteur Blanche, à Passy. Il y a eu des époques, en effet, où il n'a plus dominé son rêve perpétuel et où il a été, hélas ! justiciable de la camisole de force et de la douche. Mais, dès que l'accalmie se fait, il se reprend à écrire à son père ou à ses amis. Et rien n'est plus touchant que ce billet où le pauvre malade indique au docteur Labrunie l'omnibus qu'il faut prendre pour venir le voir à Passy. — On sait que ces crises nerveuses eurent un dénouement tragique. Gérard se pendit une nuit, rue de la Vieille-Lanterne. La veille, il écrivait à une tante ces mots quelque peu énigmatiques : " *Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche...* "

Noire et blanche, telle fut sa vie tout entière. Il ne faut pas se borner à lire sa *Correspondance*. Il faut relire *Sylvie*, *Angélique*, *Le Voyage en Orient*, *Aurélia*, et, sans juger, sans moraliser, dogmatiser ou diagnostiquer, accueillir les images claires ou sombres qui se lèvent d'entre les pages, le Valois et les années de jeunesse et d'amour, le cénacle de l'impasse du Doyenné, l'Allemagne et l'Orient, la maison de Passy avec son vaste promenoir ombragé de noyers, le soupirail de la rue de la Vieille-Lanterne et son funèbre fardeau... Gérard ne nous fournit ni des exemples ni des leçons. Il ne saurait nourrir notre intelligence et inspirer notre action. Mais nous pouvons lui demander d'alimenter notre sensibilité et de faire naître en nous, pour employer un mot de Barrès, " ce romanesque qui contracte et déchire le cœur. "

CAMILLE VETTARD.

* * *

VIE DE MÉLANIE, BERGÈRE DE LA SALETTE, écrite par elle-même en 1900. Son enfance (1831-1846). — Introduction par *Léon Bloy* (Mercure).

Ce livre a un tel caractère d'intimité et de sincérité, il est si confidentiel, et, pour ma part, je le sens si près de moi et j'éprouve si bien pour lui toutes les pudeurs de l'amour, que j'hésite à en parler. Du reste, il semble échapper à toutes les mesures ordinaires de la critique.

Et cependant, c'est de tels livres qu'est faite la littérature : c'est dans la mesure où ils s'apparentent à de tels livres que les ouvrages des écrivains de vocation sont bons. Dès qu'on a commencé à lire l'histoire de cette petite fille, on se sent soulagé, et libéré des ténèbres de la culture et du savoir ; on pense : Voici enfin une histoire où la nature humaine toute seule et toute pure est agissante ; une histoire *naturelle*, ah oui ! une histoire de notre pays et de notre enfance.

“ Ma tante m'envoyait à l'école; mais pendant un an environ que je fus à l'école, je n'appris pas seulement à bien connaître mes lettres. Les enfants ne m'appelaient que la Muette parce que je ne parlais jamais et que j'étais toujours dans un coin toute seule ; et quand la bonne Maîtresse m'appelait pour me faire dire ma leçon, il n'y avait pas moyen qu'elle me tirât une parole de la bouche. Un jour, elle me forçait de lui dire pourquoi je ne voulais pas dire sa leçon. Je lui répondis que c'était parce que sa leçon ne disait pas joli, et que dans le ciel on ne disait pas des choses laides comme ça et que je ne voulais faire ici que ce que je devais faire avec ma Maman dans le paradis... Et puis, ajoutai-je, je ne veux plus venir à l'école, parce qu'on y fait trop de bruit ; j'ai peur que mon cœur l'entende, car mon petit frère m'a dit bien des fois : Ma sœur, ce que je vous recommande, c'est que vous fermiez votre petit cœur à tous les

bruits du monde ; n'écoutez pas ce que le monde dit, ne faites pas ce que le monde fait, ne croyez pas ce que le monde croit." — " Et comment vous appelez-vous, mon enfant ? " reprit la maîtresse. — " Mon frère m'a toujours dit *Sœur*, voilà mon nom. " Ce furent à peu près toutes les paroles de la Sauvage, pendant un an environ qu'elle fut à l'école. "

En lisant ces pages, on songe quelquefois à Walt Whitman, et plus souvent à Dostoïevski. Mais au Whitman purement " démocratique " et non pas au demi-lettré qu'il y avait chez lui, bourré des mots vagues et des sottises vulgaires de son temps. Et au Dostoïevski du " Sous-Sol " naturellement. Ce sont eux qui m'ont fait comprendre le livre de Mélanie.

Il contient même une leçon de style. Quelque part, Bossuet dit : " Plût à Dieu que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir ! " C'est la condamnation très éloquente (et très artiste) de l'écriture artiste. Le livre de Mélanie, écrit en 1900, au moment où déjà commençait la réaction contre ce style, ouvre magnifiquement le siècle. Sa simplicité est d'une espèce très rare, et combien d'écrivains de métier souhaiteraient d'écrire comme cette illettrée ! On y trouve bien, çà et là, quelques traces du vocabulaire technique des manuels de piété qu'elle dut avoir entre les mains. Mais il n'y a pas de comparaison possible entre le fadasse odieux de la plupart de ces manuels et la clarté presque insoutenable de ce livre. Ce sont là des choses qui ne trompent point.

VALERY LARBAUD.

*
* *

SUR LES CHAMPS DE BATAILLE. *Souvenirs des journalistes français, anciens correspondants de guerre* (Ollendorff).

Jamais le goût de la littérature et des belles phrases ne nous

a paru travers aussi fâcheux que dans certains de ces récits de batailles. A ces gens qui reviennent de Moukden, de Domokos ou de Plevna, nous demandons avec fièvre ce qu'ils ont vu. Ce n'est pas à eux de nous dire si " la paix du ciel se reflétait dans le silence de la mer ". Peu nous importe que M. Ludovic Naudeau ait un joli coup de plume. Nous ne voulons qu'un récit plein de hâte et même d'essoufflement ; des phrases hachées ; des notes griffonnées sur un carnet, en traversant un coin de la bataille. Quel style pourrait nous émouvoir plus profondément que cette terrible précision, que l'humilité de cette exactitude ?

Ce ne sont pas non plus des tableaux largement brossés, la reconstitution savante du déroulement de la bataille qui nous la font *voir*, qui restituent son atmosphère unique et inimaginable ; — mais le détail le plus simple et le plus précis à l'instant le plus extraordinaire : un visage qui se tourne vers nous machinalement au moment de donner la charge ; la silhouette d'un officier qui se courbe soudain sur le pommeau de son sabre ; un appel au milieu du brusque silence...

Dans les meilleurs de ces récits — et il en est d'inoubliables — tout est plus simple, plus vrai que nous ne l'avions imaginé. Au moment de sortir de la tranchée pour se porter en avant sous le feu de l'ennemi, on voit chaque soldat boucler son sac et arranger *avec soin* son équipement.... Les hommes des troupes de réserve, qui sont à l'abri et que tout-à-l'heure on enverra sous les balles, trompent l'attente, — cette attente qu'on imaginait fiévreuse, atrocement énervée, — en lisant à haute voix le journal, comme font nos hommes aux manœuvres.... Trois clairons de la première ligne se sont trop avancés ; un officier les rappelle en arrière ; ils se retournent, hésitent, et, sous les balles qui hachent l'herbe d'alentour, sont aussi lents à comprendre que dans la cour du quartier...

Humbles détails ; gestes connus ; petites manies des troupiers au service en campagne.... Les retrouver ici donne à ces scènes

de guerre une réalité surprenante ; et la présence de la mort leur confère une grandeur unique.

Pour ce choix du détail réel — mieux encore : pour la modestie du récit, pour sa soumission parfaite à l'importance de ce qu'il faut raconter, nous mettons hors de pair l'article de M. Jean Rodes, qui se trouva dans une gare, en pleine déroute russe, après Moukden. Imaginez un homme perdu dans une foule elle-même perdue. Toute la détresse, tout le désarroi humains s'écoulent à sa droite et à sa gauche. A peine comprend-il ce qui se passe, d'où vient et où s'en va ce torrent de vaincus. Mais il y a des remous qu'il peut, une seconde, le temps qu'ils se défassent, regarder. Il y a des têtes qui se lèvent, qu'il aperçoit et que tout de suite le flot emporte. Et il note, au hasard, guidé seulement par le choix obscur de son cœur... Ce qu'il a noté ne s'oublie pas :

C'est un tourbillon de carrioles de mercantis, de charrettes chinoises, de voitures régimentaires et de groupes nombreux de cavaliers avec des chevaux de main. Sur les flancs de cette colonne en déroute, par bandes éparpillées, des soldats sans chefs suivent, harassés, noirs de poussière. Certains poussent du bétail devant eux. D'autres vont seuls, à bout de souffle, semblant dormir en marchant. Il y a sur eux une telle détresse animale de pauvres êtres épuisés et perdus que j'en ai mal au cœur...

... Beaucoup ont été atteints à la tête. Le visage de certains, qui se sont trouvés sous les shrapnels, n'est plus qu'une plaie. Il y en a qu'on vient de panser et qui ont, sur la face, un masque épais de ouate, dans laquelle on a pratiqué des trous pour les yeux et la bouche...

(La nuit). J'ouvre la porte et j'aperçois le long du train, entre les rails, partout, de petits tas sombres, des hommes ramassés en boule, pantelants, en train de mourir. Celui auquel la douleur arrache ce cri horrible agonise sous une couverture, au pied même de notre wagon...

... Devant le bâtiment principal se trouve une rangée de civières

où plus rien ne bouge des corps qui y sont allongés. Ceux-là sont morts pendant la nuit. Sur la grande place, qui est derrière la station, d'innombrables soldats en désordre vont, viennent, tournent, ne sachant où aller...

... Plus loin, des soldats couchés dorment autour d'un cadavre étendu sur une civière. La figure est tellement grise de terre qu'elle a perdu toute apparence humaine. On dirait un de ces mannequins que l'on place dans les champs pour effrayer les moineaux. Depuis combien de temps dorment donc les porteurs, pour que ce mort soit à ce point saupoudré de poussière ?

Un autre récit, dans ce livre, par des moyens différents, atteint presque à cette intensité tragique. C'est " le Dernier Jour de Metz " par M. E. A. Spoll. Là, point de cris ni d'horreur, nul spectacle. Ce n'est poignant qu'à force de pauvreté. Tout se passe comme s'il ne se passait rien. Les rues sont sales et désertes... Par moments, pourtant, il y a de vagues sursauts de colère, semblables aux gémissements qu'arrache la douleur à des blessés qui ne voulaient pas crier. Des hommes courent à la grosse cloche pour sonner le tocsin. Des attroupements se forment, — puis se défont... et chacun rentre chez soi, vaincu par la pluie, le froid et la tristesse...

L'entrée des Allemands est à peine plus bruyante. Mais on ne lira pas, sans que quelque chose vous serre à la gorge, cet épisode final où apparaît soudain, rageuse et désespérée, la figure même de la défaite :

Bientôt on entend une musique étrange : ce sont les troupes allemandes qui, sous une pluie battante, font leur entrée triomphale. Les portes, les fenêtres se ferment, et c'est dans une ville déserte qu'entrent les vainqueurs.

Seul, un officier français[1] *s'est placé au milieu de la chaussée, faisant face aux escadrons qui montent la rue du Petit-Paris; très pâle,*

[1] Emile Estienne lieutenant au 51e régiment de ligne.

les bras croisés, ses yeux étincelants semblent défier la cavalerie ennemie.

Le commandant de l'escadron comprend sans doute cette héroïque folie, car il salue de l'épée et donne l'ordre aux cavaliers de s'écarter devant lui.

ALAIN-FOURNIER.

***

LA VICTOIRE DES VAINCUS par *L. Dumont-Wilden* et *Léon Souguenet* (Fayard).

Ce qu'est pour l'histoire de la question d'Alsace *La Carte au liseré vert* de Delahache, le volume de MM. Louis Dumont-Wilden et Léon Souguenet l'est pour l'état actuel de l'Alsace-Lorraine. Les auteurs sont belges ; ils savent donc, d'expérience, ce que c'est qu'un pays que se disputent deux cultures. Ils comprennent combien sont complexes ces problèmes où l'ethnographie, la politique, l'économie, l'histoire, les idées, les sentiments, l'imagination mêlent, combinent, opposent des exigences également tyranniques et le plus souvent contradictoires. Un Belge apporte à ces questions un jugement plus délié que le plus zélé Français du midi, du centre ou de l'ouest ; et plus qu'un Français de l'est, il est capable d'impartialité. On a tant fait de phrases, on a tant exagéré de part et d'autre, que c'est un soulagement de se sentir en confiance et de suivre un guide dont on est certain qu'il ne forcera pas la voix, pour nous plaire. D'ailleurs MM. Dumont-Wilden et Souguenet nous livrent tous les documents de leur enquête ; ils nous font parcourir toutes les étapes de leur conviction, et s'il y a dans toute généralisation un élément d'appréciation personnelle, on y reconnaît, ici, un jugement si prudent que nous pouvons nous y appuyer comme sur un fait acquis.

La *Victoire des Vaincus* c'est la reconstitution d'une culture alsacienne française malgré la grande saignée qui vida l'Alsace de presque toute sa bourgeoisie ; malgré l'écrasant effort d'un énorme empire qui disposait de toutes les ressources d'un pou-

*

voir dictatorial ; malgré une orientation politique de la France propre à froisser la sensibilité alsacienne et à décourager toutes les espérances des provinces annexées. La victoire, c'est un équilibre social retrouvé à force d'obstination, de bon sens et de courage ; c'est le renoncement aux chimères héroïques et l'inauguration d'une politique avisée qui, grâce à sa légalité même, peut passer de la résistance passive à une offensive efficace. La victoire tient tout entière dans ce fait : la langue française est aujourd'hui plus répandue en Alsace qu'elle ne l'était avant la guerre, et la germanisation qui par son appareil imposant avait fait illusion quelques années, ne peut plus dissimuler son échec.

MM. Dumont-Wilden et Souguenet n'ont pas mené leur enquête comme ces Parisiens qui passant une journée à Strasbourg et une autre à Mulhouse, se croient documentés parce qu'ils ont causé avec quelques Alsaciens. Nos deux Belges ont fait leur voyage à bicyclette, de Metz à la Schlucht. Ils ont vécu dans les auberges de village, cherchant à entrevoir les milieux immigrés aussi bien que les indigènes. Livré à lui-même, un étranger ne peut déchiffrer que peu de chose de l'énigme alsacienne, car les forces vives du pays sont condamnées à une action sans éclat, et tout ce qui se fait d'efficace est élaboré dans une demi-ombre. Les auteurs de la *Victoire des Vaincus* ont donc été bien dirigés ; mais placés aux meilleurs points d'observation, ils ont su voir par eux-mêmes.

Nous voici donc en possession d'un excellent manuel. Souhaitons qu'il soit lu ; souhaitons aussi qu'il mette un terme, pour quelque temps, à l'indiscrète abondance d'articles et d'études qui paraissent chaque jour sur la question d'Alsace. L'opinion française qui a fait preuve, pendant de longues années, de tant d'incompréhension est maintenant mieux instruite. Les malentendus sont dissipés. Il ne faudrait pas que trop de paroles et de bruit vinssent nuire au travail silencieux qui s'accomplit chaque jour en terre annexée.

J. S.

***

L'ÉLÈVE GILLES, par *André Lafon* (Perrin et Cie).

Ce n'est pas l'enfance d'un David Copperfield ni même d'un Poil de Carotte que celle de Jean Gilles. Dans ce récit au jour le jour d'une menue existence d'écolier, nul éclat, nulle saccade, aucun heurt violent. Enfant d'un père assez lyrique et qui passe pour dément, d'une mère bonne et doucement réservée, Jean Gilles appartient à cette catégorie de garçons sages élevés dans de petits collèges de province et qui se préparent avec résignation à entrer dans une vie un peu rude pour eux.

M. André Lafon a mis, au service de ce récit, son talent délicat de poète. A plus d'une page, on aime à retrouver dans de petits tableaux d'intérieur d'une nuance discrète, l'auteur de *La Maison Pauvre*. Il y a une certaine saveur dans ces cueillettes d'automne : " Nous eûmes une grande abondance de fruits dont, à chaque repas, s'orna notre table. Les prunes tombaient sur le sol du verger, et leur pulpe où je mordais était chaude dans le jour, et glacée et plus douce, il semblait, au matin. Les fourmis les mangeaient jusque sur l'arbre ; bientôt les filles de Gentil les vinrent toutes cueillir en de rondes corbeilles qu'elles emportèrent à deux, un bras pendant, la démarche alourdie... Il y eut aussi des abricots couleur de rose et piqués de feu, et des pêches que ma tante cueillait avant leur maturité dernière, pour les ranger sur la desserte de la salle à manger déjà pleine de leur parfum. " On goûte ces notations adoucies d'un enfant que tout ravit, que tout effraye et surprend ; les détails observés du collège mais surtout les séjours de Jean Gilles chez sa tante, les souvenirs de famille et principalement de cette Odélie, qui est une cousine morte et lointaine, ont de quoi plaire. On aimerait toutefois que l'auteur se méfiât un peu plus de ses dons, modérât, s'il est permis de parler ainsi, sa modération. Cette histoire d'une étoile à qui Jean Gilles en arrive à conter ses

peines et "à donner des commissions pour le Bon Dieu" est bien un peu puérile. La fadeur de Berquin, de Bouilly ne saurait convenir à un écrivain qui composa des poèmes intimistes le plus souvent exquis et qui vient, dans le présent livre, affirmer avec une fraîcheur touchante, un talent descriptif délicat.

E. P.

***

EXPOSITION DE MADAME MARVAL (Galerie Druet).

Jamais ensemble d'œuvres ne présenta si frappante unité. Et si l'on songe que c'est là presque toute la somme des travaux de l'artiste, on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration en présence d'une volonté si précise et si inflexible. Telle Mme Marval posa cette volonté devant nous en 1900, dans son premier envoi la *Minerve*, telle nous la retrouvons dans ses tableaux les plus récents : une volonté de style. On peut se demander à ce propos, si le style n'est pas le couronnement de la maîtrise suprême et si, en le cherchant d'abord, l'artiste ne risque pas de laisser incultes ses meilleurs dons. — Si, avant de savoir former, on déforme ; si, avant d'avoir décomposé les richesses et les nuances du modelé vivant, on prétend le signifier par grandes masses ; si avant d'avoir étudié chacune des parties, on travaille à leur ordonnance... ne s'interdit-on point par avance toute découverte intime, tout approfondissement ; ne va-t-on pas créer impromptu, une formule, un poncif et se vouer à une irrémédiable sécheresse ? Je reconnais que chez Mme Marval le style semble en quelque sorte se confondre avec l'invention, que la grâce particulière de ses dons de dessinateur s'accorde avec son idéal préconçu de la forme ; mais je ne puis pas ne pas être gêné par l'évidence de certains de ses procédés, et entre tous de celui qui consiste à répéter dans un même tableau le même type humain envisagé sous des faces diverses : c'est obtenir à trop bon compte l'unité ; la composition est chose plus subtile. Certes Mme Marval

possède un large sens décoratif et ses grands panneaux ont de quoi séduire. Je crois pourtant que son vrai talent est plus secret et qu'il réside davantage dans certaines toiles moins ambitieuses, peut-être même moins réussies dans l'ensemble. Mieux que les *Odalisques*, que l'*Hommage à Florian* ou *à Gérard de Nerval*, dont je ne veux pas nier l'acide poésie, j'aime ces natures mortes savoureuses, *Les Roses* ou *Les Pêches*, d'une matière si légère et si fraîche, malgré son opaque épaisseur... cette *Loge à l'Opéra* dont la figure centrale est si délicatement, si fémininement admirable... et surtout ce buste de *Jeune Femme* indécis et charmant ainsi qu'un Berthe Morizot. N'y a-t-il pas là l'indication d'un ordre plus spontané et plus varié de recherches, où nous verrions avec joie Mme Marval s'engager, si tant est qu'elle consentît à renoncer à l'esthétique "style d'abord" qu'elle semble avoir adoptée ? Le style, elle saura bien le retrouver ensuite. H. G.

* * *

EXPOSITION DE PAYSAGES DES PYRÉNÉES, de *Charles Lacoste* (Galerie Eugène Blot).

Il me semble que, si je voulais faire illustrer *Almaïde d'Etremont*, je demanderais à Charles Lacoste de mettre au service de cette prose de Jammes, si cristalline et si pure, sa palette nuancée d'artiste.

Charles Lacoste, comme Francis Jammes, aime les Pyrénées.

" Dans ce pays l'émeraude argentée des prairies, l'eau bleue du ciel et la verte clarté des pics enchâssent tour à tour la neige des troupeaux et des cascades, les fauves moissons de l'été et les hêtres rougissants du pompeux automne" (*Almaïde d'Etremont*).

Dans ce pays des grands espaces, le regard du peintre a pu embrasser d'amples horizons, de vastes cieux, de doux vallons solitaires. Des pacages nourriciers inclinés sur les gouffres où tom-

bent et rejaillissent les eaux, des côtes abruptes où s'agrippent, çà et là, d'audacieux et charmants villages, de vertes prairies baignées par des rivières rapides et transparentes, des chemins sinueux aboutissant à des hauteurs neigeuses, voilà ce que Charles Lacoste, dans cette série de paysages des Pyrénées, a su représenter avec amour.

Fait de charme et de modération plus volontiers que d'emphase, le talent de Charles Lacoste adoucit de brume impalpable, de molle et grise vapeur ce que présente d'un peu rugueux, d'assez rude la montagne. La gravité, la mélancolie qui se dégagent le plus souvent des hauteurs se manifestent dans plus d'une de ces pages sincères ; mais cette mélancolie et cette gravité ne vont pas ici — contraste heureux ! — sans quelque chose d'allègre et de dégagé qui enchante. L'on peut dire de Lacoste qu'il atténue sans les amoindrir les contours, les crêtes et les plans de ces puissants paysages ; son art enveloppe d'une sorte de voile fluide les aspects riants ou sévères des monts pyrénéens ; mais la sensation de fraîcheur qui émane de ces sites n'est qu'adoucie à peine par cette brume légère qui se dégage des vallées pour s'élever, le soir, à la façon d'une respiration vaste et cadencée.

Les grands mouvements des ombres et des lumières qui se projettent, suivant l'état du ciel, sur les flancs verdoyants de collines démesurées, sur la paix des prairies et le sommeil des villages ont été observés fort bien par Lacoste. Il y a peu d'excellents peintres de la montagne ; mais, je pense qu'il suffirait, parmi tant de productions disparates, de quelques aquarelles pleines de hardiesse et de mobilité de Paul Rossert, de quelques toiles limpides et fraîches de Lacoste pour indiquer aux artistes les ressources multiples d'inspiration que leur offrent tant de sereines et fuyantes campagnes, de cimes élevées, de gaves torrentiels, de neiges vives et scintillantes.

E. P.

*
* *

LE *PSAUME* DE M. FLORENT SCHMITT (Concerts Colonne).

Un lied parfait peut valoir une symphonie. Mais celle-ci n'avait peut-être pas toute la perfection désirable. Et sans, pour cela, établir une fixe hiérarchie entre les genres, qui cependant s'aviserait de mettre en balance le plus admirable des *Préludes* de Chopin et la *Symphonie avec chœurs?* — On déplore chez nos musiciens modernes, le goût du joli et du fin, l'amour du " petit morceau ". On a tort. M. Ravel est un délicieux artiste. Mais, quand un de ses émules s'essaie à mettre sur pied une grande composition, il sied qu'on l'applaudisse d'autant plus que l'entreprise est de nos jours plus exceptionnelle et plus hardie, M. Florent Schmitt l'a tentée et, ce qui est mieux, réussie. Louons M. Pierné qui s'est grandement honoré en imposant au public du dimanche le *Psaume* pour orgue, orchestre, solo et chœurs, de M. Florent Schmitt.

C'est un chant de guerre et de joie. " Gloire au Seigneur, frappez des mains toutes ensemble, chantez la gloire de Dieu. Frappez des mains, mêlez vos voix ! " M. Schmitt ne se le fait pas dire deux fois et il déchaîne toutes les forces orchestrales et chorales dont il dispose. Il n'a pas besoin de se contraindre pour voir grand, pour faire grand. On sent je ne sais quoi de forcené et de démesuré dans sa nature, j'allais dire de plébéien. Mais vous m'entendez mal, si vous prêtez à ses accents brutaux quoi que ce soit de vulgaire. C'est la marque particulière de M. Florent Schmitt de ne se laisser jamais déborder par une fougue spontanée qui pourrait devenir triviale ; il a le contrôle de ses moyens. Sans doute ne pèse-t-il pas encore sur eux d'une volonté omnipotente et dure — et c'est tant mieux, quelque apparence de désordre qui risque d'en résulter. Mais la langue qu'il a apprise et où il s'exprime spontanément, garde, dans la

pire ivresse, un raffinement, une nouveauté, une curiosité qui ne diminuent pas sa puissance. Sans cesse une harmonie imprévue, un timbre singulier soulignent la carrure de la phrase rythmique ; sans cesse la construction échappe aux formules banales de la musique religieuse, par une hardiesse soudaine dans la disposition générale des éléments. Et l'ensemble apparaît comme tout d'une venue : la traduction adéquate d'un poème biblique et joyeux. La belle, la saine, la curieuse et franche frénésie !.. Et ce ne sera pas la moindre importance de ce *Psaume* que d'avoir prouvé qu'entre l'impressionnisme exquis et décevant et la tradition de la grande variation polyphonique, les deux théories exclusives, apparemment antagonistes, qui séparent nos musiciens, la plus féconde union est possible ; qu'une œuvre solidement établie, déduite, développée selon les principes, peut emprunter la langue la plus neuve et la plus hardie, la langue qu'inventa notre temps, que notre temps n'a pas le droit de rejeter, car elle est la preuve de sa vie. M. Florent Schmitt a longtemps semblé osciller entre les deux doctrines ; avec *le Psaume*, avec le *Quintette* sa position est bonne, à mi-distance de l'une et de l'autre, sagement. Ni dans l'une, ni dans l'autre exclusivement, il ne saurait développer à la fois et sa singularité et sa force.

H. G.

REVUES

Revues Allemandes

Un de nos amis auquel nous demandions de nous indiquer chaque mois les articles les plus importants parus dans les revues allemandes, nous écrit ces lignes que nous reproduisons, car elles sont d'un intérêt général :

" Je crains qu'une liste impartiale ne soit un peu monotone. En Allemagne l'intérêt public s'est nettement détourné de la littérature. Toute l'attention, toute l'activité de notre époque sont absorbées par les transformations scientifiques, politiques ou sociales, et dans les sphères moins élevées, par le sport et la technique sportive. Ce qui subsiste de souci esthétique se tourne vers l'art décoratif et la pantomime. La littérature y gagne, en tant que les snobs s'en retirent. Mais en particulier chez les auteurs de second plan, l'absence d'une ferme culture littéraire se fait sentir de manière évidente...

Ce n'est pas qu'aujourd'hui nous soyons pauvres. A côté de Stephan Georg qui dépasse tous les autres, nous avons une foule de talents qui apportent une très riche matière poétique : Rilke, Dauthendey, Hauptmann, Hofmannsthal, Thomas et Heinrich Mann, Hardt, Wassermann, Schaffner, Spitteler, E. Ludwig, Beer-Hofmann — pour n'en nommer que quelques-uns. Mais ils sont isolés et faute de pouvoir se rattacher à un centre vivant, ils se perdent sans rien pouvoir créer qui ait une continuité féconde. Chaque jour il m'apparaît plus clairement qu'un tel centre ne peut exister qu'en Stephan Georg, et que si elle ne se rattache à lui la vie de l'esprit ne peut trouver en

Allemagne cohérence ni solidité. Me tiendrez-vous pour partial si je m'efforce de placer cette figure au premier plan, selon ce qui me paraît la perspective vraie ? "

Nous trouvons l'expression du même malaise dans un article de Margarete Susman (*Frankfurter Zeitung*, 31 janv.) :

" Qu'il nous paraît loin de nous, pénible et périmé, ce mot par lequel Schiller déplorait la mort du chanteur grec : " C'est une perte pour chaque cœur. " Où vivrait, où mourrait aujourd'hui un artiste qu'acclamerait ou pleurerait la nation, le peuple ou simplement ce qu'un peuple comprend d'hommes cultivés. En vain nous cherchons cette unité de sentiment hors de laquelle jaillit l'artiste, dans laquelle il accomplit son œuvre et qui lui répond par de l'amour et de la reconnaissance. De petits cercles se groupent aujourd'hui autour de certaines figures et la foule s'en détourne sans compréhension ni foi, dépaysée par les paroles, les sons, l'aspect. L'art est devenu un art d'initiés, un langage secret, une exhortation ésotérique. Un seul sentiment est général : c'est qu'il ne devrait pas en être ainsi.

Que notre art ne soit plus qu'ésotérique, il faut le déplorer ; c'est le signe d'une culture divisée contre elle-même. Dans une culture qui forme un tout, l'art doit être un élément organique qui reçoit sa nourriture du centre du corps, comme un membre. C'est le sentiment de tous ceux qui refusent à notre art ésotérique le nom et les droits d'un grand art ; c'est surtout le sentiment douloureux de ceux qui produisent l'art ésotérique, des artistes eux-mêmes. Ils s'enfoncent toujours plus avant et plus violemment dans cette solitude à laquelle on les condamne, et ils tournent les yeux avec un désir grandissant vers les époques qui eurent une grande culture d'ensemble. "

Et Margarete Susman cite le mot de Gœthe : " Tout ce que l'homme entreprend d'exécuter, que ce soit par l'action ou par la parole, doit jaillir d'un ensemble de forces réunies ; tout ce qui est isolé doit être rejeté. "

Mentionnons des portraits de Shakespeare, de Gœthe et surtout de Dante, tracés avec grandeur et justesse par Friedrich Gundoff dans le *Drittes Jahrbuh für die geistige Bewegung.*

*
* *

Revues Françaises.

A propos du livre de M. W. Berteval, le *Théâtre d'Ibsen*, M. Louis Nazzi écrit dans *Comœdia :*

" Le silence s'est fait sur Ibsen et sur son œuvre. D'abord, prudemment, on ne le joue plus ; on évite avec soin de parler de cet écrivain de là-bas ; citer le nom d'Ibsen, dans une étude, est une preuve évidente d'ignorance et de mauvais goût : cela sent son provincial d'une lieue. Ibsen est un auteur classé, catalogué, enterré avec les honneurs. Pourquoi écrire encore sur l'auteur de *Solness le Constructeur ?* On a fait pour lui tout ce qu'on devait faire. Au suivant ! Si vous connaissiez votre métier, jeune homme, vous célébreriez Bernard Shaw, " le Molière du XXe siècle ", en cinq feuilletons ! Bernard Shaw est le génie de l'actualité. Dépêchez-vous, avant qu'un autre ne le remplace !

Je parlerai d'Ibsen, malgré tout... Nul plus que lui n'a souffert des socialistes et des partisans. Tant qu'il fut debout, il s'opposa de toutes ses forces aux interprétations erronées, qu'on publiait de sa pensée et de ses drames. Il s'emporta toujours contre ceux qui ne veulent voir en lui qu'un défenseur de thèses, un écrivain à principes, un fondateur de dogmes : " Qu'on s'occupe donc moins de ce que je pense, répétait-il avec amertume, et qu'on s'attache à ce qu'il y a de vivant dans mes personnages. " Il formula la même idée, en des termes plus nets, à M. le comte Prozor, son traducteur : " Mon cerveau a pu tandis que j'écrivais, être traversé de telles ou telles pensées. Mais tout cela n'est qu'accessoire. Le principal,

dans une œuvre de scène, c'est l'action, c'est la vie." Oui, la grande, l'unique recherche d'Ibsen, c'est la vie. Non pas seulement le spectacle des gestes quotidiens et le bruit des paroles dites, mais la vie profonde et souterraine de l'âme... Enfin, pour bien mettre en garde un de ses admirateurs contre tout essai d'interprétation, il écrivait à M. Ossip-Lourié : " Je vous prie de vous rappeler que les pensées jetées par moi sur le papier ne proviennent ni en forme, ni en contenu de moi-même, mais de mes personnages dramatiques qui les prononcent." Parole d'un grand auteur dramatique !

Il est étrange que, même en ce pays, on ait voulu voir, en Ibsen, presque uniquement, un polémiste de théâtre, un auteur de pièces à thèse. Il n'a jamais travaillé, au contraire, en vue d'une opinion à répandre. Certes, il a abordé les problèmes les plus tragiques de la destinée ; il a posé beaucoup de questions, il a rarement apporté des solutions pratiques ; il n'a jamais fourni, au public, au quatrième acte, ces recettes magiques, qui sont d'un placement si facile. Il a laissé à d'autres l'honneur et le profit d'enfoncer les portes ouvertes de la pièce à thèse. Il s'est abstenu de rédiger ces proclamations à deux voix, si chères aux écrivains bourgeois, où l'un dit blanc tandis que l'autre s'exténue à répéter : noir, noir. Ibsen a embrassé la vie, dans sa complexité et même dans son incohérence. Il n'a pas écrit, un manuel de philosophie sous les yeux. Il a porté ses drames, personnages et idées, durant des mois ; il les a laissés vivre et évoluer, en les enrichissant de ses propres méditations et du fruit de ses veilles ; il n'est jamais intervenu, au nom d'idées personnelles. Avant de les écrire, il a assisté, déchiré lui-même et haletant, au déroulement psychologique de ses drames."

*
* *

Dans la *Grande Revue* du 10 mars, M. Sébastien Voirol consacre une étude à l'un des plus curieux représentants de la

littérature danoise, Herman Bang qui vient de mourir au cours d'une tournée de conférences qu'il faisait aux Etats-Unis. Bien que Herman Bang ait habité Paris et qu'un de ses romans, *Tine*, soit traduit en français, son œuvre nous est trop peu connue. Voici comment la définit M. Voirol :

" On a voulu voir en Herman Bang un écrivain hanté du prestige facile des bizarreries, un psychologue presque fantaisiste, chez qui " l'observation passionnée se double toujours d'un sin-singulier goût pour la déformation ". Il fut, quoi qu'en puissent penser certains, un artiste fort sobre... Il arriva que l'écrivain subtil, de par un effort de son intelligence claire, se détourna en lui-même d'un art qui pouvait paraître maladif aux uns, mièvre aux autres. Celui qui fait œuvre d'écrivain, dit un de ses héros dans *Nouvelles Excentriques*, doit " fortifier l'âme humaine et non la troubler ". Dès lors, ne s'attardant plus aux considérations personnelles il visa à des tendances plus fortes ; suivant le mouvement français de près et réveillé par les coups de timbales du Naturalisme, et par-dessus tout, admirateur à l'excès du génie de Balzac, il préféra, dans sa maturité, peindre l'ensemble agité d'existences diverses, l'histoire de tous les membres d'une famille ".

*
* *

Dans le même numéro, deux lettres de Tolstoï à Bernard Shaw. Ce dernier auteur, qui ne doute de rien, avait tenté de conquérir le sage de Yasnaïa Poliana. Il lui écrivait :

" Vous avez dit que ma manière n'était pas suffisamment sérieuse, que je faisais rire les gens dans les moments les plus graves. Mais pourquoi ne le ferais-je pas ? Pourquoi le rire et l'humour seraient-ils exclus ? Supposez que le monde soit simplement une des plaisanteries de Dieu ; auriez-vous travaillé moins pour faire d'une mauvaise plaisanterie une bonne ? "

Dans sa première lettre Tolstoï discute sérieusement *Man and Superman* ; mais la seconde est de moins bonne humeur. Elle fait, en terminant, une allusion aux lignes citées plus haut: " Je vous avouerai franchement que les paroles finales de votre lettre ont produit sur moi une fort pénible impression ". Bernard Shaw qui a livré ces lettres à la publicité, s'imaginerait-il qu'adressée à un octogénaire une telle plaisanterie fût de bien bon goût ?

* * *

Le numéro de janvier de l'*Occident* publie un article de Raoul Narsy *Nova et Vetera* où l'auteur sépare courageusement la politique de la littérature. En voici la conclusion :

" Qu'on nous entende bien. Nous ne sommes pas suspects, j'imagine, d'estimer au dessous de leur mérite la pléïade d'écrivains qui entourent M. Charles Maurras. Nous rendons hommage à leur vaillance et justice à leur talent. Nous ne songeons même pas à leur opposer nos titres, lorsque nous les voyons si ingénument s'approprier, sur l'ordre français et la tradition nationale, le monopole d'idées et de doctrines qui n'ont peut-être nulle part comme à l'*Occident* trouvé de formules plus fermes et plus exaltantes. Nous ne pouvons du moins pas admettre qu'on les mutile en se les annexant, ni qu'on les stérilise sous prétexte de les ennoblir. Certes, nous n'assistons pas sans regrets, nous l'avouons, à cette campagne de belles et lucides intelligences pour minimiser la critique et la réduire à la condition d'une apologétique du néo-monarchisme. Il nous plairait qu'on nous répondît en se prévalant hautement de ce dessein. Nous n'avons rien à y démêler, à la condition qu'il soit avoué et qu'il soit notoire. Nous n'aurons rien à y reprendre, dès que la *critique d'action française*, assumant ostensiblement ses responsabilités, renoncera à nous donner, comme des conclusions intrinsèquement déduites, ses sympathies ou ses aversions préétablies, et à

laisser exploiter comme caution d'un directoire politique les anathèmes qu'il a précisément inspirés. On y parle souvent de " nuées " : en voilà une :

Toute équivoque dissipée sur ce point, nous verrons sans inquiétude cette tentative d'investissement de la pensée française par une orthodoxie de secte qui morcelle notre passé, chicane avec nos traditions, plie nos chefs-d'œuvre aux conditions de sa propagande et prétend nous réduire à opter entre la ligne de ses " maîtres " et son index de suspects.

Si l'on a fini par trouver grotesque qu'on fît commencer la France en 1789, ce n'est point pour accepter qu'on la date de la renaissance. Et l'on ne nous convaincra pas davantage de répudier, dans notre patrimoine de gloire ce qui atteste, par des démarches alternées, la variété et la plénitude du génie national."

* * *

Dans *La Phalange* des poèmes de Verhaeren, de Vielé-Griffin, de Spire et un éloge de Pierre Quillard par Merrill ; nous en extrayons ces lignes :

" Ne croyez pas que mon amitié m'incline à exagérer le mérite moral d'un homme dont la plupart ne connurent que les actes publics. Le monde est une vaste scène où les acteurs, ayant prononcé les paroles de leur rôle, disparaissent sans que nous nous inquiétions trop d'apprendre quel genre d'esprits ils furent. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Pierre Quillard savent combien il fut supérieur à tous les rôles qu'il se permit d'assumer. Il laissait aux autres les places en vue, préférant se tenir à l'écart, et ne s'avançait au premier rang qu'au moment du danger. C'est aux autres aussi qu'il abandonnait la gloire de recueillir les lauriers et l'avantage de profiter des dépouilles. "

* * *

Le premier numéro de *La Revue de France et des Pays Français*,

qui réunit l'effort des *Marches du Nord, des Marches du Sud-Ouest* et des *Marches de l'Ouest,* publie des études et des dessins cubistes, un portrait de Verhaeren, la conclusion de M. Tancrède de Visan sur l'enquête Vielé-Griffin et un *Hymne aux Saints Anges* de Paul Claudel dont une courte citation donnera le ton rude et sobre :

Nul ne s'agenouille et ne prie,
Nul ne donne raison à Dieu,
Nul ne pleure et ne voit sa vie,
Nul avec un cri douloureux
Ne s'ouvre au fils de Marie
Sans que son âme ensevelie
Ne se pénètre peu à peu
De l'aimable compagnie
Des anges délicieux.

* * *

Une revue nouvelle, *Les Horizons,* paraît sous la direction de MM. Henri Strentz, Marcel Millet et Maurice Pillet. Son premier numéro (15 Février) qu'illustrent des dessins de M. Eugène Messemin, renferme des poèmes de MM. Lucien Christophe, Léon Deffoux, Paul Myrriam, Georges Périn, Maurice Pillet, Léonce Rolland et Léon Vérane ; et des proses de MM. Fagus, Maurice Maignan, Marcel Millet, Georges Polti et Henri Strentz.

* * *

Signalons dans *Les Cahiers de l'Amitié de France* (numéro de mars) un *Chant de marche pour Noël* de Paul Claudel,
dans les *Bandeaux d'Or* une prose de M. Charles Vildrac,
et l'apparition du fascicule d'hiver du *Recueil pour Ariane.*

*
* *

La revue *Le Thyrse* a donné à Liège une lecture dialoguée de *L'Otage*.

*
* *

C'est le 25 Avril qu'aura lieu au Théâtre des Arts la matinée Claudel que nous avons annoncée précédemment.

*
* *

Nous lisons, dans la *Belgique Française* (Décembre 1911) :
" M. Gaston Picard, notre excellent collaborateur, nous prie
" d'informer les lecteurs de la *Belgique Française* qu'ils doivent
" considérer comme non-avenu le premier paragraphe de son
" dernier article sur *Le mouvement littéraire français* dans ce qu'il
" présentait d'offensant envers les membres de l'ancienne
" maison d'éditions *L'Abbaye* (Créteil) aujourd'hui dissoute.

" Il prie également les membres de *L'Abbaye* de considérer
" la présente information comme étant une rétractation
" formelle. "

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE

Drame en trois actes.

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT

Edition conforme au premier manuscrit.

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE

— à Henri Vandeputte. —

JACQUES COPEAU ET JEAN CROUÉ :

LES FRÈRES KARAMAZOV

Drame en cinq actes d'après Dostoïevsky.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Récit.

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ.

Volume in-8 tellière 5 fr. 00

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES.

EXPOSITIONS



GALERIE DRUET

20, RUE ROYALE



DU 15 AU 30 AVRIL

EXPOSITION
D'UN GROUPE DE DIX :

DÉZIRÉ, CHARLOT,
Mlle CHARMY, LOMBARD,
MONTAGUE, O'CONNOR,
OTTMANN, Mlle GERMAIN,
ANDRÉ LHOTE

SOMMAIRE du No 38.

SOMMAIRE du No 39.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
" 10, Boulevard des Italiens.
" Galeries de l'Odéon.
" 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
" Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
VILDRAC, 16, rue de Seine.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares